



POUR elle

LISA  
MARIE  
RICE

*L'homme de  
minuit*

NUITS BLANCHES - 1

Passion intense

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# L'homme de minuit

NUITS BLANCHES - 1

**Lisa Marie RICE**

*Titre original* : MIDNIGHT MAN

**Résumé** : A peine a-t-il posé les yeux sur Suzanne Barron que John Huntington l'a voulue dans son lit. L'ancien Navy Seal, sniper dans un commando d'élite, dirige désormais une agence de sécurité. A la recherche de nouveaux locaux, il a signé un bail avec celle qui est dorénavant sa voisine, une jeune décoratrice qui lui offre une première nuit survoltée. Le lendemain, il la sauve de justesse d'un tueur qui s'est introduit chez elle. Pour une raison inconnue, quelqu'un cherche à éliminer Suzanne. Lorsqu'il le comprend, John voit rouge. Personne ne lui prendra cette femme. Il a tué pour elle. Elle lui appartient.

# Chapitre 1

*21 décembre, Portland, Oregon*

« Elle a peur de moi », devina-t-il. À raison.

Sept heures auparavant, il avait tué deux hommes et en avait blessé quatre autres. La mort et la violence lui collaient à la peau comme un linceul. La dynamique de cette tuerie alimentait encore son organisme, rythmait la circulation de son sang dans ses veines.

C'était peut-être cela qui faisait que, depuis qu'il était entré dans le bureau de Suzanne Barron, il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à coucher avec elle.

John Huntington la dévorait littéralement des yeux. Assise en face de lui à son bureau chic, dans ce cadre élégant, elle incarnait selon lui la quintessence de la sophistication. Teint de porcelaine, chevelure couleur miel, yeux gris miroitant tel un lac de montagne... De son côté, elle le dévisageait d'un air soupçonneux.

— Vous n'avez pas précisé votre secteur d'activité dans votre mail, monsieur Huntington.

À en juger par la façon dont elle le scrutait, elle l'aurait sans doute cru s'il avait répondu : « Chasse à l'ours et cannibalisme. »

Dans le monde des affaires, il était un loup dissimulé sous le déguisement de l'agneau qu'affectionnent les gratte-papier inoffensifs : Brioni et Armani. On ne distinguait pas d'emblée l'homme qui se cachait sous le costume de marque. Certains ne l'avaient repéré que trop tard.

Pour l'heure, toutefois, fraîchement débarqué du Venezuela, il ressemblait au prédateur qu'il était. Veste de cuir, pull à col roulé, jean et bottes de combat, le tout en noir, suant l'adrénaline par tous les pores de la peau, il n'affichait vraiment pas l'allure du locataire que la délicate Mlle Barron recherchait.

Elle se méfiait visiblement de lui, mais si elle avait su en outre qu'il portait un Sig-Sauer sous l'aisselle gauche, un poignard KA-BAR entre les omoplates et un 22 au mollet droit, elle l'aurait probablement déjà flanqué à la porte.

Une sourde anxiété voilait son regard lumineux tandis qu'elle l'observait.

Il était encore en descente d'adrénaline. Sa mission de consultant chargé d'expliquer à des cadres du pétrole comment se déroule une transaction d'affaires au Venezuela avait très vite mal tourné. Une petite armée de terroristes du *Frente de la Libertad* avait essayé d'enlever tous les dirigeants de la *Western Oil Corporation* venus là en voyage d'affaires tous frais payés.

Heureusement que John veillait au grain. Il avait contrecarré leurs plans, en éliminant deux et en blessant quatre dans la foulée. La police locale s'était chargée d'embarquer les autres.

John était rentré à bord du jet privé du P.-D.G. de la *Western Oil* avec un contrat à durée indéterminée pour assurer la protection du groupe dans le monde entier et un chèque de trois cent mille dollars de prime dans la poche juste à temps pour honorer son rendez-vous avec Mlle Suzanne Barron.

Il était temps de la convaincre qu'il n'était pas dangereux. Il l'était, mais pas pour elle.

— Je possède et dirige ma propre société, *Alpha Security International*, mademoiselle Barron. J'ai mes bureaux sur Pioneer Square, mais mon entreprise se développe rapidement et j'ai besoin de nouveaux locaux. C'est très spacieux, ici.

John balaya le bureau du regard. Il ne s'était absolument pas attendu à cela. Dans *The Oregonian*, l'annonce ne mentionnait que la surface et la localisation : à Pearl, le plus malfamé des quartiers de Portland, qui commençait toutefois à s'embourgeoiser lentement. Après avoir affronté un

immense terrain vague, John avait eu l'impression de pénétrer au paradis quand il était entré dans ce grand bâtiment de brique.

Les quatre pièces en enfilade qu'elle lui avait fait visiter semblaient avoir été spécialement conçues pour lui. Grandes et hautes de plafond, un volume superbe. L'odeur du bois neuf et des vieilles briques n'avait rien de commun avec la suite de la résidence faussement chic de Pioneer Square pour laquelle il payait un loyer exorbitant.

Une fois à l'intérieur de l'immeuble, les huisseries de cuivre étincelantes, les parquets de bois clair et les meubles aux tons pastel formaient comme un écrin de douceur et de confort. Quelques lampes discrètes brillaient ici et là, et le parfum des branches de sapin ornant la grande cheminée, et rappelant qu'on était à Noël, flottait dans l'air. S'y ajoutait une pointe d'orange et de cannelle.

La douce mélodie d'une harpe se répandait dans la pièce depuis des enceintes habilement dissimulées, comme si les anges du paradis eux-mêmes en avaient pincé les cordes.

John ressentit l'étrange impression de se retrouver chez lui - une impression d'autant plus étrange qu'il n'avait jamais eu de chez lui. Ses nerfs encore à fleur de peau après l'embuscade qu'il venait de déjouer s'étaient instantanément détendus. C'était exactement ce qu'il recherchait sans l'avoir jamais su.

Mais le fin du fin, c'était cette sublime créature qui lui avait tendu la main pour l'accueillir sur le pas de la porte. Une main si douce, si gracile, que John avait craint de la broyer. L'excitation due au combat qui s'attardait encore dans son organisme s'était immédiatement concentrée au niveau de l'entrejambe.

Depuis quand se laissait-il distraire aussi facilement ? En temps normal, un coup de feu ne parvenait pas à le distraire de sa mission. Évidemment, un coup de feu ne peut pas se

comparer à une blonde racée, mais sa mission consistait à trouver de nouveaux locaux, et maintenant qu'il avait visité les lieux, il savait qu'il ne s'installerait pas ailleurs. Et qu'il désirait aussi sa propriétaire. S'il n'arrivait pas à maîtriser ses hormones, il risquait fort de n'obtenir ni l'un ni l'autre.

« Du calme, mon garçon », s'ordonna-t-il.

A la façon dont Mlle Barron écarquillait les yeux et se plaquait au dossier de son fauteuil comme si elle cherchait à mettre le plus de distance possible entre eux, il devait exsuder la testostérone par tous les pores. L'idée qu'un bureau suffise à l'empêcher de bondir sur elle s'il l'avait vraiment voulu lui parut tellement ridicule qu'il faillit laisser échapper un ricanement.

Il était temps de la faire descendre de son perchoir et de lui faire comprendre qu'il n'avait pas l'intention de la manger toute crue.

Pas tout de suite, en tout cas.

Il promena le regard autour de lui, évitant délibérément de le poser sur elle. Il conserva une expression parfaitement neutre et lui laissa le temps de l'observer jusqu'à ce que sa respiration s'apaise.

Faire mine d'étudier les lieux n'était qu'un stratagème, mais il se laissa rapidement distraire par la beauté de l'endroit. Il aurait été incapable d'expliquer comment elle s'y était prise, mais le résultat était admirable. Stupéfiantes couleurs douces. Meubles confortables qui réussissaient à être tout à la fois modernes et féminins. Détails architecturaux datant de l'époque de la construction - les années 20, à vue de nez - habilement préservés et mis en valeur. Tout, absolument tout, chaque détail, le moindre recoin, le plus petit bibelot, était magnifique. Aucune fausse note.

Décidant qu'elle avait eu le temps de se ressaisir, il tourna son attention sur elle.

— La décoration est votre œuvre, mademoiselle Barron ?

Cette question la détendit visiblement. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et ses lèvres délicatement fardées se retroussèrent sur un sourire. Dehors, il pleuvait. La lumière du jour qui traversait le rideau liquide avant de pénétrer dans la pièce par les hautes fenêtres donnait à sa peau une teinte laiteuse qui n'était pas sans évoquer celle de la vasque de nacre d'où jaillissait une grande plante odorante posée sur le rebord de la fenêtre.

— Oui. J'ai hérité cet immeuble de mes grands-parents. À l'origine, c'était une fabrique de chaussures. Elle a fait faillite il y a une vingtaine d'années, et elle est restée à l'abandon. Je suis décoratrice de formation et plutôt que de la vendre, j'ai décidé de la restaurer.

— Vous avez accompli un travail remarquable. Elle se risqua à croiser son regard, le dévisagea un instant, puis laissa échapper un léger soupir.

— Merci.

Elle joua un moment avec son stylo qu'elle tapota sur la surface polie du bureau. Réalisant sans doute que ce geste trahissait sa nervosité, elle le reposa. Ses mains, fines et blanches, étaient aussi harmonieuses que le reste de sa personne. Elle portait deux bagues de prix à la main droite, aucune à la gauche.

Bien. Aucun homme ne se l'était accaparée, et maintenant qu'il avait posé les yeux sur elle, personne d'autre que lui ne le ferait. Pas tant qu'il n'en aurait pas fini avec elle, ce qui risquait de durer très, très longtemps.

Ses mains tremblaient légèrement.

Suzanne Barron était sans doute l'une des plus belles femmes qu'il ait jamais vues, mais elle n'en demeurerait pas moins un animal qui sentait, flairait même probablement, le danger qu'il représentait.

John avait toujours eu cet effet sur les civils. Et désormais, se souvint-il, il était lui aussi un civil. Il ne faisait plus partie



des marines, un monde où on le reconnaissait instantanément pour ce qu'il était.

Toute sa vie, il avait vécu parmi ses semblables, fussent-ils amis ou ennemis. Ses compagnons d'armes savaient à qui ils avaient affaire et ne se souciaient pas de lui. Les civils, en revanche, tels les moutons qui sentent qu'un tigre vient de s'infiltrer dans le troupeau, ne savaient trop comment réagir en sa présence. Ils s'inquiétaient sans comprendre pourquoi.

Il se pencha lentement en avant - histoire de ne pas l'alarmer - et lui tendit une chemise cartonnée. Sa main effleura légèrement la sienne. Sa peau était aussi douce que de la soie. Ses beaux yeux gris s'agrandirent à ce contact et il la retira aussitôt.

La main de Mlle Barron demeura à plat sur la chemise. Un léger pli se forma entre ses sourcils à l'arc élégant.

— De quoi s'agit-il, monsieur Huntington ?

— De mes références, mademoiselle Barron. Mon C.V., mes états de service, mon dernier relevé bancaire, trois lettres de recommandation et la liste des clients les plus importants de ma société, répondit-il en souriant. Je suis quelqu'un d'honnête, je paie mes impôts, je suis solvable et j'ai une excellente hygiène de vie.

— Je n'en doute pas.

Le pli qui était apparu entre ses sourcils se creusa tandis qu'elle parcourait le dossier qu'il venait de lui remettre. Il observa la plus parfaite immobilité, la respiration superficielle, un vieux truc de soldat qu'il avait appris sur le champ de bataille.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par états de ser...Oh !

Elle leva les yeux et une lueur passa dans son regard.

— Vous êtes officier. Officier dans l'armée.

Il la sentit se détendre subtilement. Un officier lui apparaissait comme quelqu'un de fiable. Elle ne pouvait se

douter de ce qu'il avait fait au cours de ses années de service, autrement elle ne se serait pas détendue.

— Je l'étais. J'ai été rendu à la vie civile pour raisons de santé, les documents de réforme figurent également dans ce dossier. Et j'étais dans la marine.

Il s'efforça de ne pas laisser percer son mépris dans son intonation et se retint de ricaner. L'armée, franchement. Des couilles molles, tous autant qu'ils étaient.

— Ce n'est pas exactement la même chose, précisa-t-il.

Son sourire s'accentua. Elle s'adoucissait. Bien. John excellait dans l'art de déchiffrer le langage du corps. Ce contrat de location était une affaire conclue. À mesure qu'elle parcourait ses états de service, elle se détendait davantage.

Les décorations dont il était fait mention suffisaient à elles seules à impressionner favorablement un civil. Les autres - celles qu'il avait obtenues pour des missions dont personne n'entendrait jamais parler - ne seraient jamais connues que de la marine.

La liste de ses clients était assez impressionnante, elle aussi. Uniquement des sociétés cotées en bourse, et non des moindres.

Elle savait désormais qu'il ne risquait pas de se saouler et de causer du tapage nocturne. Ni de déménager à la cloche de bois. Ni de faire main basse sur son argenterie. Cela devait compter à ses yeux, parce qu'entre les cadres de photos et les services à thé, il y en avait pour une petite fortune rien que dans cette pièce.

Ce que ce dossier ne mentionnait pas, en revanche, c'était qu'avant d'être promu officier, il avait été sniper, spécialisé dans le tir à longue distance. Qu'il savait comment tuer un homme à mains nues de quarante-cinq façons possibles. Qu'il aurait pu faire sauter son immeuble avec les détergents qu'elle entreposait sous son évier. Et que d'ici vingt-quatre heures, il serait dans son lit, fiché en elle.

— Marine, répéta-t-elle. Officier de marine, désolée. Faut-il que je vous appelle commandant Huntington ou monsieur. Huntington ?

— John m'irait très bien. Je suis un civil, désormais.

— John. Moi, c'est Suzanne.

Dehors, la pluie s'interrompt, créant une petite oasis de silence dans la pièce.

Tous ses sens étaient aiguisés. Il perçut distinctement son souffle et le crissement du nylon quand elle croisa les jambes sous le bureau.

Il ne voyait que l'attache délicate de ses chevilles, mais il savait qu'elles précédaient de longues jambes souples. Il lui tardait déjà de sentir ses cuisses autour de sa taille, ses mollets lui enserrant les hanches...

— Je vous demande pardon ?

Elle venait de dire quelque chose, mais il était tellement absorbé par son fantasme qu'il n'avait pas entendu. Il s'agita sur son siège, douloureusement conscient que cela faisait plus de six mois qu'il n'avait pas eu de relations sexuelles. Il avait été trop pris par les charges du commandement de sa compagnie. Leurs regards se croisèrent et demeurèrent rivés l'un à l'autre.

— Vous pouvez appeler toutes les personnes qui figurent sur cette liste, s'empressa-t-il d'enchaîner d'une voix calme visant à la rassurer.

— Je le ferai certainement, assura-t-elle avant de prendre une longue inspiration. Bon, eh bien, déclara-t-elle en faisant nerveusement tourner l'une de ses bagues autour de son doigt, vous êtes donc mon nouveau locataire. Le premier, en fait. Vous pouvez aménager les locaux à votre guise. À condition de n'abattre aucun mur.

— Je pourrais y passer un million d'années que je serais incapable de faire aussi bien que ce que vous avez réalisé ici. J'aurais tout intérêt à vous embaucher comme décoratrice.

— Justement, dit-elle, son teint de porcelaine rosissant délicieusement tandis qu'elle s'emparait d'un dossier posé sur son bureau. Pendant que je m'occupais de cette partie, j'ai réalisé quelques croquis pour la moitié que j'avais l'intention de louer, expliqua-t-elle.

Elle ouvrit le dossier et le tourna vers lui.

— Les tons sont différents, plus... plus masculins.

John rapprocha sa chaise, les sens si aiguisés qu'il perçut l'odeur de sa peau - un mélange de lotion, de parfum et de tiédeur féminine. Elle s'empourpra sous son regard.

Il se força à reporter son attention sur les croquis qu'elle lui soumettait et se concentra dessus.

C'était superbe.

— C'est magnifique, murmura-t-il après avoir soigneusement étudié chaque feuille.

Elle avait eu recours à des tons originaux - gris foncé, crème et un bleu... indéfinissable - pour mettre en valeur au mieux les volumes des quatre pièces et créer un espace moderne aux lignes épurées. Pratique, confortable et raffiné tout à la fois. Comme si elle était entrée dans sa tête pour en extraire ce qu'il désirait sans même le savoir.

— Élégant sans outrance. J'aime beaucoup ce plafond beige avec les trucs bleus.

— Lin, sourit-elle.

— Pardon ?

— J'imagine que dans votre secteur, vous avez recours à des termes techniques. Dans le domaine de la décoration d'intérieur, le registre de couleurs que j'ai utilisé s'appelle taupe, lin et bleu sarcelle. Et les « trucs bleus », comme vous dites, sont des pochoirs, expliqua-t-elle en poussant le dossier vers lui. Gardez-le, je vous en prie. Et si vous avez besoin de conseils en matière d'ameublement, n'hésitez pas à me demander. Il ne s'agit pas de plans sur mesure, et je

serais ravie de vous aider. J'ai droit à une remise professionnelle chez les principaux fournisseurs.

— J'apprécie votre générosité. Seriez-vous disposée à concevoir des plans pour la partie habitation également ? En échange d'une contrepartie financière, bien sûr.

— La partie habitation ? répéta-t-elle d'une voix un peu haletante. Parce que vous allez... vous allez vivre ici, aussi ?

— C'est très spacieux. Les trois premières pièces me suffiront amplement. J'ai des horaires irréguliers et j'ai besoin de vivre sur mon lieu de travail. C'est la raison pour laquelle ce local m'est apparu comme idéal. Mais je tiens à ce que vous preniez d'abord contact avec mes garants.

— Je vous demande pardon ?

Elle se tortilla sur son fauteuil et des effluves de son parfum fleuri lui parvinrent. Ses narines palpitèrent.

— J'ai indiqué les coordonnées de cinq garants. Appelez-les. Appelez-les avant que nous signions ce contrat. Nous verrons cela demain.

— Je suis certaine que ce ne sera pas nécessaire, comman... John.

— C'est absolument nécessaire, Suzanne, répondit-il avant de balayer la pièce du regard. Cet endroit est magnifique, et vous avez accompli un travail de rénovation prodigieux, mais le quartier n'est pas très sûr.

C'était l'une des raisons pour lesquelles il l'avait choisi. Il lui arrivait de travailler avec des types qui n'avaient pas le look approprié pour le centre-ville. Comme Jacko, par exemple, avec son double piercing des narines et son serpent tatoué.

— Si vous devez vivre ici seule avec un homme, vous devez savoir qui il est, et vous assurer que vous êtes en sécurité avec lui. Vous le serez avec moi, ajouta-t-il en plongeant les yeux au fond des siens.

— J'imagine que vous êtes expert en ce domaine, souffla-t-elle.

— Je le suis. Vous appellerez ? Elle regarda de nouveau son dossier.

— Bien sûr. Si c'est ce que vous souhaitez. La liste de vos garants est impressionnante. Attendez... Lieutenant Tyler Morrison, département de police de Portland. C'est un ami à vous ?

— Bud ? Un peu, oui. C'est un copain d'armée. Il a lâché la marine pour devenir flic. Appelez-le. Et une dernière chose avant que je signe : qu'est-ce que vous avez comme système de sécurité ?

— Comme système de sécurité ? Vous voulez dire comme alarme ? Attendez voir...

Elle ouvrit son Filofax et en tourna les pages d'un long doigt à l'ongle verni de rose.

— Je ne me souviens pas du nom de la société, en revanche, je me souviens que c'était cher. Ah, voilà : *Interloc*. Vous connaissez ? Pardon, je suis bête. Évidemment que vous connaissez. La sécurité, c'est votre branche.

— Je m'occupe de la sécurité des personnes, pas de celle des bâtiments, mais je connais, en effet.

*Interloc* était une entreprise d'escrocs. Ils lui avaient certainement fourgué à prix d'or des digicodes à sept chiffres aussi efficaces que les gadgets en plastique de boîtes de céréales. Hors de question qu'il vive et qu'il travaille dans des locaux sécurisés par ces chariots. Il se leva.

— Une fois que je serai parti, j'apprécierais que vous enclenchiez le système d'alarme.

— Je... Comme vous voudrez.

Elle se leva, visiblement perplexe, et contourna le bureau.

— D'ordinaire, dans la journée, je me contente de pousser le verrou, ajouta-t-elle. Allumer et éteindre le système d'alarme chaque fois que j'entre et que je sors est plutôt contraignant. Alors ? s'enquit-elle. Affaire conclue ?

— Affaire conclue, répondit-il en lui tendant la main.

Après une seconde d'hésitation, elle s'en empara. La sienne était décidément fine et douce, aussi menue que celle d'un enfant. Il exerça une très légère pression et s'ordonna de la relâcher. Un ordre auquel il eut beaucoup de mal à obéir. Son instinct lui dictait de l'attirer dans ses bras et de la posséder, là, à même le sol.

Son désir avait dû transparaître d'une façon ou d'une autre, car les pupilles de la jeune femme se dilatèrent comme si elle avait senti le danger. Il recula.

— Je commencerai à apporter mes affaires demain. Et je vous prends au mot pour la décoration. Vous me direz combien je vous dois pour le projet. Toute peine mérite salaire, et vous avez visiblement passé du temps là-dessus.

— Non, ne vous en faites pas, répondit-elle en agitant la main pour écarter cette suggestion. Je me suis contentée de jeter sur le papier des idées qui me passaient par la tête. Considérez cela comme un cadeau de bienvenue.

Elle s'engagea dans le couloir et il lui emboîta le pas. Il dut faire un effort pour ne pas lorgner trop ouvertement ses fesses et empêcher ses narines de palpiter. Ses hommes disaient de lui qu'il avait l'odorat d'un limier. Il pouvait déceler l'odeur du tabac sur des vêtements vingt-quatre heures après qu'on eut fumé une cigarette. L'odeur qu'il respira dans le sillage de Suzanne Barron faillit le mettre à genoux.

Elle portait une eau de toilette discrète et fleurie à laquelle se mêlait le parfum de son shampoing à la pomme, celui de ses vêtements fraîchement lavés et une note indéfinissable qui était l'essence même de sa peau. Bientôt, très bientôt, il humerait cette peau-là de près. Ce n'était qu'une question de temps.

Mais le plus tôt serait le mieux. Bon sang, elle était aussi belle de dos que de face ! Une silhouette de rêve. Le

balancement de sa chevelure dans son dos au rythme de ses pas avait sur lui un effet quasi hypnotique.

Jamais encore il n'avait vu une femme aux courbes aussi voluptueuses tout en étant aussi gracieuse et délicate. Tout en elle était frêle et délicat. Il devrait faire attention. Modérer ses instincts quand il coucherait avec elle. Il la pénétrerait en douceur et lui laisserait le temps de s'habituer à lui avant de...

Elle s'était retournée vers lui et lui souriait.

— C'est très bien, dit-elle.

Très bien ! Il plissa les yeux, son cœur s'emballa et il se retint de justesse de la prendre dans ses bras. « Elle parle de la location, abruti », se dit-il à lui-même.

— Je préparerai le contrat et je ferai faire un double des clefs. Quand comptez-vous emménager ?

Tout de suite ! clama son corps. Là, sur-le-champ. Mais il avait des choses à faire.

— Je n'ai pas énormément de matériel à déménager. Des placards de dossiers et du matériel informatique, essentiellement. Je m'en remets à vous pour commander le reste du mobilier, ajouta-t-il en la fixant avec un grand sourire. Et ne regardez pas à la dépense.

Elle respirait lentement, les yeux rivés sur lui.

— C'est entendu, Suzanne ?

Elle battit des cils comme si elle émergeait d'un songe.

— Euh... oui, c'est entendu. Je vous remettrai un double des clefs.

Il ouvrit la porte. Le contraste entre ce qui se trouvait derrière lui - une jeune femme élégante dans un écrin de douceur - et ce qui se trouvait devant lui - des façades d'immeubles tombant en ruine et les sinistres devantures grillagées des magasins d'alcool entre deux terrains vagues - l'incita à pivoter vers elle. Il fallait impérativement que cet



adorable Petit Chaperon rouge comprenne que le Grand Méchant Loup était bel et bien là. Partout.

— Vérifiez mes références, Suzanne. Assurez-vous que vous savez à qui vous allez ouvrir votre porte. Appelez Bud. Tout de suite.

Elle le dévisagea un instant, les lèvres entrouvertes, ses grands yeux gris un peu écarquillés.

— D'accord, je... je vais le faire, promit-elle en avalant sa salive.

— Et enclenchez l'alarme derrière moi. Elle acquiesça.

— Vous avez mémorisé le code à sept chiffres ?

— Comment savez-vous qu... ? D'accord. Non, je ne le connais pas par cœur.

— Autant vous habituer tout de suite à vivre en sécurité. Apprenez votre code. Je parie que vous l'avez noté sur une feuille que vous avez scotchée sous votre bureau. Comme vous êtes droitière, elle se trouve du côté droit.

Suzanne en resta un instant bouche bée, puis hocha lentement la tête. Gagné.

— Très mauvaise idée. Mémorisez-le dès maintenant, puis conservez-le dans un coffre-fort. Si vous avez pris la peine de faire installer un système d'alarme, autant l'utiliser. Je veux que vous branchiez l'alarme dès que je serai parti.

— A vos ordres, mon commandant, répondit-elle avec un sourire qui creusa une fossette dans sa joue droite. C'est bien ainsi qu'il faut répondre ?

— Non. La réponse correcte est : Oui, je ferai exactement comme vous avez dit.

Il était si près d'elle qu'il aurait pu distinguer les pores de sa peau s'ils avaient été apparents. Mais sa peau était aussi lisse que le marbre. En plus doux et tiède, naturellement. Il avait déjà un pied dehors. Une fois que l'autre l'aurait rejoint, il basculerait dans un autre univers. Il dut se forcer à bouger.

— Branchez bien l'alarme, Suzanne, dit-il une fois qu'il eut franchi le seuil.

Il tira la porte derrière lui, attendit sur les marches que le cliquetis du système d'alarme lui parvienne, puis dévala l'escalier sous la pluie qui s'était remise à tomber.

## Chapitre 2

Ouf!

Suzanne se laissa aller contre la porte close et porta un poing tremblant à son cœur qui battait une folle chamade. Elle avait les jambes en coton et mourait d'envie de s'affaïsser sur le sol.

John Huntington - le *commandant* John Huntington - ne ressemblait absolument pas à ce qu'elle avait imaginé.

Son mail lui avait semblé parfaitement innocent : *Chère mademoiselle Barron, J'ai vu votre annonce dans The Oregonian au sujet des bureaux que vous souhaitez louer et j'aimerais les visiter. Je suis à la recherche d'un local pour le siège social de ma société. Nous pourrions convenir d'une visite le 21 décembre à 10 heures. Faites-moi savoir si le jour et l'heure vous conviennent. Cordialement, John Huntington, Président, ASI.*

Waouh ! Un P.-D.G., s'était-elle dit en rédigeant sa réponse. L'image d'un homme aux cheveux blancs d'allure débonnaire avait flotté dans son esprit. Un homme d'affaires. Parfait.

Son quartier s'embourgeoisait certes progressivement, mais il restait encore quelques poches dangereuses. La présence d'un homme d'affaires la sécurisait d'avance.

Sauf que l'homme en face de qui elle s'était retrouvée ne l'avait absolument pas sécurisée. Effrayée, plutôt. Enfin non, pas vraiment effrayée, mais... quoi, au juste ?

Il n'avait rien du vieux monsieur aux cheveux blancs qu'elle avait imaginé. Il n'était pas vieux. Et il avait l'air dangereux. Aucun doute. Voilà pourquoi tout son organisme était en état d'alerte.

Elle avait d'abord pensé que le P.-D.G. qu'elle attendait avait envoyé un employé à sa place. John Huntington n'avait rien d'un P. D.G. Il évoquait plutôt un biker, avec sa silhouette athlétique, ses cheveux bruns très courts aux tempes légèrement argentées, et ses yeux sombres, quelque part entre le bleu foncé et le brun - difficile à dire dans cette lumière grise.

Quelle que soit la couleur de ses yeux, il l'avait regardée comme s'il allait la manger toute crue.

Elle n'avait encore jamais rencontré d'homme aussi ouvertement... viril. Certes, songea-t-elle en levant les yeux au ciel, les hommes qu'elle fréquentait dans sa profession n'avaient pas vraiment le profil de ceux que recrute la marine. Cependant, il exsudait une telle virilité qu'elle en avait été toute chamboulée.

Il n'avait rien fait de particulier, il avait à peine remué sur sa chaise. Pourtant, sans qu'il ait eu besoin de faire ou de dire quoi que ce soit, son corps avait réagi au quart de tour, et elle avait dû faire un effort surhumain pour empêcher ses mains de trembler.

C'était de la folie, il fallait qu'elle se ressaisisse. John Huntington allait payer un loyer élevé - plus élevé que l'endroit ne le valait vu le quartier. Autant s'habituer tout de suite à l'idée de l'avoir pour voisin. Elle ne pouvait se permettre de s'appuyer contre la porte jusqu'à ce que les battements de son cœur ralentissent chaque fois qu'elle le croiserait.

« Je devrais sortir un peu plus souvent, s'avoua-t-elle. Cesser de travailler autant. Rencontrer des hommes. Vivre, tout simplement. »

La prochaine fois que Marcus Freeman, le responsable de son agence bancaire, l'inviterait à dîner, elle pourrait peut-être accepter au lieu de prétendre qu'elle avait d'autres engagements. Elle était déjà sortie avec lui quelquefois. Mais il était tellement pâle - y compris selon les critères de Portland - et ennuyeux. Ses mains étaient blanches et douces. Pas grandes, hâlées et musclées comme celles de John Huntington...

« Arrête tout de suite ! » s'ordonna-t-elle.

Seigneur, que lui arrivait-il ?

Sentant que ses jambes étaient désormais en mesure de supporter le poids de son corps, elle remonta le couloir pour regagner son bureau. La vision de ses objets familiers, sélectionnés avec amour et chargés de souvenirs, la rasséréna. Rénover cet immeuble lui avait procuré un tel bonheur. Choisir le plancher, les vitraux biseautés des fenêtres et les dalles en terre cuite. Couleurs et formes l'enthousiasmaient, illuminaient ses jours.

Le projet qu'elle avait conçu pour la partie location était complètement différent.

Un matin pluvieux, n'ayant rien de mieux à faire, elle avait traversé le couloir pour se rendre dans la partie de l'immeuble qu'elle destinait à la location. Quatre pièces en enfilade avec des volumes superbes et entièrement vides. Une immense toile vierge.

Elle adorait s'atteler à un nouveau projet de décoration, et travaillait plutôt vite, mais ce matin-là, quand elle s'était assise en tailleur à même le sol, le dos appuyé contre le mur, les idées avaient jailli comme s'il s'agissait du croquis d'un projet déjà complètement abouti. Comme si elle sentait qu'une personnalité sombre et puissante allait investir les lieux.

Son propre bureau et son appartement étaient colorés et féminins. Mais pour l'autre partie, la gamme de couleurs

sourdes et les lignes épurées s'étaient imposées d'elles-mêmes. Comme si, tandis qu'elle réalisait son croquis, elle avait pensé au ténébreux John Huntington.

Elle avait lu dans son regard qu'il se reconnaissait dans ce projet. Apparemment, elle avait, sans le savoir, imaginé un décor à son image.

Comme si elle avait deviné qu'il voudrait un vaste fauteuil en cuir noir et souple. Comme si elle avait deviné qu'un homme comme lui aurait horreur des bibelots inutiles et des œuvres d'art, et se contenterait d'un long bureau en marbre et titane, de rayonnages ouverts et d'un tapis à motif géométrique lin et bleu sarcelle.

Pour sa chambre, elle voyait bien un immense lit d'acajou. Une vision de John Huntington allongé sur son lit, entièrement nu, déclencha un tremblement irrépessible au niveau des cuisses. Elle se rappela la façon dont son pull noir moulait ses pectoraux. Un fin duvet noir devait former une ligne qui se perdait sous...

C'était de la folie. Elle était devenue folle.

Secouée, Suzanne contourna son bureau et s'efforça de se concentrer sur autre chose que le corps de John Huntington. Un corps au demeurant magnifique...

Elle agrippa fermement le bord dudit bureau et fixa les jointures blanchies de ses doigts un long moment. Finalement, elle attrapa le combiné du téléphone et feuilleta son carnet d'adresses jusqu'à ce qu'elle trouve le numéro qu'elle cherchait.

— Commissariat de police de Portland, répondit une voix lasse.

— J'aimerais parler au lieutenant Morrison, s'il vous plaît.

Un déclic, puis une autre voix :

— Criminelle.

— Le lieutenant Morrison, je vous prie.

— Un instant.

Il y avait beaucoup de bruit à l'arrière-plan. Quelqu'un hurlait, elle entendit des hommes crier, puis un bruit de pas traînant.

— Morrison, j'écoute, fit une voix grave à l'autre bout de la ligne.

Suzanne sourit. Bud semblait épuisé et à bout de souffle.

— Bud ? C'est Suzanne. Je me demande ce que...

— Suzanne ! Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il aussitôt d'un ton inquiet. Il est arrivé quelque chose à Claire ?

— Non, non, rassure-toi, tout va bien.

Bud était fiancé à sa meilleure amie, Claire Parks. Suzanne ne l'avait croisé que deux fois. Il était follement épris de Claire, mais celle-ci commençait à avoir des doutes sur leur relation. Elle trouvait Bud trop macho, trop dirigiste, trop protecteur. Désormais au fait de son amitié avec John Huntington, Suzanne comprenait mieux le point de vue de Claire.

— Claire va très bien. Je t'appelle au sujet d'autre chose. Mon locataire t'a cité en référence.

— Ah ! Tu as enfin trouvé un locataire. Tant mieux. Claire s'inquiétait de te savoir seule dans ce quartier, et franchement, moi aussi. Comment s'appelle-t-il ?

— John Huntington. Commandant John Huntington, un ancien officier de la marine. Tu le connais ?

— John ? Un peu que je le connais, s'esclaffa-t-il. Si c'est ton nouveau locataire, tu n'auras plus aucun ennui, ma belle.

« À moins qu'ils ne fassent que commencer », songea-t-elle.

— Que peux-tu me dire à son sujet ? Que sais-tu de lui ?

— C'était un sacré bon soldat. Il a récolté tout un tas de médailles.

— J'ai vu ses états de service, en effet.

— Seules les médailles qu'il a obtenues pour des opérations reconnues figurent dessus. Il en a une pleine malle qu'il a

reçues pour des opérations dont ni toi ni moi n'entendrons jamais parler.

— Ah bon ? Mais... Quel genre de soldat était-ce donc ?

— Un SEAL. Commando d'élite. La crème de la crème. Expert en missions secrètes. Il opérait dans l'ombre. Ses hommes l'appelaient *Midnight man* -l'Homme de minuit. Dans l'obscurité, il y voit aussi bien qu'un chat. Il a dû dégommer plus de terroristes que tu n'as eu de rendez-vous galants ! Ha, ha.

— Ha, ha, fit-elle en un écho caverneux.

Elle croyait sans peine ce que Bud lui racontait. L'impassibilité de Huntington, l'aura de danger qui l'entourait lui en avaient fourni un avant-goût. Elle venait de laisser entrer chez elle un homme très dangereux. Pas un simple soldat, mais un tueur expérimenté. Un homme qui tuait pour servir son pays, certes, mais qui n'en demeurait pas moins un tueur.

— Mais dis-moi, reprit Bud, comment se fait-il que L'homme de minuit soit ton locataire ? Je ne savais même pas qu'il était en ville. J'ai appris qu'il avait quitté la marine pour invalidité, mais depuis, il n'a pas donné signe de vie.

— Invalidité ? s'étonna Suzanne. Il ne m'a pas donné l'impression d'être invalide.

— Il s'est pris une balle dans le genou il y a environ un an. La marine lui en a payé un autre, mais il n'est plus au top de ses capacités. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

— Il a monté une société de sécurité à l'internationale. *Alpha Security*.

— Pas possible ! s'exclama Bud avant d'émettre un sifflement admiratif. La boîte a une sacrément bonne réputation. Alors comme ça, c'est John qui a créé *Alpha*... Il vit à Portland en ce moment ?

— Je crois, oui.

— Eh bien ! Tu diras à ce fils de... heu, à ce petit voyou qu'il a intérêt à se manifester en vitesse. Tu peux être tranquille avec John, tu sais. Il est honnête et fiable à cent pour cent. Et s'il dirige *Alpha*, il est plus que solvable. Ça me rassure de savoir qu'il va vivre chez toi. Tu peux te vanter d'avoir un voisin extrêmement dangereux.

Elle perçut un fracas en arrière-fond. Ma parole, était-ce un coup de feu qu'elle venait d'entendre ?

— Morrison, ramène tes fesses, mec ! Vite ! cria quelqu'un.

— Il faut que je te laisse, Suzanne. C'est une vraie pétaudière, ici, aujourd'hui. À plus tard.

Un voisin extrêmement dangereux. Suzanne reposa le combiné sur son support, laissa la main dessus et la contempla sans la voir. Elle allait vivre sous le même toit qu'un homme extrêmement dangereux.

Mais elle pouvait être tranquille.

Ben voyons.

— Vous avez appelé Bud. C'est bien, fit soudain une voix grave.

Suzanne hurla, puis recula, affolée. Il se tenait devant elle, encore plus impressionnant que dans son souvenir.

— Tenez.

Il ouvrit la main et laissa tomber sur son bureau une carte en plastique, une petite pince et une barre d'acier recourbée.

— Il m'a suffi de ça pour forcer votre dispositif de sécurité. Parce que j'étais pressé. Si j'avais disposé d'un peu plus de temps, j'en serais venu à bout avec une épingle à cheveux. Voilà ce que vaut votre système d'alarme... hé !

Le cœur tambourinant follement dans sa poitrine, Suzanne voulut faire un pas, se sentit chanceler, et se retrouva subitement plaquée contre un torse solide, des points lumineux dansant devant les yeux.

— Hé, du calme ! Je suis désolé si je vous ai effrayée. Je voulais juste vous montrer que vous avez besoin d'un



système d'alarme plus performant. Rien de tel qu'une démonstration en direct pour convaincre. Vous n'étiez pas censée tourner de l'œil.

Il la tenait si étroitement serrée qu'elle entendait - sentait, même - les battements réguliers de son cœur. Deux fois moins rapides que les siens.

Il sentait merveilleusement bon - un mélange entêtant d'homme, de pluie et de cuir. Elle remua la main droite sous sa veste et sentit une sorte de harnais de cuir. Intriguée, elle déplaça les doigts, et rencontra du bois rugueux et un canon d'acier.

Il la retenait contre lui. Un nouveau choc venait de lui couper le souffle. L'une de ses grandes mains était refermée sur l'arrière de son crâne, l'autre reposait au niveau de sa taille. Il la maintenait si étroitement contre lui que son ventre entra en contact avec quelque chose d'aussi dur que l'arme qu'elle venait de toucher.

Sauf que ce n'était pas un revolver.

Suzanne recula comme si elle s'était brûlée. Elle réalisa fugitivement qu'elle n'avait pu se libérer de son étreinte que parce qu'il l'avait lâchée quand elle avait sursauté. S'il ne l'avait pas fait, elle n'aurait pu s'y soustraire. Les muscles contre lesquels elle venait de s'appuyer étaient aussi durs que l'acier.

Elle le fixa sans mot dire.

— Il vous faut un nouveau système d'alarme, dit-il.

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Un nouveau système d'alarme. Les mots tournaient dans sa tête sans qu'elle parvienne à leur donner un sens. Elle ne les comprenait pas plus qu'elle n'identifiait ses émotions.

L'expression de Huntington n'avait pas changé. Déterminée, distante, sérieuse. Elle était incapable d'interpréter sa réaction.

S'il en avait seulement une. Il semblait parfaitement indifférent. Et pourtant, elle venait d'avoir la preuve qu'il ne l'était pas totalement.

Le choc cédait déjà la place à l'embarras. Elle sentit son visage s'empourprer tandis qu'une onde de chaleur d'un autre genre la submergeait, complètement incontrôlable.

Suzanne chercha désespérément un moyen de gérer la situation. Une échappatoire neutre et élégante lui permettant d'assumer le fait qu'elle venait de sentir le sexe d'un parfait inconnu.

Le sexe en érection, s'il vous plaît.

L'énorme sexe en érection.

Ô mon Dieu.

Elle porta le regard vingt bons centimètres au-dessus de la tête de Huntington, la gorge sèche et les poumons en feu.

— Il vous faut un nouveau système d'alarme, répéta-t-il.

Nouveau système d'alarme. Nouveau. Système. D'alarme. Il lui fallait un nouveau système d'alarme.

Oui. S'il parvenait à fracturer sa porte sans que l'alarme se déclenche le temps qu'elle passe un coup de fil, il avait sans doute raison.

— D'accord, coassa-t-elle. Je m'en occuperai dès que possible, ajouta-t-elle après s'être raclé la gorge. Je me renseignerai et...

— Inutile. Je vous l'installerai. Un dispositif que je serai incapable de franchir moi-même. En remerciement de votre projet de décoration.

— Vous n'avez pas besoin de...

Suzanne étudia un instant son visage. Ce n'était pas le visage d'un homme à qui l'on pouvait s'aviser de dire non.

— D'accord, se reprit-elle. Merci.

— Quel est votre restaurant favori à Portland ? Elle laissa échapper un soupir et répondit sans réfléchir :

— *Comme chez soi.* Mais pourquoi voulez-vous...

— Nous parlerons de votre nouveau système d'alarme ce soir, pendant le dîner.

Il avait déclaré cela d'un ton d'évidence.

— Pendant le dîner ? Il hocha la tête.

— Je passerai vous prendre à 19 heures. Suzanne s'efforça de se ressaisir, mais découvrit

qu'elle était incapable de penser quand cet homme-là était dans la même pièce qu'elle. Comme s'il aspirait tout à la fois son oxygène et son bon sens. Elle articula le seul mot qui lui vint à l'esprit :

— D'accord.

— Vous me donnerez un double de la clef parce que je ne pourrai pas installer la nouvelle alarme avant après-demain au plus tôt. Je dormirai ici demain soir. J'apporterai mon lit demain matin.

Lit. Son lit. Suzanne ne l'imaginait que trop bien dans son lit, son grand corps étendu entre les draps froissés.

— D'accord, murmura-t-elle de nouveau.

Il la scruta quelques secondes, ses yeux sombres plongeant dans les siens comme s'il pouvait lire dans ses pensées. Puis il inclina brièvement la tête et tourna les talons. Il ne donnait pas l'impression de se hâter, pourtant il se déplaçait à une vitesse incroyable. Il avait franchi la porte en moins d'une seconde.

Il se déplaçait sans faire le moindre bruit. Comment était-ce possible ? Ses lourdes bottes auraient dû résonner sur le parquet, non ?

Il disparut aussi silencieusement qu'il était apparu. Il avait surgi comme un fantôme. Et maintenant, il était parti.

Suzanne garda les yeux rivés sur l'endroit où il s'était tenu longtemps après qu'elle eut entendu la porte d'entrée se refermer. Puis elle avança à tâtons jusqu'à un fauteuil. Elle avait un tas de choses à faire ce jour-là, mais elle ne risquait

pas d'aller où que ce soit tant que ses jambes trembleraient ainsi.

## Chapitre 3

À 19 heures pile, John appuya sur la sonnette de la porte d'entrée de Suzanne, et à 19 h 01, le cliquetis de ses talons lui parvint. Elle était ponctuelle, il devait le reconnaître.

Il se dit que cela n'aurait pas dû le surprendre. Après tout, Suzanne Barron était une femme d'affaires, et on ne peut espérer survivre dans le monde des affaires si on est incapable de respecter des horaires.

Il attendit patiemment, réprimant l'envie de fracturer la porte par pitié pour elle. Il l'avait déjà convaincue. Après avoir sonné, il demeura donc devant cette porte inutile comme un homme normal qui attend une femme. Avec qui il allait dîner. En tête à tête.

C'était ainsi qu'on faisait, supposait-il. Son expérience en matière de dîners romantiques était extrêmement réduite. En général, quand il avait envie de coucher avec une femme, il allait traîner dans un bar voisin de la base militaire, tendait ses filets et attendait qu'une femme se laisse attraper. L'opération prenait entre cinq et dix minutes.

Les femmes qui se laissaient prendre dans ses filets ne s'attendaient pas qu'il les couvre de fleurs, ce qui tombait bien parce qu'il n'avait pas l'intention de leur en offrir.

Mais avec Suzanne Barron, c'était une autre paire de manches. L'attirer dans son lit allait exiger de lui de la subtilité et de gros efforts de comportement. Il allait devoir entretenir une conversation polie, tout en évitant de parler affaires. Un exercice auquel il se prêtait rarement avec des civils.

Pourquoi ne pouvait-il pas appuyer sur la touche « avance rapide » pour en venir tout de suite au meilleur ? Il roula des épaules sous l'élégant pardessus de cachemire qui faisait partie de son déguisement d'homme d'affaires. Allons, il lui était arrivé de rester embusqué derrière un rocher pendant quatre jours et quatre nuits d'affilée sans bouger un muscle pour avoir une chance de tirer sur un des lieutenants d'Abdul Rasheem. Une telle impatience ne lui ressemblait pas.

Il allait devoir endurer patiemment cette soirée. Et probablement d'autres, après celle-ci. L'inviter à dîner - sortir avec elle - était nécessaire. Il fallait qu'il y ait quelque chose entre le moment où ils s'étaient rencontrés et le moment où ils coucheraient ensemble. Il ne pouvait pas se contenter de lui dire : « On va au pieu ? » Ce n'était pas comme ça que ça marchait, pas avec une dame.

C'était l'impression qu'il avait, en tout cas.

Ce qu'il redoutait plus que tout, c'était d'avoir à donner son avis sur la décoration de son bureau.

De la même façon qu'il n'aurait pas apprécié qu'elle mette son grain de sel dans l'installation du nouveau système d'alarme, il ne voyait pas pourquoi il se mêlerait de problèmes de décoration. A chacun ses compétences.

Il soupira et fit passer le poids de son corps d'une jambe sur l'autre. Il y avait fort à parier qu'il aurait bien plus de mal à entrer dans son lit qu'à entrer chez elle par effraction.

La porte s'ouvrit, et l'élégante silhouette de Suzanne Barron s'encadra sur le seuil tandis qu'une bouffée d'air tiède et parfumé se condensait dans la nuit froide.

Bon sang ! L'estomac de John se contracta. Tout le bâtiment était-il imprégné de son odeur ?

Elle lui apparut encore plus éblouissante que la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle leva vers lui un regard anxieux, comme si elle pouvait lire dans ses pensées, ce qui, Dieu merci, n'était pas le cas. Son long manteau était ouvert sur un

chemisier rose pâle à boutons de nacre dont l'échancrure révélait le galbe d'une poitrine d'albâtre. John serra les poings.

— Bonsoir.

Elle ne pouvait pas lire dans ses pensées, mais sa tension sexuelle devait transparaître parce qu'il la sentit immédiatement sur le qui-vive. Il aurait peut-être mieux fait de prendre *deux* douches glacées.

— Bonsoir, gronda-t-il en retour, lui tirant un sourire.

Bonne réponse.

Jusque-là, tout se passait bien. Il allait y arriver. Il pouvait le faire. Il en était capable. Au moins quelques heures.

Elle sortit, se pencha pour verrouiller soigneusement la serrure qu'il avait crochétée en moins de trois minutes, puis se redressa et lui fit face, des mèches de sa chevelure blonde accrochant la laine sombre de son pardessus au passage. Comme il les écartait délicatement, il les sentit glisser comme de la soie entre ses doigts. Elle le regardait de ses grands yeux gris comme s'il allait la croquer sur place.

Rien ne lui aurait plu davantage. Lui écarter les jambes et s'enfoncer en elle. La préparer avant de la pénétrer...

Il lui prit le coude et inspira à fond. Il devait commencer par le commencement. D'abord l'emmener dîner et lui faire la conversation. Ensuite seulement, il la posséderait.

La soirée promettait d'être longue. La première d'une longue série.

— Je vous remercie d'avoir utilisé la sonnette, cette fois, dit-elle en glissant un regard à l'homme qui marchait à côté d'elle.

— Il n'y a pas de quoi, répondit-il avec un sourire en coin.

— Je parie que ça vous a démangé de la crocheter.

— Non. J'avais atteint mon but la première fois. Il pouvait effectivement s'en vanter.

Il se tenait si près qu'elle distinguait les gouttes de pluie dans ses cheveux. Quelle surprise lorsqu'elle avait ouvert sa porte, quelques minutes plus tôt. Le matin même, il lui était apparu comme peu recommandable et dangereux. Elle n'avait accepté de signer le contrat de location que parce qu'il

était officier, pas parce qu'il avait l'allure d'un gentleman.

Ce soir, en revanche, elle n'avait aucun mal à croire qu'il dirigeait une entreprise florissante. Il avait fait un gros effort de présentation. Il émanait de lui la même force brute, mais enveloppé dans un élégant complet et un pardessus de cachemire gris, il avait soudain l'air... respectable. L'allure de quelqu'un avec qui elle pouvait aller dîner au restaurant sans craindre d'être dévorée toute crue.

Il lui avait offert le bras pour descendre les marches du perron avant de faire halte sous le porche au-dessus du portail. Il pleuvait à verse, une pluie intense et régulière, typique de Portland.

John ouvrit un grand parapluie, mais il attendit que la pluie se calme un peu avant de s'engager sur le trottoir.

Suzanne baissa les yeux. Il ne portait plus ses bottes de combat, mais d'élégantes chaussures à semelles épaisses susceptibles d'affronter sans crainte la pluie qui rebondissait sur l'asphalte.

Elle ne pouvait en dire autant de ses escarpins Rossetti. Elle soupira. Ils avaient coûté un prix fou, et la pluie allait les abîmer.

Tant pis. Elle leva les yeux et inspecta spontanément la rue de haut en bas. Deux pâtés de maisons plus bas, une galerie branchée venait d'ouvrir, et trois pâtés de maisons plus haut, un restaurant asiatique annonçait son ouverture pour la semaine suivante. Petit à petit, Pearl s'ouvrait au monde.

Mais la portion de Rose Street sur laquelle ils se trouvaient était sombre et insalubre. Suzanne hésitait toujours avant de s'engager dans la rue pour aller jusqu'à sa voiture, et elle ne sortait jamais seule le soir.

Mais en cet instant, la main posée sur le bras puissant de John Huntington, elle ne ressentait pas la moindre peur.

— Allons-y.

Maintenant son parapluie déployé au-dessus de Suzanne de la main droite, il passa le bras gauche autour de sa taille et l'entraîna d'un pas vif jusqu'à sa voiture.

Qui ressemblait davantage à un camion. Suzanne regarda non sans désarroi la portière ouverte du Yukon, puis leva les yeux vers John. Vu sous cet angle, elle ne voyait de son visage que sa mâchoire bien dessinée. Elle eut à peine le temps d'évaluer la distance et l'impossibilité de grimper à bord du véhicule avec son étroite jupe noire qu'il la soulevait et la déposait en douceur sur le siège du passager. Comme si elle ne pesait pas plus qu'un enfant.

Une fois de plus, elle ne put que s'émerveiller de sa rapidité. Elle était encore en train d'ajuster les pans de son manteau autour d'elle que la portière du conducteur s'ouvrait et se refermait, laissant pénétrer une bouffée d'air froid. Il tourna la clef de contact.

— Où allons-nous ? s'enquit-elle quand ils atteignirent Brandon Avenue.

Il lui jeta un bref coup d'œil.

— Là où vous vouliez aller, répondit-il d'un ton d'évidence.

— Au *Comme chez soi* ? Vous avez réussi à obtenir une réservation au *Comme chez soi* un vendredi soir ? s'esclaffa-t-elle.

Il y avait toujours une liste d'attente d'au moins deux semaines, et Suzanne savait qu'une réservation de dernière minute un vendredi soir était impossible.



Ils avaient atteint le centre-ville, mieux éclairé, si bien qu'elle distinguait mieux le profil de John. Son expression était dure, fermée.

— Je les ai persuadés de trouver une table pour deux, oui.

Il les avait persuadés... Suzanne retint son souffle. Avait-il obtenu cette réservation en les menaçant de son arme ? Elle porta le poing à sa bouche.

— Ô mon Dieu, John, qu'avez-vous fait pour les persuader de vous donner une table ?

Il laissa échapper un rire profond, rocailleux.

— Rien de ce que vous imaginez, mon ange. Je suis passé les voir et j'ai remis au maître d'hôtel un billet de banque à l'effigie d'un président défunt.

Bénissant l'obscurité qui dissimulait ses joues en feu, Suzanne regarda droit devant elle. *Mon ange*. Il l'avait appelée mon ange. Cela ne voulait rien dire, évidemment. Mais son cœur avait fait un bond dans sa poitrine. Elle croisa sagement les mains sur ses genoux et s'obligea à respirer à fond pour se calmer.

Elle avait l'impression d'être dans une grotte -une grotte obscure, complètement coupée du reste du monde. Il y avait très peu de circulation et les trottoirs étaient déserts. Le puissant véhicule sillonnait les rues sans bruit, soulevant un arc de pluie de son sillage. Les essuie-glaces allaient et venaient au rythme des battements de son cœur.

Il conduisait vite, mais bien. Elle se sentait en sécurité, comme dans un cocon.

— Il pleut vraiment très fort, lâcha-t-elle finalement.

John n'avait pas ouvert la bouche au cours des dix dernières minutes. Il allait falloir qu'elle apprenne à converser avec cet homme sans avoir aussitôt la voix ou les mains qui tremblaient. Parler du temps qu'il faisait lui semblait un sujet sans danger.

— Rien de surprenant, grommela-t-il. Il pleut tout le temps.

L'idée que ce grand gaillard se laisse démonter par la pluie, comme s'il était en sucre et qu'il craignait de fondre, la fit sourire un instant.

— Pas tout le temps, le taquina-t-elle. Nous avons au moins une ou deux journées de soleil par an. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

Elle n'arrivait pas à situer son accent. Pas celui de la côte Ouest, en tout cas.

— Non.

Il tourna la tête vers elle, et l'espace une seconde leurs regards s'accrochèrent. Le sien était si intense qu'il fit à Suzanne l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

« Dis quelque chose, espèce d'idiote », s'ordonna-t-elle.

— Et, heu... d'où êtes-vous ?

Il attendit d'avoir franchi un carrefour un peu traître avant de répondre :

— De partout et de nulle part. Mon père était dans la marine et j'ai grandi sur des bases navales. Quand j'ai eu l'âge de m'engager, j'ai suivi son exemple. J'ai vécu sur la plupart des bases navales de ce pays et d'ailleurs. Des pays généralement ensoleillés, précisa-t-il, ironique. Quand j'ai pris ma retraite anticipée, j'ai décidé de m'implanter quelque part, mais la météo n'était pas un critère essentiel.

— Alors... pourquoi Portland ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il avec un haussement d'épaules. Beaucoup de gens m'en avaient dit du bien. Et mon ami Bud m'avait assuré que la chasse et la pêche y étaient bonnes. Ça m'a semblé un endroit aussi bien qu'un autre.

— Bud m'a dit qu'il ne savait même pas que vous étiez en ville.

— En fait, je pensais monter mon affaire tranquillement, que j'aurais le temps de chasser et de pêcher avec mes copains... Au lieu de quoi, j'ai démarré sur les chapeaux de roues, et je

n'ai pas eu une minute à moi. Je n'ai même pas eu le temps de chercher des locaux plus grands alors que ça me faisait défaut depuis un moment. Mais, ajouta-t-il en coulant vers elle un regard qui lui coupa le souffle, je ne regrette pas d'avoir attendu. Vraiment pas. Nous y sommes, ajouta-t-il en se garant.

Une fois de plus, il se déplaça avec une rapidité stupéfiante pour un homme de sa corpulence. Quelques secondes après avoir garé le SUV, il était déjà à sa portière. La pluie s'était arrêtée, et la nuit était incroyablement silencieuse. Une voiture passa sur la chaussée dans un chuintement mouillé, ses phares illuminèrent le visage de John.

Suzanne fut saisie par l'intensité de son expression. Des plis profonds encadraient sa bouche qui ne souriait pas. Il tendit les bras, se préparant à la soulever. Elle posa les mains sur son épaule et se pencha en avant. Il en fit autant. Leurs nez entrèrent brièvement en contact. Quelque chose dans son regard lui dit qu'il était sur le point de...

— Ne m'embrassez pas, souffla-t-elle.

— Non, répondit-il d'une voix rauque. Quand je commencerai à t'embrasser, ce sera pour ne plus m'arrêter. Et quand je te ferai l'amour, ce sera dans un lit, pas sur le siège d'une voiture garée sur l'autoroute. On peut donc prendre notre temps.

Il la souleva sans effort et la déposa en douceur sur le sol. Ils demeurèrent un moment face à face, des gouttes de pluie dégoulinant des chênes vénérables sous lesquels ils se tenaient. Les mains de John étaient toujours posées sur elle, lui enveloppant presque entièrement la taille. Elle aurait dû être choquée. Elle *était* choquée. Par ses propos, par ce tutoiement intempestif. Elle aurait dû dire... quelque chose. Quelque chose comme « dans vos rêves » ou bien « comment osez-vous ? ».

Les images que ses paroles crues avaient suscitées - de larges épaules nues au-dessus d'elle, chaudes et fermes, des baisers enfiévrés et un accouplement d'un érotisme torride - l'empêchaient presque de respirer.

La tension sexuelle qui émanait de lui en ondes puissantes était palpable, invincible, inéluctable.

Suzanne n'avait jamais rien ressenti de tel. Elle était déstabilisée, aussi privée de repères qu'un enfant qui s'élance pour faire ses premiers pas. Elle le fixa sans rien dire, leur souffle s'élevant en volutes blanches dans l'air froid de la nuit, puis s'écarta.

— Comment osez-vous dire que... comment osez-vous seulement y penser ? Coucher avec moi ne fait pas partie du contrat de location, ajouta-t-elle d'une voix tremblante. Je ne suis pas ce genre de femme.

Il posa sa main au creux de ses reins, déploya son grand parapluie au-dessus de sa tête et la guida vers le restaurant.

— Non, dit-il doucement. Je sais que tu n'es pas comme ça. Suzanne lui coula un regard en coin. Il ne souriait pas tel un sale macho bassement flagorneur. Son expression reflétait le plus parfait sérieux. Celui du soldat qui vient d'établir son objectif militaire.

Nous allons prendre cette colline d'assaut. Nous allons faire l'amour dans un lit.

C'était un soldat qui avait reçu d'innombrables médailles. Il avait probablement l'habitude d'atteindre les objectifs qu'il se fixait.

Seigneur, dans quoi s'était-elle embarquée ?

Quand ils atteignirent le restaurant, Suzanne laissa échapper malgré elle un soupir de soulagement, comme s'ils avaient échappé à autre chose qu'à une soirée glaciale. En traversant les salles élégantes, elle se sentit en terrain familier, dans un lieu dont elle connaissait les règles et les usages. Au XXI<sup>e</sup> siècle, et non à l'âge des cavernes, quand le mâle qui avait le

plus gros gourdin gagnait le droit de s'accoupler avec une femelle.

Le maître d'hôtel les accueillit et les conduisit jusqu'à une petite table à l'écart, l'une des meilleures, à côté d'une immense cheminée. Suzanne haussa les sourcils. Il lui arrivait souvent de déjeuner ici avec des clients, mais jamais encore elle n'avait été aussi bien placée. Le président défunt auquel John avait eu recours devait être sacrément puissant.

— Vous aimez la cuisine française ? lui demanda-t-elle en ouvrant la carte reliée de cuir.

— Assez, répondit-il en haussant les épaules. Mais je ne suis pas difficile. Je prendrai la même chose que toi.

Il s'était assis sur la banquette au lieu de prendre place en face d'elle, et elle sentit ses biceps la frôler quand il souleva les épaules. Agacée par ce sans-gêne et son tutoiement persistant, Suzanne baissa son menu.

— Même si je commande des rognons sauce madère ?

John se laissa aller contre le dossier de la banquette.

— Manger des reins en sauce ne me dégoûterait absolument pas, si c'est ce que tu penses. L'ordinaire d'un soldat est encore plus répugnant - quand il a la chance de recevoir sa ration. Un jour, on s'est retrouvés coincés dans une grotte pendant trois semaines avec mes hommes, et tout ce qu'on avait à manger, c'était une chèvre qu'on avait capturée. On l'a mangée crue parce qu'on risquait de se faire repérer si on allumait un feu. On l'a intégralement mangée, jusqu'aux yeux. On aurait mangé ses sabots et sa fourrure si on avait pu.

Suzanne frémit.

— Où était-ce ?

— Dans un lieu nettement moins plaisant qu'ici, crois-moi, répondit-il avec un sourire narquois.

— Si tu me le disais, tu serais obligé de me tuer ? le taquina-t-elle sans se rendre compte qu'elle le tutoyait à son tour.

— Non. Jamais, répondit-il d'un air grave. Je ne fais jamais de mal à une femme, Suzanne. Je ne pourrais pas. Tu n'as rien à craindre, déclara-t-il en s'emparant de sa main pour y déposer un baiser. Mais, oui, il vaut mieux que tu ne saches rien.

Elle ressentit un picotement à l'endroit où il l'avait embrassée. Cela la surprit et l'effraya.

Un serveur leur apporta une petite assiette de hors-d'oeuvres chauds et prit leur commande. John la passa dans un français très correct. Cet homme se révélait décidément plein de surprises. Il était capable de crocheter une serrure, de manger de la chèvre crue et de parler français. Une combinaison peu ordinaire pour un homme... qui sortait de l'ordinaire.

— Ton français est bien meilleur que le mien, le complimenta-t-elle.

— La marine avait envoyé certains d'entre nous en formation intensive à Monterey. Le français et l'espagnol ne m'ont pas posé trop de problèmes, mais avec le patchou et le persan, j'en ai ch... bavé. Cela dit, l'afghan est une langue riche en jurons. Et offre le double avantage de ne pas être compris des Américains.

Il ne lui avait pas lâché sa main, et tandis qu'il glissait son autre bras sur le dossier de la banquette, elle se retrouva quasiment prisonnière. Elle s'éclaircit la voix. Elle était cernée d'un côté par le mur et de l'autre, par la paroi de son torse. Elle ne voyait pas les autres dîneurs. Il occultait entièrement son champ de vision, la submergeait.

La flamme vacillante d'une bougie projetait sur les plats et les méplats de son visage des ombres fascinantes. Il était rasé de si près qu'elle le soupçonna de l'avoir fait juste avant

de sortir. Il n'avait pas mis d'after-shave, mais elle sentait néanmoins son odeur avec acuité - vêtements propres, cuir, savon. S'y ajoutait une touche indéfinissable qui devait être... son essence personnelle.

Suzanne toussota et s'agita sur la banquette. Il était si près qu'elle avait l'impression de manquer d'air. Elle tira légèrement sur sa main pour la récupérer, puis, voyant qu'il ne la lâchait pas, tira un peu plus fort. John resserra son étreinte.

— Si tu cherches à me repousser, ça ne marchera pas, murmura-t-il en se penchant davantage vers elle. Tu es bien trop belle pour que l'idée de m'éloigner de toi me passe seulement par la tête, ajouta-t-il en enfouissant le nez dans sa chevelure. Tu sens trop bon et ta peau est trop douce. Bon sang, j'ai follement envie de toi.

Sa main glissa du dossier de la banquette pour se poser sur sa nuque et Suzanne sursauta.

— Est-ce que je te fais peur ?

— Un peu, murmura-t-elle.

— Dommage, parce que je ne m'écarterai pas. Pas question. Il jouait avec sa main, faisait courir le bout de ses doigts sur sa peau. Ses yeux étaient brillants. Elle n'arrivait toujours pas à déterminer leur couleur exacte. Sombres, mais pas bruns. Ni vraiment bleus.

Il lui libéra la main pour lui caresser la joue avec le dos de ses doigts.

— Douce, souffla-t-il. Si douce.

Son index glissa le long de la ligne de sa mâchoire, puis descendit dans son cou, le long de la veine qui y palpitait.

— Tu crois peut-être que tu as peur, Suzanne, mais je crois que tu te trompes. Sais-tu ce que je pense ?

Elle entendait son propre souffle devenir de plus en plus haletant.

— Non, que penses-tu ? demanda-t-elle d'une voix enrouée, réalisant seulement maintenant qu'elle s'était laissé contaminer par son tutoiement.

— Ta peau est tellement fine que je vois le sang couler dans la veine qui se trouve sous mon doigt.

Son doigt glissa sur l'os saillant de sa clavicule et sur le galbe de son sein. En encercla la pointé.

— Tu es toute dure, ici, mon ange. Comme un petit caillou.

Elle en avait conscience à travers la dentelle de son soutien-gorge, à travers la soie de son chemisier, elle avait une conscience aiguë de son sein dressé. Et quand il le caressa doucement, son ventre se crispa, comme un prélude à l'orgasme.

— Tu veux savoir ce que je pense ? Je pense que tu es...excitée.

Elle regarda autour d'elle d'un air affolé, cherchant désespérément à se raccrocher à autre chose que John Huntington, sa voix et ses mains. Mais il éclipsait tout, et elle ne vit que son visage au-dessus d'elle, qui l'observait aussi intensément qu'un prédateur guettant sa proie.

Son pouce caressait la pointe érigée de son sein, ses yeux la scrutaient. Elle se mordit la lèvre comme un gémissement lui échappait.

— Et moi, ajouta-t-il en lui saisissant la main pour la placer de façon choquante sur le renflement de sa braguette, je suis excité aussi, acheva-t-il d'une voix sourde.

Son sexe était aussi dur qu'une barre d'acier, en plus chaud et plus vivant. Elle réalisa qu'elle l'avait étreint quand John ferma les yeux et que sa respiration se fit sifflante. Elle le sentit palpiter sous ses doigts et, bien que cela parût impossible, enfler et s'étirer encore davantage.

Suzanne le lâcha et écarta vivement la main. Elle croisa ses mains tremblantes sur la table et les fixa. Elle aurait dû dire quelque chose, elle le savait, mais rien ne lui vint à l'esprit.



Ce qui venait de se passer repoussait très loin les limites de ses expériences avec les hommes, ne correspondait en rien à sa conception de la communication normale entre un homme et une femme.

Cette invitation à dîner n'était pas censée prendre cette tournure. Ils auraient dû être en train de discuter tranquillement décoration, modalités de paiement et répartition des charges. Un soupçon de flirt aurait éventuellement pu percer derrière le sérieux apparent de leur conversation.

Oui, un flirt discret aurait été envisageable, un léger frisson d'attirance, un doux émoi. John Huntington était un homme indubitablement séduisant. Et très... viril.

Mais cette bourrasque qui menaçait de l'emporter était complètement disproportionnée.

Il était si près qu'elle percevait la chaleur de son corps. Ce mâle en érection était capable de lui donner l'impression qu'ils étaient seuls dans une caverne plutôt que dans la salle pleine de monde d'un restaurant chic. Elle savait qu'au-delà de ce mur de muscles, des gens discutaient, riaient, savouraient leur dîner, mais rien de tout cela ne pénétrait son esprit. Il n'y avait qu'eux deux, aussi excités l'un que l'autre.

Sur ce point, il avait entièrement raison.

Il avait écarté sa main, mais elle sentait encore le contact de ses doigts sur sa poitrine. Les pointes de ses seins étaient douloureuses. Douloureuse aussi la palpitation entre ses cuisses, là où elle était humide de désir. Il lui était arrivé d'être moins excitée qu'en cet instant alors même qu'elle faisait l'amour avec certains de ses partenaires.

Le souvenir de ce sexe chaud et dur, s'étirant et enflant à son contact, s'attardait dans sa main. Cela ne lui ressemblait absolument pas. Suzanne Barron ne se comportait jamais

ainsi. Jamais elle n'avait perdu le contrôle au point de palper le sexe d'un homme sous la table, en plein restaurant.

— Nous devons... parler, déclara-t-elle après avoir passé la langue sur ses lèvres sèches. De l'installation de ce nouveau système d'alarme. Et de... la décoration.

— D'accord, répondit-il, le regard toujours aussi brûlant et la voix aussi rauque. Parlons.

Si Suzanne s'était attendue qu'il recule ou modifie d'une quelconque façon son langage corporel, elle s'était trompée. Elle remua sur la banquette et son sein effleura le bras qu'il avait posé sur la table. Elle vit un muscle tressauter sur sa mâchoire et se figea.

— Parlons sécurité, reprit-il après avoir pris une profonde inspiration. Pour commencer, il va falloir revoir l'éclairage extérieur, devant la porte d'entrée, surtout. Je ne comprends pas que tu vives dans ce quartier sans t'en être jamais soucée.

— L'entrée est éclairée, répliqua Suzanne en fronçant les sourcils.

Elle avait elle-même conçu le design des lampes. Cristal et fer forgé en forme de tulipe. John la considéra d'un air compatissant.

— Une ampoule de cent watts au-dessus de la porte d'entrée n'est pas ce que j'appelle un éclairage de sécurité. C'est un vrai gâchis. Ce n'est pas le ciel qu'il faut éclairer. Il faut orienter la lumière sur ce qu'on veut voir. Là, tu as un éclairage éblouissant qui projette des ombres derrière lesquelles le premier délinquant venu peut se cacher le temps que ta vision s'accommode au changement d'éclairage quand tu sors les poubelles !

Suzanne n'avait jamais envisagé un tel scénario. Et ne l'envisagerait jamais. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma. Et la rouvrit à nouveau.

— Oh.

— Ce qu'il te faut, poursuivit-il, c'est un projecteur halogène non éblouissant. J'installerai des détecteurs de mouvements infrarouges pour qu'il se déclenche uniquement quand on entrera dans le périmètre d'éclairage. C'est très efficace pour chasser les intrus.

Suzanne découvrait un monde entièrement nouveau.

— Oh, répéta-t-elle. D'accord. Il n'avait pas terminé.

— J'installerai également un dispositif qui déclenchera la télé et la chaîne hi-fi de façon aléatoire quand tu t'absenteras.

— Je ne sais pas, dit-elle d'un ton hésitant. Tous ces gadgets sophistiqués doivent coûter très cher.

— Ne te soucie pas de ça. Les plans que tu as dessinés pour moi compenseront largement.

— Je ne les ai pas spécialement dessinés pour toi, protesta-t-elle. Je me suis assise dans ces grandes pièces vides pour griffonner et j'ai senti *-et j'ai senti que tu allais venir* - que ça ferait un très bel espace de travail, acheva-t-elle dans un souffle.

— C'est superbe, déclara-t-il d'un ton posé. Suzanne lui adressa un regard surpris.

— Je ne suis qu'un soldat. Un ex-soldat, rectifia-t-il non sans ironie. Mais je ne suis ni aveugle ni mort. Ce que tu as conçu est remarquable. Et fonctionnel.

Elle sourit, flattée.

— Merci. Un bon design d'intérieur doit toujours être fonctionnel. Une fois que tu m'en auras dit davantage sur ta façon de travailler, je pourrai améliorer le projet que je t'ai remis.

— Tu auras tout le temps de voir comment je travaille, répondit-il en plantant son regard dans le sien. Je vivrai et travaillerai juste en face de ton appartement.

Cette idée lui coupa le souffle. Il avait une telle présence. Comment pourrait-elle se concentrer sur son propre travail

en sachant qu'il était de l'autre côté du couloir ? De la pointe de sa fourchette à dessert, elle traça des motifs sur la nappe.

— Ça n'a pas dû être facile de passer de la vie militaire au monde des affaires. Tu m'as dit que tu avais été réformé pour raisons de santé, c'est ça ?

Elle lui jeta un rapide coup d'œil. Invalidité. Difficile de relier ce mot à cet homme-là. Robuste, solide, rude. Il donnait l'impression de pouvoir supporter le poids du monde sur ses épaules.

— Hmm, fit-il, apparemment peu désireux de discuter des circonstances de son invalidité. C'est assez étrange, en fait. Quand j'étais en service, j'étais incapable d'imaginer un autre mode de vie. J'avais toujours vécu ainsi, et il est sûr que ça fait un sacré changement. Mais tu sais quoi ? J'aborde cette nouvelle étape avec enthousiasme. C'est enthousiasmant de monter sa boîte, de se créer des racines. D'avoir sa maison à soi.

Il darda sur elle un regard plus sombre et mystérieux que jamais.

— C'est à toi que je le dois. Je n'ai encore jamais vécu dans des quartiers comme ceux que tu as conçus pour moi.

Suzanne baissa la tête. On avait à de nombreuses reprises loué son travail. Elle avait même reçu un prix pour la restructuration d'un petit musée. Mais rien, jamais, ne l'avait autant émue que cette déclaration paisible.

Elle s'éclaircit la voix.

— Ce n'est pas encore concrétisé. Le produit fini ne te plaira peut-être pas.

— Il me plaira, assura-t-il d'une voix égale. Tu es prête à partir ?

Surprise, Suzanne regarda autour d'elle. Le feu brûlait moins vivement dans la grande cheminée. La plupart des clients étaient partis. Il ne restait que quelques couples assis l'un à

côté de l'autre. Des couples d'amoureux. Il ne restait plus que les amoureux.

— Heu... oui, répondit-elle.

Elle baissa les yeux, constata qu'elle n'avait même pas touché à son dessert. Incroyable. Elle venait de passer la soirée au *Comme chez soi* où la moindre entrée coûtait vingt-cinq dollars et les valait amplement... et elle n'avait rien mangé !

Elle se tamponna les lèvres avec sa serviette, soudain nerveuse. Elle venait de prendre subitement conscience qu'il allait la raccompagner chez elle. Jusqu'à la porte de l'immeuble. Une porte qu'il franchirait peut-être et... Elle croisa son regard, et son cœur bondit dans sa poitrine.

— Allons-y, dit-il tranquillement. Il se leva, lui tendit la main. Il devait posséder un pouvoir magique ou la faculté de communiquer par télépathie, car les serveurs apportèrent leurs manteaux.

Il la guida vers la sortie, sa grande main posée au creux de ses reins, avant qu'elle ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

— John ?

Ils avaient atteint la porte du restaurant.

— Oui ? fit-il en souriant.

C'était son premier vrai sourire. Un sourire fabuleux. La rudesse n'avait pas disparu - et ne disparaîtrait sans doute jamais -, mais ce sourire le rajeunissait d'un seul coup d'au moins dix ans.

Elle se souvint de l'année de naissance qui figurait sur ses papiers militaires. Il n'avait que huit ans de plus qu'elle. Il était certainement beaucoup plus vieux qu'elle en termes d'expérience, mais en années civiles, cela ne faisait pas une grosse différence. Il n'avait que trente-six ans. Encore jeune pour un homme.

— Nous n'avons pas payé, lui fit-elle remarquer.

Le sourire s'accentua, creusant deux plis profonds de part et d'autre de sa bouche. Sur un tout autre visage, on aurait considéré cela comme des fossettes, mais sur le sien, cela évoquait plutôt... des entailles.

— Inutile. J'ai un compte société ici.

Ah. Suzanne comprenait mieux qu'on leur ait réservé la meilleure table pour deux un vendredi soir.

Il la dépassa pour lui ouvrir la porte.

De la neige fondue s'était mise à tomber. Suzanne boutonna son manteau et regretta une fois de plus de ne pas avoir mis ses bottes. Ses précieux escarpins allaient prendre l'eau. John regarda le ciel et lui tendit son grand parapluie noir.

— Tu peux tenir ça ?

— Bien sûr, répondit-elle, se demandant aussitôt comment elle pourrait le maintenir au-dessus de leurs têtes alors qu'il était beaucoup plus grand qu'elle.

D'un mouvement fluide, John la souleva dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle.

— Ce serait dommage d'abîmer d'aussi jolies chaussures. Tu as l'intention d'ouvrir ce parapluie pour nous protéger ou tu préfères t'en servir pour recueillir l'eau de pluie ?

Suzanne réalisa qu'elle tenait le parapluie à l'envers et s'empressa de le redresser. La seule façon de les protéger tous deux des aiguilles de neige consistait à tenir le parapluie derrière le cou de John, ce qui l'obligeait à l'enlacer. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien. Ses lèvres aussi.

Il s'engagea dans la rue d'un pas régulier, leurs souffles mêlés formant un petit nuage autour d'eux dans la nuit froide. La joue de Suzanne effleurait celle de John. Le sol était glissant et la rue pleine de flaques d'eau. Si elle avait dû marcher sur cette distance, elle aurait été contrainte de regarder attentivement où elle posait les pieds. John, lui, ne semblait pas avoir le moindre problème. Il ne pouvait voir

ses pieds puisqu'il la portait dans ses bras, pourtant il avançait d'un pas aussi sûr que s'il se promenait par une belle soirée de printemps.

Suzanne s'efforçait de le toucher le moins possible, mais le vent agitait le parapluie, et elle n'arrivait à le maintenir droit qu'en plaquant le bras contre son dos. Elle sentait les muscles de ses épaules jouer au rythme de ses pas.

L'haleine de John lui caressait la joue, elle sentait le vin et le chocolat. Sa chaleur se communiquait à elle à travers son manteau. Elle devait lutter pour garder un souffle régulier, son regard, résolument braqué au-dessus de son épaule gauche, allant se perdre dans la nuit.

Il s'arrêta, et elle tourna la tête. Elle remarqua alors des détails qui lui avaient jusqu'à présent échappé. Une petite cicatrice lui barrait le sourcil droit, lui donnant la forme d'un V inversé et une expression légèrement diabolique. Visiblement, son nez avait été cassé une ou deux fois, et une fine ligne blanche courait sous la mâchoire, depuis l'oreille jusqu'au menton, comme si on avait cherché à l'atteindre à la jugulaire avec un couteau, et que le mouvement avait été interrompu à temps.

Il devait avoir bien d'autres cicatrices sur tout le corps.

Un flot de chaleur la submergea. « Mon Dieu, pense à autre chose, n'importe quoi, s'ordonna-t-elle. Pense à la neige fondue, au dîner ou à la cicatrice de son sourcil, mais ne pense surtout pas à son corps. Pas quand il te tient dans ses bras, pas quand tu sens sa chaleur à travers Dieu sait combien d'épaisseurs de vêtements. »

Penser à son corps nu après son départ, ce matin, avait suffi à lui couper les jambes, mais l'imaginer nu alors qu'il la tenait dans ses bras...

Il tourna légèrement la tête, leurs regards se croisèrent, et elle eut la certitude absolue qu'il savait à quoi elle pensait.

Pis, qu'il savait ce qu'elle ressentait. Il avait caressé la pointe érigée de son sein ce soir.

Il savait.

Elle cessa de respirer.

Ils s'observèrent un instant, puis il inclina la tête, et les sens de Suzanne déclenchèrent aussitôt l'alerte rouge. Mais il ne faisait que se pencher pour atteindre la poignée de la portière.

— Et voilà, dit-il en la déposant doucement sur le siège du passager.

Quelques secondes plus tard, il était au volant et mettait le moteur en marche. La neige tombait à gros flocons, à présent, et s'accumulait sous les essuie-glaces tandis qu'ils traversaient la ville. Suzanne attendit que son cœur se remette à battre normalement. Elle lutta pour résister à la tentation de le regarder. Et perdit la bataille.

La lumière des réverbères éclairait le profil dur de John par intermittence.

Aucun sujet de conversation n'était envisageable. La tension sexuelle était telle que la moindre tentative de bavardage aurait trahi son agitation. Elle n'aurait pas réussi à maîtriser le tremblement de sa voix. Elle n'arrivait même pas à respirer normalement.

Mieux valait se taire et admirer la souplesse de sa conduite. C'était un spectacle fascinant. Suzanne aurait sué sang et eau si elle avait dû prendre le volant par un temps pareil, mais John, lui, demeurait parfaitement calme et détendu, ses grandes mains tenant le volant sans le serrer, chacun de ses gestes semblait facile.

Il se gara le long du trottoir, en face de son portail devant lequel la neige s'amoncelait déjà. Quand il lui ouvrit sa portière et lui tendit la main, ce fut comme si le monde entier s'était tu pour qu'elle puisse se couler dans ses bras.



Nouer les bras autour du cou de John semblait déjà être une seconde nature.

— Ce n'est pas la peine de me porter, protesta-t-elle. Il n'y a que quelques pas à faire.

Un muscle de sa mâchoire frémit et il baissa les yeux sur elle.

— Ça ne me dérange pas. J'adore te tenir dans mes bras.

Le trajet dans ses bras depuis la voiture jusqu'à la porte d'entrée lui parut tout à la fois infiniment long, comme si le temps s'étirait, et infiniment bref, comme si les événements s'enchaînaient trop vite. Il la déposa sur le seuil, laissant un bras sur ses épaules, et tendit l'autre main vers elle.

— Le moment est venu de me donner le double de la clef et le code de sécurité.

— Oh, oui, bien sûr ! répondit-elle avant de se mettre à fouiller dans son sac. Sept deux quatre six un trois neuf. Je l'ai appris par cœur.

— C'est bien.

Il prit la clef qu'elle lui tendait, composa le code et ouvrit la porte.

D'ordinaire, Suzanne se détendait sitôt le seuil franchi, dès qu'elle laissait les dangers de Rose Street derrière elle pour pénétrer dans l'environnement accueillant et chaleureux qu'elle s'était créé. Mais cette fois, elle demeura tendue, le bras de John Huntington l'enlaçant encore à demi, et frissonna à cause du froid, supposa-t-elle.

— Coupe l'alarme, dit-il.

Ses mains tremblaient quand elle composa de nouveau le code pour terminer la séquence. Seules les lumières du hall éclairaient le couloir quand ils s'y engagèrent. Comme à son habitude, John se déplaçait sans faire le moindre bruit. On n'entendait que le cliquetis de ses escarpins martelant le sol au rythme des battements de son cœur.

Le couloir n'était pas très long. Elle atteignit sa porte avant d'avoir pu rassembler ses esprits, attrapa sa clef dans son sac et la serra si fort que les dents s'incrustèrent dans la paume de sa main.

Suzanne se retourna légèrement et leva les yeux vers lui.

Leurs regards se soudèrent.

Elle avait parfaitement conscience qu'ils étaient seuls dans l'immeuble.

Il allait l'embrasser. Elle le devinait à sa façon de se tenir, à la lueur dans ses yeux, à la tension de sa peau sur ses pommettes qui s'étaient empourprées.

Elle voulait qu'il l'embrasse. Son corps le lui faisait clairement savoir. Son souffle était erratique, sa poitrine gonflée, et les pointes de ses seins douloureusement tendues. Son entrejambe palpitait comme si un oiseau cherchait à s'en échapper. Il le savait. Ces yeux sombres voyaient tout, remarquaient tout.

John leva les bras, et elle sentit les poils se dresser sur sa nuque. Mais au lieu de l'attirer dans ses bras, il posa les paumes à plat sur le mur de brique de part et d'autre de sa tête, et la contempla.

Pas un mot ne fut prononcé. John inclina lentement la tête, dardant sur elle un regard si ardent qu'elle ferma les yeux dès que leurs lèvres entrèrent en contact.

Douces. Ses lèvres étaient si douces, pensa-t-elle rêveusement. Tout dans son visage était dur et froid, et pourtant ses lèvres étaient douces et tièdes. Lentement, très lentement, elles glissèrent sur les siennes, leur imprimant une très légère pression. Elles avaient une saveur exquise, un composé de chocolat et de virilité auquel le vin qu'ils avaient bu au dîner ajoutait une note étrangement épicée.

Le vin était-il également responsable du vertige qui s'empara d'elle ? Les lèvres de John s'entrouvrirent, sa langue glissa sur sa bouche close et elle l'ouvrit spontanément pour le

savourer. Il s'écarta légèrement, puis revint vers elle, toujours aussi suavement. La lumière à travers les paupières fermées de Suzanne vira au doré lorsque sa tête bascula doucement en arrière. Juste ce qu'il fallait pour mieux s'offrir à sa caresse.

Il embrassa les commissures des lèvres qui se retroussèrent paresseusement. Qui aurait cru que le grand méchant John Huntington, soldat, commando, se révélerait capable d'embrasser avec autant de douceur ? Suzanne sentit son sang se fluidifier dans ses veines ; il ne rugissait plus avec impatience, mais irriguait son corps tel un miel tiède.

Spontanément, elle agrippa les revers du pardessus de John pour ne pas chavirer. L'étoffe était douce et tiède sous ses doigts. Comme ses lèvres.

Sa bouche remuait lentement sur la sienne, unique point de contact entre eux. Il l'aspirait avec douceur, et sa propre bouche remuait langoureusement sous la sienne. Elle soupira et, dans une brume de plaisir, entrouvrit davantage les lèvres. La tendre caresse de sa langue sur la sienne l'électrisa, déclencha une pulsation de plaisir qui la secoua tout entière.

Suzanne rouvrit paresseusement les yeux, s'attendant à lui découvrir une expression identique à la sienne, et sursauta.

Ni langoureux ni tendre, son visage était dur, prédateur, et ses lèvres luisantes accentuaient cette impression. Un muscle tressauta au niveau de sa pommette gauche. Ses yeux étincelaient, et, avec un tressaillement, Suzanne identifia enfin leur couleur. Ils étaient gris revolver. Métalliques et implacables.

L'intensité de son regard, si puissant que c'était comme si des mains la touchaient, lui fit tourner la tête, et elle tressaillit de nouveau. Il avait fermé les poings et les appuyait si fort contre le mur de brique que lorsqu'il les écarta de la poussière glissa le long du mur.

Suzanne reporta le regard sur son visage. Elle n'avait encore jamais vu cela, jamais rencontré quelqu'un comme lui. Toutes les cellules de son corps puisaient de désir.

Ils venaient d'échanger le plus tendre des baisers, mais elle avait constaté de ses propres yeux combien cela lui avait coûté pour que les choses en restent là. Cette puissance contenue l'excita comme aucun baiser d'un autre homme n'y avait jamais réussi.

La chaleur qui émanait de lui vague après vague la submergeait. Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil.

Suzanne aimait embrasser - quelle femme n'aimait pas cela ? -, mais c'était pour elle un plaisir mineur, comme un bon plat ou une nouvelle robe. Jamais encore un baiser n'avait ébranlé son univers de cette façon-là.

Si un tendre baiser, une simple caresse des lèvres suivie de la brève rencontre de leurs langues, était susceptible de la faire vibrer de désir, que se passerait-il quand il l'enlacerait étroitement et que sa bouche dévorerait la sienne ? Il l'avait déjà serrée dans ses bras une fois, brièvement certes, mais assez longtemps pour qu'elle sente l'effet que son corps avait sur elle. Et il l'avait déjà embrassée aussi. Avec douceur.

Elle voulait éprouver ces deux sensations à la fois. Savoir ce qu'elle éprouverait si elle l'embrassait alors qu'il la plaquait contre lui. Sentir son torse puissant contre sa poitrine, se cambrer contre lui, se frotter à lui.

Au restaurant, un léger frôlement sur les pointes de ses seins avait déclenché un véritable raz-de-marée en elle. S'il la pressait contre son torse, la tension dans ses seins s'atténuerait peut-être. Il lui avait offert un avant-goût d'un degré de passion qu'elle ignorait pouvoir atteindre. Elle ne voulait pas en rester là. Telle une toxicomane en manque, elle se hissa sur la pointe des pieds, effleura ses lèvres des siennes et ferma les yeux.

Il avait éveillé ses sens au restaurant. Tout l'excitait en lui. Sa stature, son allure dangereuse, sa totale... étrangeté. Il était son parfait contraire. Quand il lui avait caressé la poitrine, elle avait failli bondir sur place.

Mais elle en redemandait.

Il lui était déjà arrivé d'embrasser sur le pas de sa porte un homme avec qui elle venait de dîner. Peu d'entre eux en avaient franchi le seuil pour boire un dernier verre. Et ceux qui avaient franchi le seuil de sa chambre étaient encore moins nombreux.

Un baiser d'adieu était très révélateur - de part et d'autre. Il en disait aussi long sur ce que son compagnon attendait d'elle que sur la façon dont son corps réagissait à son contact. C'était une façon agréable, et sans danger, de tester le terrain.

Sauf qu'avec John Huntington, rien ne semblait sans danger. Elle voulait qu'il l'embrasse fougueusement. Sentir toute cette puissance, toute cette virilité, toute cette énergie masculine concentrée sur elle.

Elle voulait savoir. Elle voulait qu'il l'embrasse de nouveau, mais plus fort, plus profondément. Toujours sur la pointe des pieds, sans rouvrir les yeux, elle approcha ses lèvres entrouvertes des siennes. Sa langue pointa pour les effleurer, et un gémissement sourd roula dans sa gorge.

Alors les événements se précipitèrent, comme s'ils avaient subitement été emportés par le tourbillon d'un cyclone.

Suzanne se retrouva plaquée contre le mur par son corps musclé. Il recouvrit durement sa bouche de la sienne et y enfouit profondément la langue. Son manteau atterrit par terre et il saisit les pans de son chemisier.

Elle entendit les boutons de nacre rebondir sur le sol tandis qu'un courant d'air frais passait sur sa poitrine. Mais elle ne comprit clairement qu'il venait de libérer ses seins que

lorsque ses lèvres s'emparèrent avidement d'une des pointes durcies.

Le plaisir qu'elle ressentit fut si intense qu'elle laissa échapper un cri.

Il l'avait soulevée contre le mur de façon à placer sa vulve au même niveau que son érection - elle n'avait aucun moyen de lui échapper.

Il glissa l'une de ses mains sous ses fesses et fit basculer ses hanches en avant de façon à insérer son sexe aussi dur que de l'acier entre les replis de son sexe. Si elle n'avait pas eu de culotte, il aurait déjà été en elle.

Il se déplaça légèrement et se concentra sur son autre sein. Sa bouche était chaude, avide. Il suçait et léchait en même temps. Un courant d'air froid passa sur la pointe de sein humide qu'il venait de délaissier, lui tirant un frisson.

Suzanne n'eut pas le temps d'être choquée ou de réagir de quelque façon que ce soit. Les mots qu'il lui avait soufflés à l'oreille avant d'entrer dans le restaurant lui revinrent en mémoire - trop tard : « Quand je commencerai à t'embrasser, ce sera pour ne plus m'arrêter. »

Elle ouvrit la bouche pour lui dire d'arrêter. Il fallait qu'elle lui dise d'arrêter. Elle allait le faire.

C'était de la folie.

Vu le genre d'homme qu'était John Huntington, elle s'était préparée à un baiser décoiffant, mais elle ne s'attendait pas à cela.

*Il faut que tu arrêtes.* Avait-elle dit cela à voix haute ou l'avait-elle seulement pensé ?

Et comment aurait-elle pu lui demander d'arrêter alors que ce qu'il lui faisait était si affolant, si intensément érotique ?

Elle ne voulait surtout pas qu'il arrête.

Elle en voulait davantage.

Il releva la tête comme s'il avait entendu les mots qu'elle n'avait pas prononcés, et la souleva jusqu'à ce que son visage se retrouve en face du sien.

Comment avait-elle pu penser que ses lèvres étaient douces ? Son visage n'avait rien de doux. Ses traits semblaient taillés dans le roc, à l'exception de ses narines qui palpaient à chacune de ses respirations.

C'était de la pure folie. Il fallait que cela cesse. Elle plongea le regard dans ses yeux gris, entrouvrit les lèvres pour le lui dire. Il pencha la tête en avant et s'empara de sa bouche. Plaquées contre son mont de Vénus, ses hanches se mirent à onduler rythmiquement, et elle oublia tout, jusqu'à son propre nom. Tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle était, se retrouva concentré entre ses cuisses.

Un flot de chaleur monta en elle, l'enveloppa dans un tourbillon de sensualité irrépressible. Son cri sauvage se répercuta dans le couloir. Et soudain, elle fut au bord de l'orgasme, tout au bord... Elle ferma les yeux et renversa la tête en arrière, tous ses sens concentrés sur le feu ardent qui lui dévorait le ventre. Dans moins d'une seconde, elle allait exploser...

Il s'écarta.

— Pas comme ça, lâcha John. Je veux être en toi.

La soutenant d'une main, il passa l'autre dans son dos, tira sur la fermeture Éclair de sa jupe qu'il fit glisser le long de ses jambes, révélant le haut de ses bas qui lui tirèrent un grondement appréciateur. Sa main remonta et, d'un coup sec, il lui déchira sa culotte.

Son souffle se bloqua dans sa gorge quand elle sentit sa main s'immiscer entre eux. Elle était sur le point de...

Il libéra son sexe, et la seconde d'après il plongeait en elle.

Suzanne lâcha un cri aigu qui résonna dans le couloir. Il planta le regard au fond de ses yeux et son souffle tiède lui effleura le visage.

C'était si incroyablement érotique. À l'exception de ses bas, elle était entièrement nue et complètement offerte. À l'exception de son sexe fiché en elle, John, lui, était entièrement habillé. Ses seins nus frottaient contre son pardessus encore humide et froid, et ce contact était presque aussi excitant que celui de ses lèvres.

La mâchoire de John se contracta. Le regard toujours rivé au sien, il s'enfonça plus profondément en elle, et elle vola en éclats. Son orgasme fut si intense et si soudain qu'un violent tremblement s'empara d'elle. Partagée entre les frissons et les larmes, elle sentit ses muscles intimes palpiter convulsivement autour de son sexe.

Comme brusquement libéré de ses entraves, il se mit à la pilonner. Son sexe était tellement imposant qu'il lui aurait sans doute fait mal si elle n'avait pas été dans un tel état d'excitation.

La soirée qu'ils venaient de passer n'avait été qu'un long préliminaire à cet instant, à ce coït brutal, debout contre un mur. Palpitant, tremblant, frissonnant, il donna libre cours à sa passion, puis laissa échapper un cri guttural. Juste avant l'explosion, elle sentit son sexe enfler et durcir en elle.

Ses mains lui agrippaient les fesses avec une telle force qu'elle sut qu'elle aurait des marques le lendemain.

Seuls leurs souffles haletants brisaient le silence qui était retombé. John laissa aller sa tête au creux de son épaule. Son torse se soulevait au rythme de sa respiration, et la friction de son pardessus contre ses seins prolongeait l'excitation de son corps. De ce corps qui venait de la trahir.

Mon Dieu, qu'avait-elle fait ?

Elle redressa lentement la tête jusqu'à rencontrer le mur. John s'appuyait si lourdement contre elle qu'elle sentait le contour irrégulier des briques dans son dos. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, n'importe quoi, mais les mots demeurèrent bloqués dans sa gorge.



Il releva la tête.

— Suzanne... commença-t-il.

Oh, Seigneur, non ! Elle était incapable de faire face. Impossible.

Quoi qu'il ait l'intention de dire - « C'était génial, on recommencera. » ou, pire encore : « C'était très sympa, mais on fera comme s'il ne s'était rien passé » -, elle ne le supporterait pas. Ce qu'elle venait de faire était si éloigné de son comportement habituel qu'elle se sentait désarmée, perdue.

— Suzanne, répéta-t-il.

Regret, suffisance, désir ? Suzanne n'aurait su dire quelle émotion vibrait dans sa belle voix grave - après tout, son sexe était toujours en elle -et cela ne faisait aucune différence. Le simple fait qu'elle soit incapable de deviner ce qu'il allait dire ne faisait qu'empirer la situation.

Elle ignorait quelle serait sa réaction parce qu'elle ne le connaissait absolument pas. Elle l'avait rencontré le matin même.

C'était un parfait inconnu.

Qu'elle venait d'autoriser à la posséder debout contre un mur. D'autoriser ? Elle l'avait presque supplié de le faire !

Il fallait qu'elle se sauve de là, et en vitesse.

Elle laissa ses jambes retomber sur le sol et repoussa fermement son torse.

John recula d'un centimètre.

— Est-ce que ça va... commença-t-il tandis qu'elle glissait contre le mur et s'éloignait de lui.

Elle ne pouvait pas lui répondre. C'était au-dessus de ses forces. Par miracle, elle serrait toujours sa clef dans sa main. John, la paume en appui contre le mur, le souffle court, avait tourné la tête et l'observait.

D'une torsion du poignet, elle ouvrit la porte et entra chez elle. Elle la referma et se laissa aller contre le battant de tout son poids, les yeux emplis de larmes.

— Hé!

La voix rauque déclencha une vibration dans son ventre, suivie d'une autre quand il abattit le poing contre la porte.

— Suzanne ! Suzanne ! Ouvre !

Elle se félicita fugitivement d'avoir fait appel à un excellent charpentier pour cette porte.

— Suzanne ! brailla-t-il. Laisse-moi entrer ! Elle se redressa après avoir testé la solidité de ses jambes. Elle les avait écartées si largement que l'intérieur de ses cuisses était douloureux. Mais son entrejambe l'était plus encore.

Elle avança d'un pas chancelant, puis s'immobilisa, stupéfaite, quand elle surprit son reflet dans un miroir.

Entièrement nue à l'exception de ses bas noirs et de ses escarpins à talons, ses cheveux encadraient follement son visage. Ses yeux dégouлинаient de rimmel, sa bouche était rouge et enflée... Elle avait tout d'une star du porno.

Un autre coup de poing fit vibrer la porte dans l'encadrement.

— Suzanne ! Dis-moi que tu vas bien ou je défonce la porte ! Je te donne trois secondes. Un...

Elle frissonna, choquée.

Comment aurait-elle pu affirmer qu'elle allait *bien* ?

— Deux !

Elle venait de se laisser posséder par un inconnu. Debout contre un mur. Qui l'avait fait jouir comme jamais elle n'avait joui.

— Trois !

Un cliquetis métallique lui parvint. Il crocheta la serrure.

— Je...

Sa gorge était si nouée qu'elle pouvait à peine parler.

— Ça va, articula-t-elle. Je, heu... je vais bien.

Elle inspira à fond, et ajouta un peu plus fort :

— Je vais très bien. Pars, à présent.

Tout en se dirigeant vers la salle de bains, elle songea qu'elle vivait un moment digne *d'Autant en emporte le vent*.

« Demain, se dit-elle. Je penserai à tout cela demain ».

Merde !

John demeura un instant le poing en l'air, puis laissa retomber le bras le long du corps et appuya le front contre la porte.

Ce qui lui permit de constater que son sexe était encore dans un tel état d'érection qu'il aurait pu s'en servir comme d'un bélier pour défoncer la porte. Il avait toujours aussi monstrueusement envie d'elle, mais il avait tout gâché.

Tout avait pourtant si bien commencé. Il s'était appliqué de toutes ses forces à l'embrasser tendrement. Ça lui avait coûté au moins un an de ce self-control qu'il gardait en réserve. Et puis elle avait gémi, elle s'était rapprochée de lui, et... il avait perdu les pédales.

Ses vêtements gisaient sur le sol. Son manteau, son élégant chemisier dont il avait arraché les boutons, sa jupe, son soutien-gorge et sa petite culotte en loques. Il se pencha, les ramassa et les accrocha un à un à la poignée de la porte. Après quoi il se rajusta, grimaçant de douleur quand il dut remonter sa braguette.

Oui, il avait perdu une bataille ce soir.

Mais pas la guerre.

## Chapitre 4

À 7 heures le lendemain matin, Suzanne se résolut à arrêter de faire semblant de dormir. Elle avait passé la nuit à se tourner et à se retourner, honteuse et furieuse contre elle-même de s'être comportée comme elle avait fait, et tout aussi honteuse et furieuse de rougir à ce souvenir.

Elle avait essayé d'effacer John Huntington de sa mémoire et y était presque parvenue, impossible, en revanche, d'effacer le souvenir de son corps.

Toute la nuit, le fantôme de ses lèvres sur les siennes, de ses doigts fermement agrippés à ses fesses et du furieux va-et-vient de son sexe en elle n'avait cessé de la hanter.

Elle n'avait pas réussi à fermer l'œil.

Elle s'approcha de la fenêtre et ouvrit les rideaux.

Le jour n'était pas encore levé. Il ne pleuvait plus, mais la pluie avait dû tomber toute la nuit, car la neige avait fondu, formant d'immenses flaques sur la chaussée déformée.

Les quelques réverbères qui n'avaient pas été vandalisés s'éteignirent brusquement.

Elle distinguait encore les colonnes encadrant la porte du St. Régis, un immeuble décrépi érigé au début du siècle précédent, et converti en hôtel borgne. Il tenait lieu d'habitat provisoire aux poivrots du quartier. On y louait aussi des chambres à l'heure aux hommes qui souffraient d'un tel manque sexuel qu'ils étaient prêts à allonger quinze dollars aux deux prostituées jumelles d'âge canonique qui arpentaient le pavé au coin de Lucern et de la 15<sup>e</sup> Rue.

Si elle distinguait l'entrée du St. Régis, cela signifiait que l'aube approchait.

Aujourd'hui, deux épreuves l'attendaient. Elle allait devoir affronter Marissa Carson, une cliente absolument impossible, et, pire encore, elle allait devoir établir un genre de relation avec son nouveau locataire, dont toute forme de sexualité serait strictement exclue.

C'était tout à fait possible. Il n'y avait pas de raison que ça ne le soit pas.

Elle avait travaillé d'arrache-pied pour concevoir un projet de décoration susceptible de convenir à Mme Carson, qui avait la fâcheuse habitude de changer perpétuellement d'avis. Au cours de l'entretien qu'elle aurait avec elle, Suzanne garderait son calme, quels que soient les défis que lui lancerait cette girouette.

Affronter John Huntington en adulte le « Lendemain Matin » ne lui poserait pas plus de problème. Elle donnerait à leur relation le tour normal d'une relation propriétaire/locataire sans accorder la moindre pensée à ce qui s'était passé entre eux - et qui avait le don de l'échauffer chaque fois qu'elle s'avisait de le faire.

Bien sûr que c'était possible. Parfaitement.

Elle passa devant un miroir en se dirigeant vers la salle de bains et grimaça. Ses cheveux formaient une véritable tignasse et ses yeux évoquaient au choix ceux d'un panda ou d'un raton laveur. Elle avait aussi un suçon dans le cou. Une brosse ronde et un sèche-cheveux disciplineraient sa chevelure, du démaquillant et une touche d'anticerne viendraient à bout des cercles noirs et de la marque rouge. En revanche, en ce qui concernait ses lèvres enflées et son regard lascif de femelle comblée, il n'y avait aucun remède. Aucun autre remède que d'éviter le plus longtemps possible tout contact avec John Huntington.

Avant toute chose, une douche et un gommage en profondeur. Si elle devait affronter un guerrier, il était impératif qu'elle sorte l'artillerie lourde de son arsenal féminin.

Une heure plus tard, elle se tenait devant la porte d'entrée, élégamment vêtue, dûment accessoirisée et parfumée. Calme, maîtresse d'elle-même, elle était redevenue Suzanne Barron, la sage décoratrice d'intérieur pour qui le summum

de l'excitation consistait à trouver la juste harmonie entre un tissu écossais et des rideaux à rayures. Suzanne Barron la nymphomane avait sombré corps et biens sous le vernis des apparences.

Elle se sentait tout à fait capable d'affronter John Huntington désormais, mais jugea cependant préférable de tendre l'oreille. Elle ne cherchait absolument pas à l'éviter, mais à 8 heures du matin, il lui semblait qu'il y avait peu de chances pour qu'ils se croisent. Son ancien bureau était sur Pioneer Square, à l'autre bout de la ville, et il ne commencerait vraisemblablement pas à emménager avant 10 heures. Heure à laquelle elle serait en compagnie de Todd Armstrong, décorateur et associé occasionnel. Avant cela, elle devait passer chez un fabricant de tissus pour choisir des échantillons. Ce matin, elle ne courait donc pas grand risque. Son rendez-vous avec Marissa Carson lui prendrait certainement tout l'après-midi, si bien qu'elle ne rentrerait pas avant la nuit tombée.

Elle ne verrait peut-être pas John Huntington avant demain. Demain, ce serait mieux. Oui, demain elle serait complètement reposée et se sentirait tout à fait elle-même. Elle n'aurait pas l'impression d'être sur le point de bondir à tout instant.

Voilà. Elle parlerait à John Huntington demain.

Ses épaules se détendirent à cette idée, et elle colla l'oreille à la porte, à l'affût du moindre bruit. Elle attendit une bonne minute, puis ouvrit le battant avec un soupir de soulagement. Et se pétrifia.

La porte de l'appartement de son locataire était grande ouverte, et la pièce qu'elle apercevait déjà remplie de ce qui ressemblait à un entrepôt de matériel électronique. Quatre hommes immenses -non, *gigantesques* - avançaient dans le couloir en file indienne, un carton calé sur l'épaule. John

Huntington fermait la marche, tenant à deux mains un écran plat d'ordinateur.

Aucun d'eux ne faisait le moindre bruit.

John avait tourné la tête en entendant sa porte s'ouvrir et s'immobilisa. Il pila littéralement, le visage dépourvu de toute expression.

Son intention de rester calme et maîtresse d'elle-même fut instantanément balayée par l'onde de chaleur qui la submergea tout entière.

« Mon Dieu, faites que je ne rougisse pas », supplia-t-elle. Mais le mal était fait. La vague brûlante qui lui avait coloré les joues lui envahissait déjà la poitrine, et son cœur qui cognait à tout rompre dans sa cage thoracique irriguait furieusement ses veines.

Comment aurait-elle pu rester calme et maîtresse d'elle-même quand il lui suffisait de poser les yeux sur cet homme pour que son sang se mette à bouillonner ?

Ce n'était pas la première fois que son cœur s'emballait. Son rythme cardiaque s'accélérait prodigieusement après une bonne séance d'entraînement au gymnase. Elle adorait les films d'horreur, et même si elle le connaissait par cœur, elle avait le cœur battant chaque fois qu'elle regardait *La Nuit des morts-vivants*.

Mais ce qui lui arrivait là était différent.

Il avait suffi qu'elle voie John pour que tout son organisme se dérègle. Son cœur avait adopté un rythme tropical qui n'avait rien de langoureux. Chaud et puissant. Primaire, primitif. Elle aurait trouvé cela presque... excitant si elle n'avait été aussi effrayée.

Ses vêtements, froissés et déchirés, pendaient à la poignée de la porte, et elle sentit son visage en feu virer au cramoisi. Son adorable soutien-gorge en dentelle rose pâle La Perla se trouvait sur le dessus. Elle attrapa le tout, le roula en boule

et le jeta dans son bureau avant de se décider à sortir et à claquer la porte derrière elle.

John s'avança vers elle d'un pas aussi silencieux qu'à l'accoutumée en l'inspectant attentivement de son regard sombre. Il plissa les yeux, et la lueur qui étincela dans ses prunelles à l'étrange couleur métallique lui évoqua le reflet d'une épée sous un rayon de soleil.

Il était aussi grand et large que dans son souvenir. Mais l'effet qu'il produisait sur elle était pire que la première fois qu'elle l'avait vu parce qu'elle savait désormais comment il embrassait, à quel point ses mains étaient rugueuses, l'effet que cela faisait d'avoir son...

« Non ! Ne pense pas à ça ou tu vas implorer », se conseilla-t-elle.

— Bonjour, le salua-t-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre distante et professionnelle.

La propriétaire saluant son locataire. Rien de personnel. Elle leva la tête et eut une fois de plus douloureusement conscience de sa stature et de sa carrure impressionnantes.

— Vous démarrez de bonne heure.

— Oui, je n'aime pas perdre de temps.

Il ne l'avait pas quittée des yeux. Ce fut elle qui détourna le regard.

Les quatre géants étaient allés déposer leur fardeau dans la première pièce, ressortis, et revenaient avec de nouveaux cartons. Dans le plus parfait silence.

— Messieurs, fit John d'une voix douce qui eut pour effet de les faire s'arrêter instantanément alors même qu'il leur tournait le dos.

Ils posèrent leur fardeau et se redressèrent, attentifs, tels des soldats au garde-à-vous.

— Je vous présente notre propriétaire, Suzanne Barron.

— Madame, répondirent à l'unisson quatre voix graves.



John saisit le bras de Suzanne d'une main et pivota en l'incitant fermement à avancer.

— Suzanne, je vous présente mes hommes. Vous aurez souvent l'occasion de les croiser. Pete, Steve, Les et Jacko.

À l'énoncé de leur nom, chacun des hommes s'était avancé pour lui serrer brièvement la main en prenant garde de ne pas la broyer. John n'avait pas lâché le bras de Suzanne.

Comment avait-elle pu le confondre avec un biker ? Ces hommes-là ressemblaient à des bikers, avec leurs jeans déchirés, leurs boucles d'oreilles et leurs sweat-shirts aux manches coupées. Le dernier - Jacko ? - était vraiment effrayant, encore plus grand que John, le crâne rasé - sans doute pour faire la pige à Les dont les cheveux tressés lui arrivaient à la taille -, des épaules d'haltérophile, des biceps comme des ballons de foot, des pier-cings à la narine, et un serpent tatoué qui s'enroulait depuis l'avant-bras jusqu'à l'épaule. Pourtant, il l'avait saluée aussi poliment que les autres et lui avait serré la main délicatement en la gratifiant d'un sourire timide.

— Au travail, messieurs, ordonna John sans la lâcher ni la quitter des yeux. Verrouillez la porte derrière vous.

Ils ramassèrent leurs fardeaux et disparurent en silence dans le bureau de John. Le claquement du verrou résonna dans le couloir.

Comme s'il n'avait attendu que ce signal, John se rapprocha, empiétant sur son espace personnel, établissant entre eux une proximité d'amants. Alarmée, Suzanne recula.

Sa réaction aurait dû inciter John à s'écarter, mais il n'en fit rien. Elle recula davantage, et il avança jusqu'à ce que son dos heurte le mur. Elle ferma les yeux au souvenir de ce qu'il lui avait fait contre ce mur. Sur le moment, elle avait adoré, mais elle ne voulait surtout pas que cela se reproduise.

Fermer les yeux ne servit à rien, car son odeur demeurait. Pluie, cuir et senteur masculine. Une combinaison qui

resterait à jamais enfouie dans les profondeurs de son esprit, dans la partie reptilienne de son cerveau où les souvenirs s'impriment de façon définitive. Jusqu'à la fin des temps, cette odeur demeurerait associée à une relation sexuelle d'un érotisme torride. Bien trop torride pour sa tranquillité d'esprit. Son parfum l'enveloppa et un long frisson la traversa.

— Regarde-moi. Parle-moi. Ça va ? lui demanda-t-il d'une voix rude en la secouant légèrement comme si elle était endormie. Est-ce que je t'ai fait mal hier ?

Elle rouvrit vivement les yeux. Si elle respirait trop fort, ses seins risquaient d'entrer en contact avec son torse. Elle posa la main sur sa veste de cuir. Elle était humide de pluie. Elle le poussa doucement, et il recula juste assez pour qu'elle n'ait pas l'impression d'étouffer.

— Mais oui, je vais bien. Très bien même. Je ne vois pas pourquoi je n'irais pas bien.

— Parce que j'ai été brutal, et que tu es étroite, répondit-il crûment.

Elle cilla, ces paroles dures éveillant des souvenirs qu'elle n'assumait pas, elle glissa instinctivement le long du mur.

— Non, non, je vais bien. Ne t'en fais pas. Je vais... très bien, vraiment. J'étais... Je vais...

Si elle répétait encore une fois qu'elle allait très bien, elle allait hurler. Elle sentait peser sur elle son regard intense. Comment se comporter face à cet homme ? Elle n'en avait pas la moindre idée et se dirigea d'un pas rapide vers la porte dans l'espoir de s'esquiver au plus vite. Il l'imita.

Le scénario ne se déroulait pas du tout comme elle l'avait imaginé. Elle nageait en plein scénario à la John Huntington, celui dans lequel il lui faisait systématiquement perdre tous ses moyens.

— Je n'ai pas utilisé de préservatif, hier.

Elle s'immobilisa et ferma de nouveau les yeux, assaillie par le souvenir vivace de son sexe déversant sa semence en elle. Les muscles de ses cuisses se contractèrent. Elle avait beau essayer de chasser de son esprit le souvenir de cet instant sauvage et fougueux, son corps, lui, s'en souvenait. Avec précision.

— Non, en effet, répondit-elle d'une voix crispée.

— Cela ne m'arrive jamais. Je suis toujours prudent. C'est ce que je t'aurais dit hier soir si tu ne t'étais pas barricadée chez toi pour m'éviter.

Suzanne se mordit la lèvre et ne répondit rien.

— Je suis donneur de sang et je subis des analyses tous les trois mois, poursuivit-il. Mes derniers résultats étaient nickels, et je n'avais pas eu de rapports sexuels depuis six mois, il n'y a donc aucun risque que je t'aie transmis quoi que ce soit.

Elle ouvrit la bouche et la referma, saisie d'une envie de se cogner la tête contre le mur. Elle n'avait pas accordé une seule pensée au risque de contamination. Pas une seule. Une attitude parfaitement irresponsable. Cet homme lui brouillait complètement l'esprit.

— Je... je n'ai rien non plus.

— Je m'en doute, répondit-il d'une voix chaude où elle crut déceler une trace d'accent du Sud. A l'exception de ceci, peut-être, ajouta-t-il en tendant la main vers son cou pour effleurer du bout des doigts la marque que sa bouche avait laissée. J'aimerais dire que je suis désolé, mais ce serait un mensonge. Je ne regrette rien, affirma-t-il en la caressant doucement.

Suzanne lutta de toutes ses forces pour réprimer un frisson de délice, et laissa échapper un soupir de soulagement et de désespoir mêlés quand il laissa retomber sa main.

On ne trompait pas cet homme-là avec un peu de maquillage, songea-t-elle en gagnant la porte. Elle posa la

main sur la poignée. Une fois le seuil franchi, elle serait enfin libérée de sa présence.

John plaqua la paume sur la porte pour l'empêcher de l'ouvrir.

— Si tu as ne serait-ce qu'une seconde de retard dans tes règles, je veux en être informé immédiatement, déclara-t-il d'un ton de commandement très militaire.

— Oh, non, heu... J'ai eu des petits... Mes règles étaient...

Suzanne inspira à fond et s'efforça de rassembler ses esprits ainsi que les dernières bribes de dignité qui lui restaient.

— Je prends la pilule, articula-t-elle finalement. Le problème ne se posera donc pas.

— La pilule ? souffla-t-il. Voilà une excellente nouvelle, ajouta-t-il tandis qu'un lent sourire lui étirait les lèvres. La prochaine fois, je pourrai encore jouir en toi.

*Il n'y aura pas de prochaine fois.*

Elle avait cette réplique sur le bout de la langue, mais des coups de Klaxon impatients retentirent dans la rue avant qu'elle ait le temps de la formuler à voix haute. Elle consulta sa montre et sursauta.

— C'est mon taxi. Il faut que je me sauve. Le sourire de John disparut aussitôt.

— Ton taxi ? s'étonna-t-il. Pourquoi prends-tu un taxi ? Ta voiture est en panne ?

— Elle est au garage, soupira Suzanne. Elle faisait un drôle de bruit et n'avait presque plus de reprise. Mais ce n'est pas nouveau, elle a toujours un truc qui cloche. Je dois la récupérer ce soir.

— C'est sûrement le carburateur, diagnostiqua-t-il aussitôt. Dans quel garage l'as-tu laissée ?

— Chez Murphy, répondit-elle, irritée par le simple fait d'avoir à prononcer ce nom.

Sully Murphy était un gros lard paresseux qui prenait un malin plaisir à l'intimider, et lui soutirait des sommes folles chaque fois que sa voiture faisait des siennes.

Le chauffeur de taxi se mit à appuyer sur l'avertisseur en continu. Suzanne tira vainement sur la poignée de la porte.

— Je dois y aller.

John fronçait les sourcils, sa grande main retenant toujours le battant.

— John, soupira-t-elle, je dois vraiment y aller sinon je vais arriver en retard.

— Où se trouve ce garage ?

— Pourquoi veux-tu... ?

Son froncement de sourcils s'accrut, et elle leva les bras au ciel.

— D'accord. Il est à l'angle de la 14<sup>e</sup> et de Burnside. *Murphy's*. Satisfait ?

— Donne-moi tes clefs de voiture. Je m'assurerais que la réparation a été faite correctement. Ce n'est pas un temps à rouler avec un carburateur défectueux, décréta-t-il en lâchant la porte pour tendre la main vers elle. Je la garerai devant le portail.

Suzanne hésita brièvement, mais une grosse journée de travail l'attendait, et cela l'arrangeait que quelqu'un aille récupérer sa voiture à sa place. D'autant que son petit doigt lui soufflait que Murphy n'oserait pas inonder John de détails techniques pour mieux l'arnaquer, comme il le faisait chaque fois avec elle. Quant à essayer de l'intimider... Murphy ne s'y risquerait pas.

Pas s'il tenait à la vie.

Suzanne avait appris aux dépens de son porte-feuille que le monde automobile est un monde d'hommes. Murphy y réfléchirait peut-être à deux fois à l'avenir s'il savait qu'il risquait d'avoir affaire à John.

Elle pêcha ses clefs dans son sac et les laissa tomber dans sa paume.

— Tu diras à Murphy que je passerai le régler demain. Et merci.

Le chauffeur de taxi jouait maintenant *la cucaracha* avec son Klaxon.

— Il faut vraiment, vraiment que j'y aille. John la suivit dehors, remontant le col de sa veste de cuir pour se protéger de l'humidité. Il lui tint le coude jusqu'au taxi, garé un peu plus loin. Il jeta un coup d'œil aigu au chauffeur, et ouvrit la portière arrière, mais avant qu'elle ait le temps de s'engouffrer dans le véhicule, il s'interposa. Suzanne couva la voiture d'un regard anxieux, puis leva les yeux vers lui.

Le ciel était bas. De grosses gouttes de pluie tombèrent mollement sur l'asphalte et la carrosserie du taxi.

— John, le compteur tourne et il commence à pleuvoir.

— Encore un instant, fit-il sans se soucier de ce qui menaçait de devenir une violente averse. Je ne serai pas en ville aujourd'hui et je rentrerai tard. Mais il faut qu'on parle. Demain.

Demain. Parfait. Demain, elle assumerait. Aujourd'hui, c'était au-dessus de ses forces.

Il sortit un carnet de la poche intérieure de sa veste et griffonna quelque chose.

— Mon numéro de portable, en cas de besoin, précisa-t-il en lui tendant une feuille après l'avoir arrachée du carnet.

Suzanne la prit et leurs mains se frôlèrent. Elle se souvint du contact de ses doigts sur sa peau... Tremblante, elle glissa le morceau de papier dans son agenda.

— Merci.

Il hocha la tête et s'écarta.

— Où vas-tu ?

— Qu... Maintenant ?

— Oui. Maintenant.

— Dans le centre-ville. Salmon Street. Qu'est-ce que tu fais ? siffla-t-elle en se glissant sur la banquette.

Il l'ignora, posa l'avant-bras sur le toit du taxi qu'il frappa du poing. Le chauffeur actionna l'ouverture de sa vitre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'un ton bourru.

John se pencha, rabattit le pare-soleil, étudia la fiche d'identité du chauffeur, puis reporta le regard sur lui.

— Écoute-moi bien, Harris, dit-il. La dame veut aller à Salmon Street. Elle ne veut pas visiter la banlieue de Portland et elle veut être là-bas en dix minutes. C'est clair ?

Il affichait son visage de guerrier. Un guerrier avec qui on n'avait pas envie de discuter.

— Oui, répondit le chauffeur, sidéré.

John l'observa encore un instant, puis frappa du plat de la main sur le toit du taxi et recula.

— Alors c'est parfait.

Le chauffeur démarra sur les chapeaux de roues, et Suzanne n'eut pas le courage de regarder en arrière. Elle voyait très bien dans le rétroviseur. John était planté au milieu de la rue, aussi immense qu'une montagne et l'air tout aussi inamovible. La mine sombre, il suivait du regard le taxi qui s'éloignait.

Ah, les hommes !

Ah, les femmes !

Pourquoi ne lui avait-elle pas demandé de l'emmener, si sa voiture était au garage ? Pourquoi appeler un taxi alors qu'elle aurait pu faire appel -à lui ? Il l'aurait emmenée avec plaisir jusqu'en Islande si elle avait voulu !

Il savait pourquoi elle ne l'avait pas fait. Pour la même raison qui l'incitait à le fuir.

Bon sang, il s'y était pris comme un manche ! Il avait voulu se rattraper, lui assurer qu'il était un type bien, pas l'obsédé sexuel pour lequel elle le prenait à l'évidence. D'accord, il avait été obsédé par l'idée de coucher avec elle dès le premier regard, mais ça ne faisait pas de lui un animal.

La façon dont elle l'avait regardé en écarquillant ses beaux yeux bleu-gris, prête à se sauver en courant au moindre mouvement brusque de sa part, l'aurait mis en colère s'il n'avait pas su que sa méfiance était justifiée. Il n'aurait jamais dû lui arracher ses vêtements pour la prendre debout contre le mur. Il ne lui restait plus qu'à faire amende honorable, et à s'efforcer d'arranger les choses.

Il n'avait plus droit à l'erreur désormais. Il devait trouver le moyen d'arranger ça. Le problème, c'est qu'il perdait complètement la boule dès qu'il posait les yeux sur elle. Il faut dire qu'elle était sacrément mignonne, ce matin. Encore plus désirable que la veille, ce qu'il n'aurait pas cru possible. Toujours aussi élégante, gracieuse et délicieusement féminine, mais cette fois, il n'avait plus besoin de se demander comment étaient ses seins et quelle saveur avait sa peau. Si elle était aussi douce qu'elle le paraissait. Et quel effet cela faisait d'être enfoui en elle jusqu'à la garde. Il le savait maintenant.

Et il en redemandait. Il voulait recommencer, dans un lit cette fois, avec des heures devant lui pour meurtrir ces lèvres adorables de ses baisers.

Il ferait les choses bien la prochaine fois. Il s'assurerait qu'elle était disposée à le recevoir en la préparant avec la langue. Quand elle serait toute moite, il la pénétrerait en douceur. Son extrême étroitesse l'avait surpris.

Elle avait conservé des marques de ce qu'il lui avait fait. Ses lèvres étaient enflées, et elle avait cet air de nonchalance rêveuse, cette langueur si séduisante qui imprègne les gestes d'une femme comblée.



Il lui avait fait un suçon.

Il conservait le souvenir précis du moment où ses lèvres avaient aspiré sa chair, de la saveur de sa peau sur sa langue quand il avait joui en elle. Il avait eu l'impression que le sommet de son crâne allait exploser et il avait bien failli la mordre.

Il en avait eu monstrueusement envie. Et cette envie le taraudait toujours.

Il avait envie de la mordre, de l'embrasser, de la lécher, de la pénétrer. Il voulait tout, tout ce qu'elle pourrait lui donner, et plus encore. Mais s'il commettait un autre faux pas, il risquait de se priver à tout jamais de ces délices. Au stade où il en était, il avait plus de chances de devenir danseuse étoile que de mettre Suzanne Barron dans son lit. Elle le fuyait comme s'il était l'Antéchrist.

Il savait d'où venait le problème, mais il ne savait absolument pas comment y remédier.

Il avait toujours eu ce problème, mais dans la marine, ça n'avait eu aucune importance parce que la marine était pleine de types comme lui.

Dans le monde civil, ce problème devenait crucial. S'il n'avait pas été aussi doué dans son métier, cela aurait même pu être préjudiciable à ses affaires.

Les individus se répartissaient en deux catégories distinctes : il y avait ceux dont les pensées et les émotions fonctionnaient en mode numérique et les autres. John était un homme numérique qui avait toujours vécu parmi ses semblables. Pour lui, une chose existait ou n'existait pas. S'était produite ou ne s'était pas produite. Était faisable ou ne l'était pas. Marchait ou ne marchait pas. On était soit content, soit mécontent.

Les non-numériques fonctionnaient complètement différemment. Leurs émotions connaissaient toutes sortes de variations intermédiaires, et il fallait deviner à quel stade ils

en étaient si on voulait avoir une chance de les amadouer et de les faire obéir.

Commander des hommes qui risquaient leur vie sur un champ de bataille nécessite une solide compréhension de la psychologie humaine. John était un bon chef et il le savait. Il s'était donné du mal pour y parvenir. Mais il connaissait aussi ses limites.

Ses hommes étaient aussi susceptibles que n'importe quel être humain d'avoir des problèmes de cœur, de famille ou d'argent. Mais les soldats ne peuvent se permettre de s'appesantir sur leurs problèmes autant que les civils. Si un de ses hommes avait des ennuis, il devait lui en parler immédiatement. Pas question de lui cacher quoi que ce soit ou de lui raconter des salades. John essayait de l'aider dans la mesure du possible, et si cela s'avérait impossible, c'était l'exclusion. Ses hommes le savaient, John le savait, tout le monde le savait.

John n'avait pas l'habitude de marcher sur des œufs ni de parler pour ne rien dire.

Ce trait de caractère avait bien failli lui coûter le contrat avec la *Western Oil*. Le P.-D.G., Larry Sorensen, l'avait invité à dîner chez lui puis à son club de golf le lendemain. John savait qu'il s'agissait d'un test et avait bien failli échouer. Cirer les pompes d'un magnat du pétrole n'était pas son genre.

Le dîner avait été un pur cauchemar, la femme du P.-D.G. s'évertuant à caler le pied sur son entrejambe sous la table pendant que son mari s'obstinait à parler d'art, un domaine auquel John ne connaissait strictement rien.

Quant au parcours de golf... John l'avait placé tout en haut de la liste des trucs les plus ignobles qu'il ait jamais eu à faire de toute sa vie. Mille fois pire qu'une plongée dans les égouts de Djakarta pour localiser un nid de terroristes.

Il avait dû supporter les manœuvres pathétiques de Sorensen pour établir des liens de complicité avec lui tout en s'efforçant d'envoyer une petite balle blanche dans un trou - l'occupation la plus inepte que le cerveau humain ait jamais conçue. Le tout en arpentant le terrain au volant d'une voiturette !

Sorensen accusait facilement vingt kilos de trop - vingt kilos de pure gélatine - et il ne se donnait même pas la peine de faire quelques kilomètres à pied. Et pour couronner le tout, il lui avait rebattu les oreilles avec son psy qui lui conseillait de « reprendre contact avec sa virilité ».

John avait failli lui dire que cela risquait de lui demander beaucoup plus d'efforts que de se contenter de culbuter sa secrétaire une fois par mois.

Ce n'était pas son monde. Il avait fait une croix sur le contrat jusqu'à ce que l'épisode du Venezuela prouve à Sorensen et à tout le conseil de direction de la *Western Oil* que les actes sont plus puissants que les mots. Toujours.

John était doué pour l'action. Pas du tout pour les mots.

Cela ne l'avait jamais dérangé. L'action lui avait permis d'obtenir tout ce qu'il désirait. Avant de rencontrer Suzanne Barron. L'action ne lui permettrait pas de l'attirer dans son lit. Il n'était même pas dit que les mots y parviennent non plus.

Quel que soit le moyen qui lui permette d'y arriver, il le trouverait.

Il n'avait encore jamais raté une mission.

## Chapitre 5

— Ah, les hommes ! lâcha Todd Armstrong d'un air dégoûté en s'adossant à son fauteuil et en croisant les jambes.

Son élégant bureau était situé tout en haut d'une tour de verre et d'acier, mais il l'avait si bien décoré qu'on se serait cru dans un boudoir. Il avait des goûts extrêmement raffinés, mais d'un classicisme indécrottable. Il était capable de repérer une commode Louis XIV à cent pas et connaissait toutes les salles de ventes des États-Unis.

Ils formaient une excellente équipe tous les deux. Suzanne avait une affinité naturelle avec le design moderne et Todd possédait la *magie touch* en matière de design classique. La conjugaison de leurs talents faisait merveille. Todd empêchait Suzanne de sombrer dans une rigueur trop post-moderne tandis qu'elle réfrénait son penchant naturel pour le style Roi Soleil sous acide.

— Mauvaise pioche, mon grand ? demanda Suzanne.

— Plutôt, oui, répondit-il en pinçant les lèvres. Un véritable as de pique à tous points de vue ! Attends un peu que je te raconte.

Amusée d'avance, Suzanne s'apprêta à écouter son récit. Les incursions malheureuses de Todd dans la jungle des rendez-vous galants étaient légendaires.

— Figure-toi qu'on était dans ce nouveau restaurant thaï - tu le connais ?

— Le *Golden Tiger* ?

C'était le tout nouveau restaurant à la mode. Si c'était nouveau et à la mode, Todd y était forcément déjà allé. Quand elle avait lu la critique gastronomique de l'*Oregonian*, Suzanne avait deviné que Todd ne tarderait guère à lui faire son rapport personnel sur l'endroit.

— Exactement. La déco est d'un ringard achevé, mais la cuisine est divine. De ce côté-là, je confesse que je ne regrette rien. Bref, toujours est-il qu'on était là à savourer des plats délicieux. Mon vis-à-vis était absolument charmant - coupe à la Hugh Grant, costume Versace et petit cul bien moulé. Je pensais vraiment que cette fois, ça allait marcher.

Hélas, tout en dégustant son poulet au saté, il s'est mis en devoir de m'expliquer à quel point il haïssait sa mère ! De façon ultra détaillée. Cela dit, si la moitié de ce qu'il m'a raconté est vrai, je le comprends. Ça s'engageait plutôt mal, mais il s'est mis ensuite à me parler de façon tout aussi détaillée de son hobby. Je te laisse deviner lequel... ajouta-t-il en inclinant la tête sur le côté.

Suzanne tâcha de se souvenir des sujets de conversation que Todd jugeait assommants.

— Il t'a parlé de ses déductions d'impôts ?

— Mais nooon ! Les déductions d'impôts, c'était celui de mardi dernier, le comptable, répliqua Todd en réprimant un frisson. Celui-ci est encore pire !

— Les OGM ?

— Non, s'esclaffa Todd. En fait, ce n'est pas si inintéressant que ça. Essaie encore.

— Le parti Républicain ?

— Presque, répondit-il en agitant la main, mais pas tout à fait. Figure-toi que ce petit monsieur se passionnait pour le système électoral de la Hollande !

Suzanne évalua mentalement le bilan de la soirée de Todd : mère castratrice et politique hollandaise.

— Je reconnais qu'il remporte la palme.

— Je me suis autant amusé que si je m'étais roulé nu sur du verre pilé, soupira-t-il théâtralement. Je crois que je vais renoncer aux rencontres pendant le carême.

Le simple fait d'imaginer Todd renonçant aux rencontres fit rire Suzanne.

— C'est dans trois mois, Todd. Et de toute façon, tu n'es pas catholique. Je ne crois donc pas que tu puisses bénéficier d'indulgences sous prétexte que tu renonces à quelque chose pendant le carême. Cela dit, arrêter les rencontres pendant un temps n'est pas une mauvaise idée. Tu pourrais peut-être

t'accorder un répit. Je ne sais pas, moi, une semaine, par exemple ?

— Peut-être, répondit-il sans grande conviction. Suzanne dissimula un sourire. Elle connaissait

Todd. Incurablement romantique, il cherchait éternellement l'homme de sa vie. Il était convaincu qu'il allait rencontrer l'âme sœur dans la prochaine discothèque, le prochain restaurant ou au prochain cocktail. Il ne pouvait pas plus se passer de rencontres qu'il ne pouvait se passer de manger ou de respirer.

— Bien, fit-elle en avalant une gorgée de thé.

Un thé absolument délicieux - un mélange spécial que Todd commandait en Angleterre -, servi dans la tasse appropriée. Le modèle Vieux Luxembourg de Villeroy et Boch, sur un plateau d'argent. Christofle, évidemment. Posé sur une table basse réalisée à partir de la porte d'un monastère du XVI<sup>e</sup> siècle. Travailler avec Todd était vraiment un plaisir à tous points de vue.

— Prêt à affronter Lady Dragon cet après-midi ? s'enquit Suzanne. Tu apportes le tabouret et je me charge du fouet ?

— Désolé, ma belle, mais je crains que tu ne doives pénétrer seule dans l'antre de la bête. Si je ne passe pas le voir à son bureau cet après-midi, mon comptable menace de me dénoncer lui-même au fisc. Il te reviendra donc la tâche de convaincre Marissa Carson que trop de rouge fera ressembler sa salle de bains à un organe interne, et qu'il est impossible de teindre en jaune les quatre-vingts mètres de shantung bleu qu'elle a fait venir de Pékin par transporteur spécial.

— Et qu'on ne peut pas abattre un mur porteur sous prétexte qu'il dérange son... comment s'appelle cette race de chiens, déjà ? Lapsang sou-chong ? Le truc plein de poils qui jappe tout le temps ?

— Lhasa apso.

— C'est ça. Et que même si tu aimerais que le soleil donne dans la véranda l'après-midi étant donné que tu ne te lèves jamais avant midi, le soleil persiste à se lever à l'est depuis des millénaires et qu'on ne peut pas y faire grand-chose. Suzanne soupira et fusilla Todd du regard.

— Je te remercie de me lâcher sur ce coup-là. Qui sait quelle nouvelle idée aura germé dans son esprit depuis notre dernière entrevue ?

— Elle vient de rentrer de New York, répondit-il d'un ton pensif. Il paraît qu'elle a adoré la nouvelle mise en scène d'*Aïda* au Met. J'en frémis d'avance. Cela signifie sans doute qu'elle ne jure plus que par...

— ... les éléphants ! s'exclamèrent-ils en chœur avant d'éclater de rire.

Suzanne reprit une gorgée de thé, détendue pour la première fois depuis vingt-quatre heures, et observa Todd. C'était un plaisir de le contempler. Guère plus grand qu'elle, admirablement fait, les traits fins, des cheveux blonds soyeux, et des yeux d'un vert profond. Il était tellement beau que les gens commettaient souvent l'erreur de le sous-estimer.

Elle lui sourit et il lui rendit son sourire.

Todd était merveilleux. Quand ils s'étaient rencontrés, ils s'étaient immédiatement entendus. Ils étaient tellement proches qu'il arrivait que Todd finisse ses phrases à sa place. Il connaissait si bien son style qu'il suffisait à Suzanne de faire une brève description ou un schéma des plus succincts pour qu'il visualise clairement le projet qu'elle avait en tête. Son sens très fin de l'ironie compensait le sérieux de Suzanne, qui lui servait en retour de garde-fou.

Suzanne savait que Todd caressait le projet de l'associer à part entière dans son entreprise.

Jusqu'à présent, ils n'avaient travaillé ensemble qu'occasionnellement, comme dans le cas du contrat avec

Marissa Carson, mais ce qu'ils avaient réalisé s'était révélé spectaculaire et infiniment satisfaisant. Au point qu'*Architectural Digest* leur avait consacré deux articles.

L'idée de s'associer avec Todd l'enthousiasmait. Son entreprise était florissante et réputée, et sa carrière serait définitivement assurée, sans compter que ses revenus augmenteraient vertigineusement. Mais ce n'était pas pour ces raisons qu'elle accepterait sa proposition.

Elle accepterait parce qu'elle n'imaginait rien de plus délicieux que de travailler à plein temps avec cet homme qui la comprenait si bien. Qui comprenait ses sentiments presque avant même qu'elle ne sache elle-même ce qu'elle éprouvait. Elle était toujours si parfaitement à l'aise avec lui, pas comme avec...

Ah ! Si seulement...

Elle soupira.

— Bien des pensées s'agitent dans ta jolie petite tête. Aurais-tu envie de m'en faire part ?

Todd termina son thé et reposa sa tasse d'un geste plein d'élégance. Suzanne remplit à nouveau leurs tasses.

— Je me disais que nous formerions un couple parfait. Nous nous entendons vraiment bien, nous aimons les mêmes choses et nous avons pratiquement les mêmes goûts. Avec juste assez de différence pour que ce soit intéressant. J'ai appris un tas de choses sur les antiquités grâce à toi, et en dépit de tes cris de protestations, je t'ai traîné à ton corps défendant dans le XXI<sup>e</sup> siècle. Nous ne nous querellons jamais, et... Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?

Todd secouait la tête en souriant.

— Ça ne marcherait pas, ma belle. C'est tout simplement impossible.

Suzanne leva les yeux au ciel.

— Je sais bien. Je me contentais de spéculer...



— Non, ce n'est pas pour ça que ça ne marcherait pas, mais pour une autre raison.

Une autre raison ? Suzanne se redressa.

— Laquelle ? Mis à part la raison évidente, je veux dire. On s'entend très bien et...

— Oui, on s'entend très bien. Trop bien, en fait. Cette fois, ce fut Suzanne qui sourit et secoua la tête.

— Parce que cela existe de s'entendre trop bien ? Les avocats spécialistes du divorce ont-ils jamais entendu parler de ce concept ? Qu'est-ce que ça signifie au juste ?

La tête inclinée de côté, Todd l'étudiait sans mot dire.

— Alors ? insista-t-elle.

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— Évidemment que je tiens à le savoir. Je veux que tu m'expliques cette théorie étrange selon laquelle trop bien s'entendre peut se révéler dangereux, voire mortel.

— Tu sais déjà ce que je veux dire sans que j'aie besoin de te l'expliquer en détail. Mais tu refuses de l'admettre. Et c'est justement pour cette raison que tu n'as jamais donné ton cœur à personne. Tu cours d'ailleurs le risque de ne jamais le faire. Je sais que tu ne fréquentes personne en ce moment, mais depuis que je te connais, tu es sortie avec plusieurs excellents partis. Des hommes sagaces et classieux, qui partageaient ton goût pour le théâtre et la musique. Mais chaque fois, c'est le même scénario : tu rencontres un homme, tu apprécies sa compagnie le temps de quelques soirées, et puis...

Suzanne se tortilla sur le canapé, subitement mal à l'aise. Qu'est-ce que c'était que ce discours ? Sa vie sentimentale n'avait rien de particulièrement trépidant ces derniers temps, et alors ? Elle avait beaucoup de travail. Pourquoi Todd en faisait-il tout un plat ?

— Et puis ? fit-elle en s'efforçant de paraître plus ennuyée que vexée.

— Et puis *boum*, tu le plaques. Et tu remets ça avec un autre.

De la part de quelqu'un qui avait érigé les soirées sans lendemain au rang d'art à part entière, ça ne manquait vraiment pas de sel. Suzanne fit la moue.

— À t'entendre, je suis... superficielle, éternellement insatisfaite et...

— Insatiable. Et insatisfaite, oui. Les hommes avec qui tu es sortie ne t'excitaient pas, ma belle. Comment l'auraient-ils pu ? Tu t'obstines à ne fréquenter que des versions masculines de toi-même. Tu n'as pas besoin de discuter de la programmation du *Century Theater*, du dernier film de Scorsese et de la nuance divinement beige du nouveau noir. Tu as assez de Claire et de moi pour ça. Tu es si féminine, Suzanne. Ce qu'il te faut, c'est ton opposé. Le yin qui complétera ton yang. Quelqu'un qui te fasse frissonner. Quelqu'un... quelqu'un de très... viril.

Suzanne ferma les paupières. Elle connaissait quelqu'un dont le yin complèterait admirablement son yang. Quelqu'un qui la faisait frissonner. Quelqu'un de très, très viril.

— Un grand brun avec des épaules larges, poursuivit Todd d'un ton rêveur de sa belle voix de baryton. Les cheveux coupés court et légèrement grisonnants sur les tempes, façon Gianni Agnelli à l'âge mûr, tu vois ce que je veux dire ? Et un regard sombre à tomber...

Suzanne rouvrit subitement les yeux et fixa Todd. La lueur malicieuse de son regard vert contredisait son maintien nonchalant et son sourire angélique. Elle fut à deux doigts de lui envoyer un coussin à la figure, mais se souvint juste à temps que des taches de thé seraient très difficiles à raver sur le tissu Sanderson rose poudré du sofa.

— La cuisine du *Comme chez soi* s'est encore améliorée, tu ne trouves pas ? Il faut dire qu'ils ont engagé un nouveau

chef. Mais comment le saurais-tu ? Tu n'as même pas touché à ton assiette !

## Chapitre 6

Le taxi la déposa devant le portail. Suzanne paya le chauffeur, puis jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Sa voiture y était garée. Machinalement, elle traversa, grimpa à l'intérieur et posa les mains sur le volant. Au premier tour de la clef de contact, la voiture démarra sans émettre ce hoquet suivi d'un rugissement grinçant auquel elle était habituée. Le moteur ronronnait gentiment, puissamment. Elle demeura assise là un moment, à écouter son vrombissement sain et franc.

Grâce à son locataire, sa voiture avait retrouvé une nouvelle jeunesse. Grâce à son locataire scandaleusement séduisant. Elle avait réagi de façon excessive. D'accord, ils avaient eu une relation sexuelle, mais elle en était autant responsable que lui. Il avait suffi que leurs lèvres se rencontrent pour qu'elle perde complètement pied. Et s'il s'était montré un peu trop brutal, elle ne pouvait nier que ça lui avait plu et qu'elle n'avait jamais vécu une expérience aussi excitante de sa vie. Suzanne ne doutait pas que si, au lieu de paniquer et de se réfugier dans son appartement, elle avait invité John à entrer chez elle, il n'aurait pas hésité un instant à la suivre, et qu'ils auraient passé le restant de la soirée à... quoi donc ?

Faire l'amour, cela ne faisait aucun doute. Dans un lit. Au lieu de copuler debout contre un mur. Et puis ils auraient pu parler. Rire aussi, peut-être. Ouvrir la bouteille de chablis qui traînait dans son frigo depuis des semaines. Finir la boîte de caviar de contrebande qu'un client lui avait offerte.

John avait agi de façon précipitée, mais elle aussi, en se sauvant comme un lapin apeuré.

Et il ne l'avait pas ignorée le lendemain matin. Il l'avait immédiatement saluée, s'était exprimé en adulte responsable et lui avait dit qu'il fallait qu'ils parlent.

À quoi s'ajoutait le fait qu'il était allé chercher sa voiture chez Murphy. Une voiture dont le moteur continuait de ronronner. Ravie, elle coupa le contact et se dit qu'elle n'aurait pas dû réagir comme elle l'avait fait.

Une image de John Huntington apparut soudain devant ses yeux. Grand, fort, solide, puissamment viril. Non, sa réaction n'avait pas été excessive. Cet homme était vraiment hors norme.

Tandis qu'elle quittait la voiture et regagnait son appartement, elle repensa à ce que Todd lui avait dit. Que les hommes avec qui elle était sortie étaient peut-être trop prévisibles, trop lisses, trop... sécurisants.

Et alors, c'était normal de vouloir se sentir en sécurité, non ? se dit-elle. Elle coupa l'alarme, ouvrit la porte et rebrancha l'alarme comme elle l'avait promis à John. C'était agréable, chaleureux et confortable de se sentir en sécurité. Des termes qu'elle n'associait pas à John Huntington.

Elle avait pensé à lui toute la journée. La veille aussi. En fait, elle n'avait fait que cela depuis qu'elle l'avait rencontré, et c'était ennuyeux. Elle était une femme très occupée, sur le point de démarrer une carrière prestigieuse, et elle n'avait pas le temps d'avoir des obsessions. Elle avait à peine le temps de sortir, et elle aurait dû consacrer le peu de temps dont elle disposait à fréquenter des hommes qui seraient gentiment restés dans l'ombre et n'auraient pas accaparé ses pensées.

Contrairement à John. Tandis qu'elle s'engageait dans le couloir, elle se demanda s'il était rentré. Souhaita qu'il ne soit pas là. Et souhaita en même temps qu'il soit là.

Il n'était pas là. Elle s'arrêta un instant dans le couloir. John était du genre silencieux - tellement silencieux que c'en était presque inquiétant -, mais elle connaissait bien le bâtiment. Un silence aussi profond signifiait qu'il n'y avait personne. D'ailleurs, elle n'avait pas vu sa voiture dehors.

Cette soudaine certitude lui fit réaliser qu'elle avait inconsciemment cherché le SUV du regard en arrivant, de même qu'elle avait guetté le moindre signe de sa présence en entrant. Il lui avait dit qu'il ne serait pas en ville cet après-midi et qu'il rentrerait tard. Elle le verrait demain. Et si elle voulait l'affronter sereinement, elle avait intérêt à se coucher de bonne heure.

Elle ne passerait une bonne nuit que si elle parvenait à chasser John Huntington de ses pensées. Elle devait impérativement se ressaisir.

Demain. Elle se ressaisirait demain. Elle avait eu une journée extrêmement fatigante. Marissa Carson s'était surpassée, changeant d'avis à propos de tout ce qui avait été décidé jusqu'alors. La plupart des meubles et des fournitures avaient déjà été commandés. Quand Suzanne lui avait fait remarquer qu'elle allait perdre beaucoup d'argent, Marissa avait renversé son beau visage en arrière, émis un long rire hystérique et rétorqué qu'elle serait bientôt extrêmement riche.

Marissa lui était apparue fébrile, presque survoltée. Suzanne s'était dit qu'elle avait peut-être des problèmes avec M. Carson, qu'elle n'avait jamais rencontré. Elle savait cependant à quoi il ressemblait. C'était un bel homme blond au regard un peu froid. Il y avait des photos de lui dans tout l'appartement. Il y en avait eu, en fait. Celles qui étaient accrochées aux murs avaient été retirées, et celles qui trônaient sur les cheminées et la table du salon retournées. Selon toute vraisemblance, le torchon brûlait entre les époux Carson, comme aimait à le formuler la presse à sensation.

Une impression qui s'était vue confirmée par le grand homme blond au regard glacial qui l'avait bousculée quand elle était sortie de chez Marissa. Il semblait furieux, et une scène orageuse avait dû suivre son départ.

Endiguer l'hystérie de Marissa tout en s'efforçant de répondre à ses vœux perpétuellement changeants n'avait pas été une mince affaire. Elles avaient finalement décidé de se revoir dans deux semaines, et Suzanne espérait que Marissa saurait davantage ce qu'elle voulait.

Cette journée s'était donc révélée particulièrement épuisante. D'autant qu'elle avait sauté le déjeuner, ce qui la mettait toujours à cran.

Son rituel du soir l'apaisa. Bain chaud à l'huile essentielle de lavande. Un bol de minestrone réchauffé au micro-ondes accompagné d'un verre de vin rouge. Une demi-heure en compagnie du dernier livre de Nora Roberts. Extinction des feux à 22 heures.

Suzanne ferma les yeux, savoura le contact de ses draps de lin, la chaleur réconfortante de son édredon en plume d'oie et le silence de la nuit. La météo annonçait de la neige ; elle avait donc laissé les rideaux de sa chambre ouverts parce qu'elle adorait la neige. Pelotonnée dans son lit, elle aperçut effectivement les premiers flocons qui dansaient dans la lumière des réverbères. Elle sentit ses muscles se détendre et dériva doucement vers le sommeil...

Qui ne vint pas.

Deux heures plus tard, la comtoise du salon égreña les douze coups de minuit. Le lent ronronnement du mécanisme précédant le carillon solennel lui parvint. Elle compta un à un les douze coups, puis poussa un long soupir et s'assit au bord du lit.

La nuit était belle. Les toits des immeubles entièrement recouverts de neige évoquaient un paysage de Noël. De gros flocons tombaient paresseusement, comme s'ils avaient

envie de prolonger le plus longtemps possible leur promenade dans l'atmosphère.

La neige transformait sa rue, masquant les crevasses, les fissures et les nids-de-poule. Elle adoucissait les contours des vieux immeubles décrépis, recouvrait d'un manteau immaculé ce quartier en partie à l'abandon et parfois violent, hanté par de pauvres âmes tourmentées.

Le ciel nocturne étincelait, les nuages bas réverbérant les vives lumières du centre-ville. Les flocons de neige dansaient sur un fond chatoyant. Suzanne les observa un moment, cherchant distraitement un apaisement qui ne vint pas plus que le sommeil.

Elle se sentait tendue, en manque de repères, comme si elle avait franchi une ligne de partage invisible sans s'en rendre compte. Sans même le vouloir. Comme si elle abordait une nouvelle phase de sa vie dont elle ignorait totalement les règles.

Les paroles de Todd lui revenaient sans cesse à l'esprit. Il avait raison : elle n'était jamais sortie qu'avec des hommes qu'elle pouvait facilement dominer, ce qui était bien sûr hors de question avec John. C'était un mâle dominant dans tous les sens du terme.

D'un autre côté, on ne pouvait pas dire non plus qu'ils « sortaient » ensemble. Comment appeler ce qui s'était passé entre eux ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Cela n'entrait dans aucune des catégories qu'elle connaissait. Sans compter qu'ils cohabitaient. Ils ne vivaient certes pas ensemble, mais sous le même toit. Rien que tous les deux.

John ressemblait à un tigre. Un superbe félin qu'il valait mieux approcher avec prudence parce qu'il risquait de vous arracher le cœur sans même en avoir eu l'intention. Il fallait toujours garder ses distances avec les beaux animaux sauvages. Oui, mais comment faire ? Elle serait amenée à le voir tous les jours désormais.

La nuit silencieuse n'offrait pas de réponse à toutes ces questions, rien que des flocons de neige tombant mollement. Une lueur diffuse éclairait sporadiquement la petite haie qui courait sur le côté du bâtiment, et Suzanne eut le regard attiré par son reflet sur les feuilles sombres.

Intriguée, elle scruta plus attentivement la haie.

Pourquoi les feuilles brillaient-elles ainsi ? D'où pouvait bien provenir cette lueur ? Pas des lumières du centre-ville. Impossible.

Du reste, ce n'était pas un chatolement, mais un faisceau lumineux. Elle fronça les sourcils. Une voiture ? Non, le rayon était trop étroit et balayait la haie verticalement. En outre, il venait de l'intérieur, pas de la rue. Il venait de... chez elle ! De son bureau.

Un incendie !

Le cœur de Suzanne se logea dans sa gorge. Elle courut à la porte, traversa le salon et la cuisine sans prendre le temps d'allumer la lumière. Chaque pièce comportait une grande fenêtre et elle garda le regard braqué sur la lueur dansante de la haie en passant de l'une à l'autre.

Le petit faisceau lumineux palpitait de façon irrégulière, et elle se figea, la main sur la poignée de la porte de son bureau. Son esprit venait d'adresser un signal d'alarme à son corps.

Qu'est-ce qu'elle avait imaginé ? Avait-elle perdu la tête ou quoi ?

Un incendie n'éclairerait pas la haie de cette façon-là. Un incendie projetterait une lumière plus nette, plus intense. Une seule chose pouvait produire ce genre de faisceau lumineux. Une lampe torche.

Ce qui signifiait... qu'il y avait quelqu'un dans son bureau !

Dieu merci, elle était pieds nus. Elle n'avait pas fait le moindre bruit. La personne qui se trouvait de l'autre côté de la porte ne l'avait pas entendue approcher.



La porte était entrouverte. Suzanne repoussa délicatement ses cheveux en arrière et jeta un coup d'œil dans l'entrebâillement.

La grande pièce était plongée dans l'obscurité et elle ne distingua d'abord strictement rien. Puis un bruit sourd retentit - le bruit de quelqu'un qui se cogne contre un meuble -, suivi d'un juron à voix basse. Si elle n'avait pas eu la tête pratiquement à l'intérieur de la pièce, elle ne l'aurait pas entendu.

Quelqu'un s'était bel et bien introduit chez elle.

Un homme. Le registre sonore du juron ne laissait aucun doute à ce sujet. Une silhouette sombre passa devant la fenêtre, se découpant nettement sur le ciel lumineux, et Suzanne sentit son cœur cesser de battre. Puis repartir, en cognant très fort. Elle dut serrer les dents pour s'empêcher de déglutir.

L'intrus était grand, dégingandé, avec des cheveux foncés qui lui arrivaient aux épaules. Il tenait dans une main une lampe torche de la taille d'un stylo.

Dans l'autre main, il avait un gros revolver.

Elle se retint de hurler et recula instinctivement. Un autre juron retentit dans la pièce, sourd et venimeux. L'homme venait à nouveau de heurter un meuble.

Le bureau de Suzanne était compliqué, presque trop décoré. A dessein, car elle l'avait conçu comme un outil publicitaire destiné à montrer ce dont elle était capable. Il était presque impossible d'y naviguer dans le noir. L'homme avançait à tâtons, mais ses mollets entraient régulièrement en contact avec des meubles bas que ses mains ne pouvaient atteindre. Il était armé. Un cambrioleur armé se trouvait dans son bureau. Suzanne avait pourtant le souvenir d'avoir lu quelque part que les cambrioleurs ne sont jamais armés. Ils savent qu'ils encourent une peine de prison beaucoup moins lourde pour une simple effraction que pour une effraction à

main armée. Leur profil psychologique est différent de celui des autres criminels, et ils sont généralement non violents.

Le cambrioleur, disait l'article qui lui revenait en mémoire, souhaite seulement s'introduire chez vous, faire main basse sur le plus d'objets de valeur possible, et ressortir sans se faire pincer.

Cet homme-là ne se comportait pas ainsi. Le pinceau lumineux de sa lampe était passé sur sa chaîne hi-fi Bang et Olufsen hors de prix - une folie qu'elle n'avait pas encore fini de payer - sans s'y attarder ne serait-ce qu'un dixième de seconde. Il avait balayé de la même façon sa collection de cadres en argent pieusement conservés depuis trois générations, qui valait à elle seule plus cher que sa voiture à sa sortie d'usine. Il avait aussi ignoré son authentique Winslow Homer acquis par sa grand-mère - et qui avait permis à Suzanne d'obtenir un prêt bancaire pour financer ses travaux de rénovation.

Cet homme cherchait visiblement quelque chose, mais pas des objets de valeur. De quoi pouvait-il s'agir ? Dans ce quartier, il ne devait pas y avoir beaucoup d'appartements contenant des biens aussi précieux que ceux qu'il venait de négliger.

La lumière se fit soudain dans son esprit.

Cet homme n'était pas entré chez elle pour voler quoi que ce soit.

Ce n'était pas un cambrioleur. Il était armé, et il était là pour la tuer. Il allait la tuer parce qu'elle ne pouvait pas sortir de chez elle sans traverser le bureau.

Son appartement était composé de quatre pièces en enfilade et il n'y avait qu'une seule porte de sortie, celle qui donnait sur le couloir, située... dans le bureau. Les autres portes étaient de simples portes de communication entre les pièces, et tout ce que ce type avait à faire, c'était traverser les pièces une à une jusqu'à ce qu'il la trouve.

Les fenêtres à l'épreuve des balles étaient équipées de mouchards. Si elle ouvrait une fenêtre, l'alarme se déclencherait, et on ne pouvait l'arrêter que depuis l'entrée. Elle ne pouvait pas non plus envisager de casser un carreau pour s'enfuir. Celui qui lui avait vendu ces fenêtres avait voulu lui faire la démonstration de ce qu'est une vitre à l'épreuve des balles. Il l'avait emmenée dans la salle de tests au sous-sol de sa société et tiré à balles réelles sur la fenêtre témoin qui se trouvait là. Les balles avaient étoilé la vitre sans la briser.

Le poste de police le plus proche se trouvait en centre-ville. Il leur faudrait au moins un quart d'heure pour arriver, et dans un quart d'heure, l'intrus aurait traversé toutes les pièces, l'aurait trouvée et...

John ! John était tout près, assez fort et dangereux pour lui porter secours. À condition qu'il soit rentré.

« Pitié, faites qu'il soit rentré », pria-t-elle en courant se réfugier silencieusement dans sa chambre, tout en prenant soin de refermer et de verrouiller sans bruit chacune des portes derrière elle.

Elles ne résisteraient pas longtemps à un homme capable de s'introduire chez elle sans déclencher le système d'alarme, mais cela lui permettrait peut-être de gagner quelques minutes. L'intrus devait la croire endormie, il perdrait un peu plus de temps à opérer en silence, et ces précieuses minutes lui permettraient peut-être de joindre John. S'il était rentré, il était juste de l'autre côté du couloir.

Et s'il n'était pas rentré ?

« Je rentrerai tard », lui avait-il dit. Ça voulait dire quoi, tard ? se demanda-t-elle. Était-il arrivé entre 22 heures et minuit alors qu'elle cherchait vainement le sommeil ? Dormait-il paisiblement à quelques mètres d'elle, ou était-il encore en dehors de la ville, incapable de lui porter secours à temps ?

Mon Dieu, faites qu'il soit ici !

Elle sanglotait en verrouillant la porte de sa chambre. Elle se retrouvait désormais aussi piégée qu'une souris dans une souricière. Quand l'homme atteindrait sa chambre, elle n'aurait plus nulle part où aller, nulle part où se cacher.

Les mains tremblantes, en larmes, elle attrapa son sac à main et fouilla dedans, s'efforçant fébrilement de trouver son portable. Ses doigts lui semblaient aussi épais que des saucisses. Elle était dans un tel état de nerfs qu'elle n'y parvint pas. Laissant échapper un juron, elle retourna son sac, en renversa le contenu sur le sol, tâtonna follement parmi ses affaires et, avec un sanglot de soulagement, mit enfin la main sur son portable. Elle l'alluma en hâte.

Elle haletait, la gorge à vif. Tenant le portable d'une main, elle étala frénétiquement de l'autre les milliers de morceaux de papier que semblait contenir son sac.

Elle était en général ordonnée, mais elle avait tellement travaillé ces derniers temps qu'elle n'avait pas eu le temps de faire le tri dans son sac. Qu'est-ce que c'était que ça ? Non, ce n'était pas le numéro de John, c'était celui de son conseiller fiscal. Celui de la copine d'école sur qui elle était tombée par hasard chez *Nordstrom*, celui d'un antiquaire, celui de la coiffeuse - à croire que tout le monde inscrivait son numéro de téléphone sur un bout de papier !

« Réfléchis, Suzanne ! » s'ordonna-t-elle. Elle ferma les yeux, serra les dents et tâcha de se remémorer, malgré son cœur qui battait à tout rompre et ses nerfs en pelote, l'instant où John lui avait remis le papier avec son numéro de portable.

L'intrus était peut-être déjà en train de traverser la cuisine. Une cuisine aussi dépouillée qu'un bloc opératoire - aucun objet de décoration incongru n'entraverait sa progression. Il était peut-être déjà dans le salon. Ou derrière la porte de sa chambre !

Un gémissement franchit ses lèvres. *Réfléchis, nom de Dieu !*

Il faisait froid quand il le lui avait donné. Non ! Il pleuvait. Il la dominait de toute sa hauteur, fâché qu'elle ait appelé un taxi. Il avait griffonné son numéro sur la page d'un carnet - elle se souvenait de son écriture hardie, ferme, caractéristique -, et elle l'avait glissé...

Dans son agenda !

Sa main libre reprit son ballet frénétique au-dessus de ses affaires, localisa l'agenda, l'ouvrit et... Là ! Il était là !

Elle composa son numéro d'un index tremblant en priant pour qu'il ne la trahisse pas. Jamais encore les touches de son téléphone ne lui avaient semblé aussi minuscules. La tonalité retentit, suivie de la mélodie du numéro, puis de la sonnerie. « Faites que je ne me sois pas trompée de numéro », pria-t-elle.

Une sonnerie...

Ne venait-elle pas d'entendre un bruit dans la pièce voisine ? Oh, Seigneur ! Deux... Allez, allez ! Trois...

— Que se passe-t-il, Suzanne ?

Elle faillit lâcher le téléphone de soulagement quand sa belle voix grave retentit enfin. Si calme, si naturelle. Son numéro s'était affiché sur le portable de John, et il se doutait déjà qu'elle ne l'appelait pas à minuit passé sans une raison grave.

— John, chuchota-t-elle. Où es-tu ?

— À trois pâtés de maisons, répondit-il. Pourquoi ?

Le simple fait d'entendre sa voix la rassurait un peu, atténuait sa panique.

— Je t'en prie, dépêche-toi. Quelqu'un est entré chez moi. Il était dans mon bureau il y a quelques secondes. Je ne crois pas que ce soit un cambrioleur, John, il n'a rien pris, et il est... il est armé.

— Où es-tu ? demanda-t-il toujours aussi calmement, bien que Suzanne entendît à l'arrière-plan le rugissement du

moteur de son SUV suivi d'un crissement de pneus suraigu indiquant qu'il négociait un virage sans ralentir.

— Dans ma chambre, chuchota-t-elle en s'agrippant désespérément à son portable. C'est la pièce du fond. J'ai verrouillé la porte.

— Bon. Écoute-moi bien : tu vas caler une chaise sous la poignée de la porte. N'essaye pas de traîner de meuble, ça ferait trop de bruit. Dévisse les ampoules. Tu as une penderie ?

— O-oui, souffla-t-elle en claquant des dents.

— Enferme-toi dedans, tout au fond, et attends-moi. J'arrive. Tu m'as compris, Suzanne ?

— Oui, répondit-elle dans un pitoyable filet de voix. Dépêche-toi, chuchota-t-elle avant de couper la communication.

Il n'y avait qu'une seule chaise dans sa chambre ; elle la cala sous la poignée. Elle était très jolie, mais pas du tout robuste. Une fois arrivé à la porte de sa chambre, l'intrus ne se soucierait peut-être plus autant de ne pas faire de bruit, et elle ne le retarderait pas plus de quelques secondes. Suzanne dévissa rapidement les ampoules des trois lampes de la pièce, puis se dirigea vers la porte de la penderie.

Une fois qu'elle l'eut refermée sur elle, elle maudit pour la première fois de sa vie son sens de l'ordre. Elle aurait nettement préféré s'enfouir sous un tas de vêtements roulés en boule plutôt que de se retrouver sur ce plancher bien dégagé à essayer de se cacher derrière deux rangées de chaussures parfaitement alignées qui ne lui seraient d'aucun secours, à l'exception d'une paire d'escarpins à talons aiguilles dont l'aspect dangereux la rassura un peu.

Elle s'accroupit et attendit. Tout en regrettant amèrement de n'avoir jamais suivi de cours de self-défense. Wonder Woman aurait certainement su quoi faire à sa place. Xena la princesse guerrière aussi. Et les Drôles de Dames. Toutes

auraient su comment désarmer cet homme, et lui flanquer une bonne raclée.

Elle ferma les yeux. L'odeur d'un sachet de lavande accroché à la tringle de la penderie flotta jusqu'à elle, l'apaisant vaguement. C'était de la lavande qu'elle avait cueillie elle-même dans le jardin de la maison de ses parents. Son parfum évoquait l'été, le soleil et la terre. Sa main frôla un châle en cachemire qu'elle avait porté pour assister à une représentation de *The Mikado* avec Todd. Elle le palpa et la douceur de l'étoffe la réconforta.

Elle ne voulait pas mourir.

Elle voulait partager encore de nombreux étés avec ses parents, aller au théâtre avec Todd. Organiser des pique-niques et partir aux sports d'hiver. Passer des soirées dehors et d'autres au coin du feu.

Elle voulait vivre.

La vie était si douce, si riche malgré ses hauts et ses bas. Suzanne aimait ses parents, sa maison et ses amis. Sa carrière était sur le point de démarrer. Elle s'apprêtait à vivre sous le même toit que l'homme le plus sexy du monde. Ce qu'ils avaient fait l'avait choquée, mais l'avait aussi fait se sentir vivante à un point inouï, et elle voulait recommencer.

Elle ne voulait pas mourir. Oh, Seigneur, non, elle ne voulait pas mourir !

Où John avait-il dit qu'il était ? À trois pâtés de maisons ? Même en roulant à tombeau ouvert, combien de temps lui faudrait-il pour la rejoindre ? Était-il déjà en train de se garer ? De courir vers la maison ?

Avec une soudaine et déconcertante certitude, Suzanne sut que, quoi qu'il faille faire pour la protéger, elle pouvait compter sur John.

Où était l'homme qui s'était introduit chez elle, à présent ? Son salon était heureusement assez encombré, lui aussi. Deux canapés, des fauteuils, des tables et des consoles, des

repose-pieds et des vases disséminés un peu partout. Tout cela le ralentirait considérablement.

Mais s'il ne se souciait plus de faire du bruit, cela ne servirait à rien. Il s'était peut-être même risqué à allumer la lumière. S'il savait qu'elle était chez elle, il savait aussi qu'elle ne pouvait plus être que dans sa chambre. Si l'envie lui en prenait, il pouvait enfoncer la porte de la chambre, ouvrir celle de la penderie et l'éliminer en moins d'une minute.

Qu'est-ce que c'était que ce bruit ? Tous ses muscles se contractèrent et ses poumons se vidèrent d'un coup. Sa bouche devint complètement sèche.

C'était affreux de rester ainsi, terrée dans l'obscurité, telle une bête aux abois. Son cœur tambourinait si fort dans sa poitrine qu'on devait l'entendre du salon.

Elle s'essuya les joues d'un revers de manche. Quoi qu'il arrive, elle voulait voir. Même s'il ne s'agissait que du revolver qui mettrait fin à ses jours. Elle se tamponna les yeux et se mordit la lèvre en s'ordonnant d'arrêter de pleurer. D'arrêter de trembler. Elle glissa les mains entre ses genoux histoire de se faire croire qu'elles ne tremblaient plus.

Elle ne se savait pas aussi lâche. Comment aurait-elle pu le savoir ? Elle n'avait jamais affronté le danger de sa vie. Le vrai danger. Pas les petits tracas auxquels une femme qui vit seule est confrontée chaque jour.

« Je ne veux pas mourir », se répéta-t-elle en laissant aller son front contre ses genoux. Une larme tomba, roula le long de son mollet.

Elle avait l'impression d'attendre dans le noir depuis une éternité.

Sa montre était sur sa table de chevet. Combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle avait aperçu l'intrus ? Depuis qu'elle avait appelé John ? Dix minutes ? Deux minutes ? Une demi-heure ? Aucun moyen de le savoir dans l'obscurité de



cet espace confiné. Seuls les battements de son cœur rythmaient les secondes qui s'écoulaient inexorablement.

Avait-elle envoyé John à la mort ? Il n'avait pas hésité, simplement déclaré qu'il arrivait, mais n'aurait-il pas mieux valu appeler la police ? Elle allait peut-être mourir, mais aussi précipiter la

mort d'un homme bon et généreux qui avait bravé le danger pour voler à son secours.

Il était peut-être déjà en train de se vider de son sang. À cause d'elle...

Suzanne releva la tête abruptement.

Cette fois elle en était sûre, elle avait entendu un bruit sourd. Quelque chose de lourd était tombé. Un meuble ? Un... corps ? Le bruit provenait du salon, juste derrière la porte de sa chambre. Elle se raidit, l'oreille aux aguets. Plus rien.

Si ! Un autre son. Un cliquetis métallique.

Quelqu'un crochetait la serrure !

Un raclement... Celui de la chaise qu'on poussait pour dégager le passage. Des rais de lumière pénétrèrent dans la penderie entre les lamelles de la porte. Une ombre se profila. Suzanne attendit, les yeux secs et le souffle court. S'efforçant d'anticiper l'instant où on lui tirerait dessus. Elle se blottit aussi loin qu'elle le put, se pressant contre le mur comme si elle avait pu le traverser.

La porte de la penderie pivota sur ses gonds et la haute silhouette d'un homme apparut. Ses larges épaules bloquaient la lumière qui brillait derrière lui. Il avait un visage de tueur - traits rudes, regard métallique, bouche formant un pli dur. Il la regardait, les yeux plissés, un revolver à la main.

Suzanne bondit dans ses bras avec un cri de joie.

## Chapitre 7

Les bras de John se refermèrent étroitement autour d'elle. Suzanne tremblait comme une feuille, luttant visiblement pour ne pas pleurer, le souffle bruyant. Douce, tiède et - Dieu merci ! - vivante.

John avait posé la main droite sur l'arrière de sa tête tandis que son bras libre lui enserrait la taille. Il s'efforçait de lui infuser le réconfort animal de son corps, la serrant contre lui avec force pour apaiser ses tremblements.

Elle était terrorisée. Et lui aussi. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une pareille frayeur. Pas même au cours des plus violents combats.

Ce n'était pas pour lui qu'il avait eu peur. Il avait neutralisé l'intrus en douceur, se contentant d'appliquer les principes de base du SEAL chargé d'éliminer un ennemi. L'individu armé qui s'était introduit chez Suzanne n'avait pas eu conscience de sa présence avant que ses mains ne se tendent vainement vers le couteau qui venait de se ficher dans sa gorge. Mais tant qu'il n'avait pas tenu Suzanne dans ses bras, John n'avait pas eu la certitude d'être arrivé à temps, n'avait pas su s'il n'allait pas la retrouver baignant dans son sang.

Il était au volant de sa voiture, très content de lui, un contrat de consultant en sécurité de cinq ans avec une banque d'Eugene au fond de la poche. Si ses affaires continuaient de marcher aussi bien il allait devoir s'agrandir une fois de plus. Pour la troisième fois en six mois. Proposer à d'autres hommes de son équipe qui envisageaient de prendre leur retraite de se joindre à lui.

Il avait lui-même pris sa retraite plus tôt que prévu à cause de cette satanée blessure au genou, mais il ne lui restait pas plus de sept ou huit ans de service actif de toute façon. Dans sa profession, soit on mourait pendant le service, soit on

prenait une retraite anticipée. On ne pouvait espérer faire de vieux os dans la marine.

Et quand on passait SEAL, on devait s'attendre à être pressé comme un citron. Zeste inclus.

S'il s'agrandissait, il savait à qui il ferait appel. Le commandant en chef Kowalski n'était plus très loin de la retraite et ferait une parfaite recrue -voire même un associé. Super intelligent, talentueux et honnête, il semblait également tout droit sorti d'un film d'horreur. John sourit à l'idée de présenter Kowalski à Suzanne, bien qu'elle n'ait pas eu un battement de cils en présence de Jacko.

Sous ses dehors fragiles, Mlle Suzanne Barron ne se laissait pas facilement impressionner. Belle et intelligente par-dessus le marché. Oui, elle avait vraiment tout pour lui plaire. L'un dans l'autre,

John était plus qu'heureux tandis qu'il rentrait chez lui. Chez lui.

Quand s'était-il senti *chez lui* quelque part pour la dernière fois ? Au lieu d'envisager de se laisser tomber sur un lit quelconque ? Au 437 Rose Street, il s'était immédiatement senti chez lui. Et cela avant même que la délicieuse Mlle Barron se soit chargée de décorer les lieux.

Alors qu'il ne s'était jamais soucié de son environnement, il était impatient de contempler le résultat. La couleur dominante de ses différents lieux de vie avait toujours été le vert kaki, mais il réalisait qu'il était impatient de vivre dans le décor qu'avait imaginé Suzanne. Ces tons sourds, ces lignes élégantes... Il s'habituerait très vite à travailler dans un bureau pareil. Ce serait même un plaisir. Il avait hâte qu'elle se mette au travail.

Alors qu'il roulait sous la pluie, il s'était dit que la chance était définitivement de son côté. Il vivait sous le même toit que la femme la plus belle et désirable qu'il ait jamais vue. Une femme qu'il avait déjà possédée debout contre un mur,

et qu'il ne tarderait pas à posséder de nouveau, que ce soit dans un lit ou ailleurs, peu lui importait. Et pour couronner le tout, ses affaires tournaient tellement bien qu'il était en passe de devenir riche. La vie ne pouvait être plus belle.

C'est alors que Suzanne avait appelé, et il était immédiatement passé en phase Defcon 1 - le niveau d'alerte maximale.

Il lui avait suffi de voir son numéro s'afficher à l'écran pour savoir qu'il y avait un problème. Si

Suzanne l'appelait à minuit passé, c'était qu'il se passait quelque chose de grave.

Un homme s'était introduit chez elle. Un homme armé. Pas besoin d'avoir reçu la formation d'un SEAL pour comprendre ce que cela signifiait. Les cambrioleurs ne sont jamais armés. Les cambrioleurs sont les gentlemen du monde criminel. Ils s'infiltrent discrètement chez vous, vous soulagent en douceur de vos biens, et s'éclipsent sans bruit. Pas d'armes. Pas de violence. Il ne pouvait s'agir non plus d'un toxico en manque agissant sur une impulsion et entré là par hasard pour rafler la chaîne hi-fi ou le téléviseur afin de se payer sa dose. Les drogués en manque ne sont pas organisés et ne se soucient pas de ne pas faire de bruit.

Non, cette ordure avait pénétré chez elle dans un but précis : la tuer. S'il avait négligé l'argenterie, les œuvres d'art et l'équipement électronique haut de gamme du bureau, c'est qu'il avait l'intention de faire couler le sang. Le sang de Suzanne.

Tant que John vivrait, cela ne se produirait pas.

Ses mains s'étaient crispées sur le volant quand il s'était garé dans une rue perpendiculaire à Rose Street, hors de vue de la maison. Ce salaud était armé. Mais John l'était aussi. Sig-Sauer, couteau de combat et détermination. Ces trois armes lui avaient permis de venir à bout d'hommes qui comptaient parmi les plus dangereux de la planète.

Dans le bureau, avait dit Suzanne quelques minutes auparavant.

Son niveau d'alerte grimpa d'un cran supplémentaire quand il atteignit la porte. L'intrus ne s'était pas contenté de déjouer le système de sécurité, il l'avait neutralisé. Ainsi que la ligne téléphonique.

Il ne s'agissait donc pas d'un amateur. Neutraliser un système d'alarme *Interloc* requiert un certain savoir-faire. John avait immédiatement décelé sa présence dans la pièce qui tenait lieu de salon à Suzanne. Ce type se déplaçait avec autant de discrétion qu'un ours dans la forêt.

L'usage du Sig-Sauer était hors de question. John ignorait si l'homme était ou non équipé d'un gilet pare-balles, et s'il lui tirait les deux balles dans la tête requises en pareil cas, il serait défiguré. Or il tenait à identifier l'ordure qui terrorisait sa femme.

Il ne restait donc plus que le KA-BAR.

John possédait une excellente vision nocturne. Il passa rapidement et silencieusement du bureau à la pièce suivante. La cuisine. Déserte. L'appartement de Suzanne était agencé exactement comme le sien : quatre pièces en enfilade. Sa chambre était tout au fond, lui avait-elle dit. Une seule porte séparait ce tueur de Suzanne.

A moins qu'il ne l'ait déjà franchie, éliminé Suzanne, et qu'il ne soit sur le point de se tirer. John pénétra sans bruit dans le salon... et le localisa aussitôt. L'arme brandie, l'intrus tendait sa main libre vers la poignée de la porte de la chambre.

Il n'avait pas senti la présence de John. Il mourut sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, face contre terre, le poignard de John planté dans la gorge.

John alluma la lumière et traversa la pièce durant les deux ou trois secondes où l'homme chancela avant de s'écrouler à

plat ventre. Alors seulement, le sang gicla, aspergeant les murs.

John regarda d'un œil froid l'homme se vider de son sang sur le parquet, puis s'immobiliser dans la position caractéristique d'un cadavre.

L'annuaire téléphonique de Portland était posé près du canapé. Il y avait deux pages de Morrison, mais un seul Tyler Morrison. John composa son numéro sur son portable.

— Morrison.

Malgré l'heure tardive, Bud semblait parfaitement réveillé. John savait qu'il aurait eu la même voix s'il avait tiré Bud d'un sommeil profond.

— Bud, c'est John Huntington, dit-il à voix basse. Bud ne perdit pas de temps en bavardage.

— Que se passe-t-il, John. Tu as un problème ?

— On peut dire ça, ouais. Je viens de tuer un homme.

John perçut un froissement de draps, et le murmure d'une voix féminine en arrière-plan. Il se souvint que Suzanne lui avait dit que Bud sortait avec une amie à elle.

— Désolé de te déranger à une heure pareille, Bud, mais je devais impérativement te prévenir. Je suis chez Suzanne Barron, 437, Rose Street. Un homme s'est introduit chez elle ce soir. Armé. Je l'ai éliminé. Tu ferais bien de rappliquer en vitesse avec ton équipe. Ce n'est pas joli à voir.

Bud dut poser la main sur le combiné, car John perçut un bref échange de voix étouffées.

— J'arrive, fit Bud après quelques secondes. Je préviens le poste, et je viens directement. Le reste de l'équipe sera sur place d'ici un quart d'heure.

— Tu trouveras la porte grande ouverte, le prévint John. Il a niqué l'alarme. Et n'hésite pas à brancher ta sirène, il ne peut plus aller nulle part. Attends une seconde.

John s'accroupit pour étudier le mort.

Il connaissait les consignes en matière de scène de crime, mais ce qu'il pouvait voir sans toucher à quoi que ce soit ne lui plut pas du tout. Quand il avait porté les mains à sa gorge, l'homme avait lâché sa lampe torche et son arme. Un colt Woodsman .22 muni d'un silencieux. John crispa les mâchoires.

Le colt Woodsman est l'arme standard du tueur à gages. Son canon est parfaitement profilé pour y adapter un silencieux et permet de s'approcher très près de sa cible. Les balles de .22 explosent à l'intérieur du corps de la victime sans le traverser et provoquent des dégâts mortels. John chassa de son esprit la vision des dommages qu'aurait provoqués ce genre de tir dans la tête de Suzanne et murmura dans son portable :

— A première vue, il s'agit d'un pro, Bud.

— Ah, oui ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Colt Woodsman, numéro de série limé et silencieux. Tu ne t'équipes pas d'un engin de ce genre pour faire main basse sur le service à thé.

John frappa l'épaule de l'homme de la jointure de son index replié. Il avait deviné juste.

— Et il porte un gilet pare-balles. Pas vraiment le style d'un monte-en-l'air non plus. Grouille-toi, Bud, ajouta-t-il, soudain en proie à un mauvais pressentiment.

— Je suis déjà en route, mon grand.

John raccrocha, et sortit son arme. Il s'empressa d'aller crocheter la serrure de la chambre, écarta sans peine la chaise calée contre la porte et revissa l'ampoule de la lampe la plus près de la porte.

Suzanne avait suivi ses consignes à la lettre.

Il ouvrit la porte de la penderie et regarda à l'intérieur. Deux grands yeux gris dans un visage blême se rivèrent sur lui et il sentit quelque chose se contracter dans sa poitrine. Ils

échangèrent un long regard, puis Suzanne bondit dans ses bras. Il la serra fort, très fort, contre lui.

Elle était hors de danger.

Et il veillerait à ce qu'elle le reste.

Suzanne tremblait irrésistiblement. John l'étreignait si étroitement qu'elle avait l'impression que son organisme absorbait sa terreur. Pour la première fois depuis ce qui lui semblait des heures, elle parvint enfin à prendre une longue inspiration.

— Ça va mieux ?

Raque d'émotion, la voix de John retentit comme un éboulement de rocaillles à son oreille. Elle hocha nerveusement la tête.

— Oui, murmura-t-elle avant de s'écarter en se mordillant la lèvre.

— Tant mieux, gronda-t-il.

Il la tint à bout de bras et scruta attentivement son visage. Son regard n'était pas celui d'un amant. C'était un regard froid, impersonnel et incroyablement pénétrant. Suzanne devina qu'il cherchait à évaluer son état.

Elle était en vie, pour commencer, et c'était grâce à lui. C'était déjà beaucoup mieux que ce qu'elle envisageait il y avait seulement quelques minutes. Sa panique se résorbait, et elle parviendrait certainement à réprimer ses tremblements d'ici une poignée de secondes. Elle trouva l'énergie d'ébaucher un sourire. John hocha la tête et laissa retomber ses bras le long de son corps.

Cet ersatz de sourire dut le satisfaire, car il recula tout en balayant la chambre du regard, observant tout en détail. Cherchait-il un autre intrus ? Il avait toujours son revolver à la main. Il le tenait sans le serrer, le canon pointé vers le sol, mais l'arme donnait quand même l'impression d'être une



extension de sa main. Il se tenait presque sur la pointe des pieds, comme un danseur qui s'étire, et cette posture donnait l'impression qu'il se tenait prêt à toute éventualité. Que rien ni personne ne pourrait le prendre en traître.

Il poussa la porte de la salle de bains, le revolver au niveau de l'oreille, jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur, puis referma le battant. Procédant sans faire le moindre bruit, il vérifia un à un tous les endroits susceptibles de receler un danger, puis revint auprès d'elle. Son regard s'arrêta sur sa chemise de nuit et ses pieds nus.

— La police ne va pas tarder à arriver, tu devrais peut-être t'habiller. Enfile quelque chose de chaud et de confortable. Pantalon, pull et bottes. Et pendant que tu y es, prépare aussi un sac de voyage avec une ou deux tenues de rechange.

Un sac de voyage ? Des tenues... ? Mais pourquoi ? faillit-elle demander avant de croiser son regard sévère.

D'accord.

Il venait de voler à son secours. Elle pouvait bien préparer un sac de voyage sans poser de question.

— Très bien, dit-elle doucement.

Il hocha la tête, visiblement satisfait de sa réponse, mais il y avait quelque chose de distant en lui, comme s'il guettait un bruit au loin.

Un bruit que Suzanne perçut à son tour. Une sirène de police, encore très lointaine, bientôt rejointe par une autre, dont le hurlement s'amplifia progressivement jusqu'à devenir insupportable, puis s'interrompit brutalement. Deux voitures de police venaient de s'arrêter devant le portail, gyrophares allumés, et plusieurs claquements de portières étouffés retentirent dans la nuit. Un autre véhicule se gara derrière elles, d'où jaillit une haute silhouette familière.

La cavalerie était arrivée.

— Je t'attends dehors, dit John en franchissant la porte. Dépêche-toi.

Suzanne s'habilla en vitesse, respectant scrupuleusement ses consignes. Elle enfila un gros pull ample, un pantalon de laine confortable et des bottes fourrées, puis sortit une petite valise à roulettes de la penderie dans laquelle elle fourra en hâte deux pantalons, trois pulls, une autre paire de bottes, des sous-vêtements et deux chemises de nuit chaudes. Une trousse de toilette par-dessus le tout, et elle était fin prête.

Elle avait entendu des voix graves dans la pièce à côté, mais tout le monde se tut quand elle ouvrit la porte. Suzanne passa dans le salon en tirant sa valise derrière elle, puis s'immobilisa.

L'homme était tombé à droite de la porte. Un peu plus sur la gauche, et il l'aurait bloquée.

Le seul cadavre que Suzanne ait jamais vu de sa vie était celui de Mamie Bodine, morte paisiblement dans son sommeil à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et reposant dans son cercueil. Cet homme-là n'était pas mort paisiblement.

Il reposait face contre terre, les mains repliées comme des serres, l'une d'elles enserrant l'épais manche noir du couteau planté en travers de sa gorge. La lame avait dû lui sectionner la jugulaire. Une grande flaque de sang s'étalait sous sa tête, et des gouttelettes avaient giclé autour de son corps.

Suzanne prit une longue inspiration, suivie d'une autre, afin de maîtriser les contractions de son estomac. Elle cligna des yeux quand l'homme parut se soulever de terre et flotter vers elle. Un étrange vrombissement lui emplit les oreilles.

Une main puissante se posa sur sa nuque pour l'inciter à se pencher en avant.

— Respire.

Elle n'avait pas besoin de le voir pour reconnaître la voix de John, reconnaître son toucher. Elle s'inclina docilement et s'appliqua à respirer malgré son malaise. Les étoiles qui

dansaient devant ses yeux s'estompèrent peu à peu. Des gens parlaient, allaient et venaient dans la pièce, mais elle n'était consciente que de la présence de John. Solide comme un roc à son côté.

— Allez, respire bien à fond.

Elle déglutit bruyamment, puis baissa les yeux. Respira à fond. Plusieurs fois de suite. En se concentrant sur sa respiration plutôt que sur son estomac qui essayait de s'échapper.

— Suzanne ? fit une voix masculine qui n'était pas celle de John.

Elle se risqua à lever les yeux et faillit le regretter. Le moindre mouvement lui retournait l'estomac.

Tyler Morrison. Que tout le monde à l'exception de son amie Claire appelait Bud. Un surnom qui lui allait comme un gant. Il était grand et puissamment bâti, les cheveux châtain clair, et un regard noisette qui s'adoucissait chaque fois qu'il le posait sur Claire. Pour l'heure, son regard était dur. Un regard de flic.

— Salut, Bud.

— Ça va ?

— Ça roule, articula-t-elle avant de refermer précipitamment la bouche.

Son estomac avait trouvé le moyen de se loger au milieu de sa poitrine sans parvenir toutefois à se frayer un chemin glissant un peu plus haut. Elle sentit la main de John s'écarter de sa nuque. Un instant plus tard, il lui fourrait un verre entre les doigts.

— Tiens, bois ça.

Suzanne avala l'eau glacée avec gratitude. La fraîche coulée du liquide apaisa la brûlure caractéristique de la nausée.

— Merci, murmura-t-elle en se forçant à lui sourire. J'en avais bien besoin.

John ne lui retourna pas son sourire. Suzanne pivota vers Bud.

— Tu es arrivé vite.

— C'est notre nouvelle politique vis-à-vis de nos concitoyens. Nous nous mettons en quatre pour leur plaire.

Bud sourit brièvement, mais il était évident qu'il était là en tant que flic et non en tant qu'ami de sa copine Claire, un homme avec qui Suzanne avait bu et mangé.

— Bon, on a pas mal de trucs à voir, mais avant cela, j'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi, ma belle. Viens par ici, dit Bud en lui faisant signe de s'approcher de l'homme qui gisait sur le sol.

Suzanne dut contourner la flaque de sang et sentit sa bouche se remplir de salive. Elle ordonna à son estomac de rester à sa place. John glissa le bras autour de sa taille et elle se laissa aller contre lui, savourant sa force et la chaleur de son corps. En cet instant, peu lui importait ce que Bud en penserait. Elle était juste heureuse de sentir ce bras de fer la soutenir. Ses jambes la supportaient à peine et elle savait que cet homme-là la maintiendrait debout jusqu'à la fin des temps si besoin était.

Trois hommes étaient agenouillés autour du corps. Ils avaient choisi avec soin les rares espaces qui n'avaient pas été aspergés de sang. L'un d'eux effectuait un relevé d'empreintes à l'aide d'un ustensile recourbé qu'elle se rappela avoir vu dans *Les Experts*, l'autre prélevait des échantillons, et le troisième, armé d'une pince à épiler, ramassait des fibres qu'il glissait dans des pochettes en plastique.

Le flash d'un appareil photo se déclencha derrière elle et Suzanne sursauta.

— Du calme, lui murmura John à l'oreille.

Elle hocha la tête. Il resserra son étreinte autour de sa taille. Il arborait une expression impénétrable, et son regard froid

et vigilant balayait la pièce en permanence. S'il n'avait eu le bras autour d'elle, Suzanne se serait demandé s'il avait seulement conscience de sa présence. Et pourtant, il percevait ses plus infimes réactions.

Il y eut un nouveau flash, suivi de plusieurs autres, tandis que le photographe, un petit blond avec des moustaches en guidon de vélo, tournait autour du corps.

— C'est bon, lieutenant, annonça-t-il finalement en s'écartant.

— Bien, Lou, répondit Bud. Ne bouge pas, on va le retourner. Bud enfila une paire de gants en latex, s'accroupit et étudia le corps un bon moment. Finalement, il lui agrippa l'épaule gauche, et tira jusqu'à ce que le mort bascule sur le dos.

— Bien, fit-il en regardant tour à tour Suzanne et John. Qui est ce type ?

Suzanne se blinda et baissa les yeux.

Le mort présentait un long visage étroit à la peau hâlée et aux traits réguliers. Sans le rictus de douleur qui lui déformait la bouche, il aurait été peut-être beau, encore que c'était difficile à dire. Ses yeux écarquillés étaient d'un brun ordinaire, étoilés de pattes d'oie qui semblaient davantage dues au soleil et à la vie au grand air qu'à l'âge. Il avait les dents jaunes et irrégulières, une des canines supérieures chevauchant l'incisive. Ses cheveux étaient bruns, raides, semés de rares fils d'argent.

— Suzanne ? demanda Bud en la dévisageant. Elle fixa le cadavre encore deux minutes, au bord de la nausée, puis secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie, déclara-t-elle d'une voix ferme.

— John ?

Celui-ci n'avait jeté qu'un rapide coup d'œil au corps avant de reporter son attention sur la pièce. Il secoua la tête.

— Connais pas.

Bud se redressa et s'épousseta les mains.

— Il est possible que tu ne le connaisses pas, Suzanne, mais ce type, lui, te connaissait apparemment. Je vais devoir te poser quelques questions. A toi aussi, John, ajouta-t-il d'un ton teinté d'ironie.

— Nous serons mieux sur le canapé, fit ce dernier.

Et Suzanne comprit qu'il la protégeait. Une fois assis sur le canapé, ils ne pourraient plus voir le cadavre.

Il la fit asseoir et prit place à côté d'elle. Son imposante carcasse occupait pratiquement les deux tiers du canapé. Son flanc gauche collé au flanc droit de Suzanne, il étendit le bras gauche sur le dossier. Cette proximité ne la dérangeait absolument pas. Elle devait même serrer les poings pour résister à la tentation de se laisser aller contre lui, tant elle éprouvait le besoin de se sentir enveloppée par sa force.

Le visage de John était fermé, dur. Son revolver était posé sur la table basse, à portée de main en cas de nécessité. Malgré sa position assise, Suzanne percevait la tension de son corps. À intervalles réguliers, son regard métallique balayait la pièce comme un faisceau lumineux. Elle savait qu'il avait jaugé toutes les personnes présentes - deux techniciens venaient de se joindre à l'équipe qui continuait à circuler dans la pièce. Quelque chose lui disait qu'il était en permanence conscient de la position de chacun. Et de ses émotions à elle.

Il la protégeait sans chercher à la reconforter, aussi lointain et inaccessible que s'il avait été sur la lune, mais en veillant à toujours maintenir un contact physique avec elle.

Bud s'assit face à eux, adressa un regard sombre à Suzanne, puis à John, et tira un calepin de sa poche.

— Bon, pour commencer, racontez-moi ce qui s'est passé.

John tourna la tête vers elle. À toi l'honneur, lui dit-il du regard.

Suzanne se passa la main dans les cheveux. Ils étaient encore un peu emmêlés, le rapide coup de brosse qu'elle s'était donné dans la salle de bains n'étant pas parvenu à les discipliner totalement. Elle avait cependant pris le temps de se laver le visage et les dents, histoire de se sentir plus fraîche. Quand elle reposa la main, celle-ci entra en contact avec la cuisse de John, dure comme de l'acier. Elle voulut l'écartier, mais il fut plus rapide qu'elle et la prit dans la sienne.

Sa paume était dure, calleuse et ses doigts enserrèrent étroitement les siens. Elle ne chercha pas à se libérer, surprise par le réconfort que ce simple contact lui procurait. Bud avait remarqué le geste de John, mais ne fit aucun commentaire.

— Par où dois-je commencer ? s'enquit Suzanne.

— Commence à partir d'hier soir. Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle sentit sa poitrine se contracter.

— Hier soir ? souffla-t-elle, choquée.

Seigneur ! Elle ne pouvait pas parler de ça. De cette expérience torride avec John. Pas à Bud ! Comment diable pouvait-il savoir que John et elle avaient...

Oh!

Il était minuit passé. Bud voulait savoir ce qu'elle avait fait en rentrant, *ce soir*. Pas la veille. Il ne voulait pas qu'elle lui raconte ce qu'elle avait fait avec John contre le mur. Il voulait qu'elle lui parle du type allongé sur le sol. C'était presque plus facile que de parler de sexe.

— Qu'est-ce que tu as fait dans le courant de la journée ? insista Bud. Est-ce qu'on t'a suivie ? S'est-il passé quelque chose d'inhabituel ?

— Non, bien sûr que non.

Pourquoi quelqu'un l'aurait-il suivie ? Quelle idée absurde. Elle fut sur le point de secouer la tête, se retint et considéra sérieusement la question. Elle venait de pénétrer dans un

monde entièrement nouveau. Un monde dont elle ignorait les règles et où l'instinct de survie lui faisait défaut. Un monde dans lequel l'impensable pouvait lui arriver.

— Ce que je veux dire c'est que si quelqu'un m'a suivie, je ne l'ai pas remarqué. Mais si quelqu'un l'a fait, il a dû s'ennuyer à mourir. A 9 heures, je suis allée au bureau de Cathy Lorenzetti, une importatrice de tissus d'ameublement. À 10 heures, chez un collègue décorateur, Todd Armstrong. Nous avons bu un thé et parlé affaires. J'ai passé l'après-midi qui a suivi avec une cliente à discuter de la décoration de son appartement. Rien de bien palpitant.

Bud l'avait écoutée en prenant des notes.

— Il me faut les coordonnées de toutes les personnes que tu viens de citer.

Suzanne les lui fournit.

— À quelle heure es-tu rentrée ?

— Vers 20 heures. L'après-midi avait été long et fatigant. J'ai pris un bain, mangé et je me suis mise au lit.

— Quelle heure était-il quand tu t'es couchée ? demanda Bud en continuant à prendre des notes.

— 22 heures. J'ai regardé l'heure en enlevant ma montre, et je me souviens d'avoir entendu la comtoise qui se trouve ici sonner dix coups.

Bud se retourna pour jeter un coup d'œil à l'horloge rustique et hocha la tête.

— J'ai dû lire une vingtaine de minutes avant d'éteindre la lumière, reprit-elle. J'ai vaguement somnolé, mais j'étais agitée, et je n'ai pas réussi à trouver le sommeil.

Suzanne sentait le regard de John peser sur elle. Pendu à ses lèvres, il l'écoutait avec une attention incroyablement intense. Il devait se douter que c'était à cause de lui qu'elle n'avait pas pu s'endormir.

— Finalement, j'ai entendu sonner minuit, et je me suis dit qu'un verre de lait tiède m'aiderait peut-être à me détendre.



— Tu devais traverser ce salon pour aller dans la cuisine, c'est bien ça ?

— Oui. La disposition un peu particulière des pièces est due au fait que l'immeuble était une fabrique de chaussures à l'origine.

— D'accord, fit Bud. Donc, tu n'arrivais donc pas à dormir et tu t'es levée pour aller dans la cuisine.

- Oui. Enfin, non. D'abord, je suis allée à la fenêtre de ma chambre. Il commençait à neiger et je suis restée un moment à regarder les flocons tomber. J'adore ce spectacle. C'était ce que j'appelle une nuit d'aurore boréale - tu sais, quand les nuages sont tellement bas qu'ils reflètent les lumières de la ville. Bud hocha la tête.

— Je regardais donc la lumière qui se reflétait dans le ciel quand j'ai remarqué une autre source lumineuse qui éclairait la haie par intermittence. Je l'ai observée un moment sans comprendre d'où ça pouvait venir.

Bud se leva, alla jusqu'à la fenêtre, regarda dehors et revint s'asseoir.

— Une lampe torche, dit-il à l'adresse de John.

— Qui venait du bureau, acquiesça celui-ci.

Le regard de Suzanne passa de l'un à l'autre. Dire qu'elle avait cru qu'il s'agissait d'un incendie, et qu'il lui avait fallu au moins cinq minutes avant d'en arriver à la bonne conclusion.

— C'est ça, confirma-t-elle. J'ai donc décidé d'aller vérifier.

— Bon sang, Suzanne ! s'exclama Bud en se levant à demi.

— Quoi ? rugit John au même instant en lui serrant la main à la broyer. Tu vois que quelqu'un se balade chez toi en pleine nuit avec une lampe torche et tout ce que tu trouves à faire, c'est d'aller te jeter dans ses bras ! Bordel, qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

Suzanne se recroquevilla. Elle n'avait encore jamais entendu John s'exprimer de la sorte, et n'avait pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton.

Elle chercha à dégager sa main, mais il la tenait fermement. Impossible d'échapper à son étreinte.

Elle aurait aimé pouvoir riposter d'une voix glaciale, mais ils avaient tous deux raison. Elle avait foncé sans réfléchir aux conséquences. De même qu'elle n'avait pas songé à prendre des précautions particulières en matière de sécurité avant que John ne lui fasse la leçon. Elle n'avait tout simplement pas les réflexes adaptés à ce genre de situation.

— Je crois que je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide, déclara Bud en fronçant les sourcils. Tu réalises qu'un individu s'est introduit chez toi, et tu te précipites pour aller voir ce qu'il fait ? Est-ce que tu te rends compte que c'était d'une imprudence sans nom ? ajouta-t-il d'un ton désapprobateur.

Suzanne réprima une furieuse envie de lever les yeux au ciel.

— Les choses ne se sont pas exactement passées comme ça, ce n'est donc pas la peine d'élever la voix. J'ai cherché à savoir d'où provenait cette source lumineuse parce que, contrairement à certaines personnes perpétuellement sur le qui-vive, je n'avais pas encore réalisé qu'il y avait un intrus chez moi.

Ils demeurèrent totalement imperméables à son ironie. Tandis que Bud griffonnait furieusement sur son carnet, John lui lâcha la main, s'empara de son revolver et alla se poster près de la fenêtre.

— As-tu allumé la lumière ? voulut savoir Bud.

— Non, répondit Suzanne, réalisant subitement que c'était sans doute ce qui lui avait sauvé la vie.

— Si tu avais allumé, ce serait ton sang qui serait répandu ici au lieu du sien, lâcha John en se rapprochant.

Il posa la main sur son épaule et la serra si fort que c'en était presque douloureux. Des plis reflétant une vive émotion - de la colère ? - lui encadraient sa bouche. Suzanne avala une goulée d'air, saisie de vertige à l'idée de ce qui avait failli lui arriver. Les pensées qui avaient follement tourné dans sa tête quand elle était recroquevillée au fond du placard ressurgirent. Ce désir farouche de vivre.

Elle avait frôlé la mort. À un cheveu. Il aurait suffi qu'elle appuie sur le commutateur pour que tout s'arrête. Elle blêmit à l'idée des ravages que l'arme de l'intrus aurait pu faire. Elle se sentait idiote, accablée et complètement dépassée.

— Continue, dit Bud.

— Je suis passée du salon à la cuisine en suivant la lueur projetée sur la haie de pièce en pièce par les fenêtres. C'est là que j'ai compris qu'il s'agissait d'une lampe torche. Et qu'il y avait donc quelqu'un dans le bureau. La porte était entrouverte. J'ai jeté un coup d'œil et je l'ai vu.

— L'homme qui se trouve ici ? demanda-t-il en désignant le corps.

— Je n'en suis pas sûre à cent pour cent. Je ne pourrais pas en jurer devant un tribunal, répondit Suzanne, prenant soudain conscience qu'elle serait probablement appelée à témoigner en justice.

Un meurtre avait eu lieu chez elle. En état de légitime défense, certes, mais ça n'en restait pas moins un meurtre. Seigneur, John risquait-il d'être poursuivi pour lui avoir porté secours ? se demanda-t-elle, horrifiée.

— Je pourrais jurer qu'il était habillé comme l'homme allongé ici. Il tenait un gros revolver muni d'un silencieux, comme dans les films. Il est passé devant la fenêtre à plusieurs reprises si bien que j'ai pu voir ses vêtements et son arme. Mais je ne distinguais pas bien son visage. Il n'arrêtait pas de se cogner et regardait ses pieds. La disposition des lieux est

assez particulière, comme je l'ai déjà dit, et j'y ai ajouté une touche de *Feng Shui*.

Le stylo de Bud s'immobilisa au-dessus de son calepin, et John tourna la tête vers elle. Les deux techniciens agenouillés à côté du corps levèrent également les yeux.

— Une touche de quoi ? demanda Bud.

— *De Feng Shui*.

Leur expression perplexe lui tira un sourire. Elle avait étudié auprès de Li Yung en personne qui le prononçait avec l'accent mandarin « *Fang Choi* ».

— Vous avez sans doute entendu la prononciation la plus courante qui est « *Feng Shui* », hasarda-t-elle.

Bud posa son stylo et se pinça l'arête du nez.

— S'il te plaît, Suzanne, ne me complique pas la vie. Qu'est-ce que c'est que... ce mot que tu as dit, là, Fèngng-machin ?

— En fait, ce sont deux mots. *Feng Shui*. Ça signifie « vent et eau ».

Bud et John échangèrent un regard.

— C'est un art chinois millénaire dont le but est d'utiliser au mieux les flux d'énergie en matière de décoration. Les Chinois pensent que l'énergie circule selon des courants spécifiques, et que la disposition des meubles et des objets dans une maison permet d'orienter ces courants de manière bénéfique. Habitué au mode de vie occidental, cet homme a donc rencontré sur son chemin un repose-pied là où il pensait trouver une chaise, et une table là où il pensait ne rien trouver du tout.

Suzanne aurait aussi bien pu parler chinois. Le regard de Bud passa de ses techniciens à John, puis il haussa les épaules.

— Bien. Tu as donc vu cet homme trébucher un peu partout dans ton bureau. Et ensuite ?

— Je suis retournée dans ma chambre aussi silencieusement que possible et j'ai appelé John.

— Pourquoi John ? Pourquoi pas la police ? Pourquoi pas moi ?

Ce fut au tour de Suzanne de hausser les épaules. La réponse lui semblait tellement évidente. Elle se tourna vers John. Il plissait les yeux et l'observait attentivement. Elle n'arrivait pas à respirer normalement quand il la regardait ainsi. Un début de barbe lui bleuissait déjà le menton. Il était rasé de frais quand ils étaient allés dîner ensemble. Quand il l'avait sauvagement possédée contre le mur. C'était certainement le genre d'homme qui devait se raser deux fois par jour. Ce chaume de barbe renforçait son côté dangereux, peu recommandable.

— J'espérais qu'il serait déjà rentré, murmura-t-elle.

Le regard que John braquait sur elle était si intense qu'elle se souvint des émotions qui l'avaient submergée quand elle avait marché à ses côtés, et combien les clients du restaurant avaient subitement formé une entité insignifiante derrière le rempart puissant de son corps. Elle se souvint aussi de la férocité de ses baisers et du pouvoir de ses mains sur elle. De son sexe labourant furieusement sa chair.

Elle se souvint enfin des minutes angoissantes qu'elle avait vécues au fond de sa penderie. De celles qui marquent quelqu'un à tout jamais. Comme lorsqu'on perd le contrôle du véhicule que l'on conduit ou que la terre se met à trembler. Ces instants où l'on se retrouve confronté de plein fouet à la fragilité de sa propre existence.

À ce moment-là, elle avait désiré la présence de John Huntington à ses côtés de toutes les fibres de son être.

A ce moment-là, elle avait su qu'il volerait à son secours sans poser de questions et qu'il serait prêt à mourir pour elle.

À ce moment-là, elle avait su de façon primitive, plus viscérale que rationnelle, qu'elle lui appartenait.

— J'ai composé le code de l'alarme comme tu me l'avais conseillé, dit-elle à John. Je te le jure. Je me revois encore en train de le taper.

— Quoi ? s'écria Bud en lançant un regard incrédule à John. Ce type a franchi ton dispositif de sécurité ? Dis-moi que ce n'est pas vrai. Tu faiblis, *Midnight mon*.

— Pas le mien, répliqua John sèchement. Je devais l'installer demain. Elle avait encore l'alarme d'Interloc.

— Ah, je préfère ça ! L'espace d'un instant, j'ai cru que tu avais perdu la main. Et après, que s'est-il passé ? demanda-t-il à Suzanne.

Elle repoussa ses cheveux, se sentant soudain vannée. Cela faisait deux nuits qu'elle ne dormait pas.

— J'ai appelé John sur son portable. Il m'a dit qu'il n'était qu'à quelques pâtés de maisons. Il m'a demandé de caler une chaise contre la poignée de la porte de ma chambre - j'avais verrouillé les portes derrière moi -, de me cacher dans la penderie et de l'attendre. Et c'est ce que j'ai fait.

— John ?

— J'ai reçu l'appel de Suzanne à minuit dix-sept. Elle m'a dit qu'un homme armé s'était introduit chez elle. J'étais effectivement tout près. J'ai foncé, je me suis garé hors de vue de l'immeuble et j'ai franchi le portail. Le système d'alarme et la ligne de téléphone avaient été coupés. Je suis entré...

— Tu étais armé à ce moment-là ? l'interrompt Bud.

Une lueur glaciale passa dans les yeux de John, qui se contenta de fixer Bud.

— D'accord, d'accord. Quel type d'arme ?

— Sig-Sauer.

— Pourquoi ne t'en es-tu pas servi ?

— Je me suis dit qu'il risquait de porter un gilet pare-balles, répondit John avec un haussement d'épaules. Si je lui avais tiré dans la tête, je l'aurais défiguré, et si ses empreintes ne

figurent pas au fichier, on n'aurait eu aucun moyen de l'identifier. J'ai préféré utiliser mon Ka-Bar.

Suzanne n'eut aucun mal à visualiser la scène. Le salon plongé dans l'obscurité, John se déplaçant comme un fantôme, le couteau fendant l'air, l'intrus portant les mains à sa gorge avant de s'affaïsser sur le sol, le sifflement de sa respiration tandis qu'il se vidait de son sang...

Bud soupira, se frappa la cuisse de son carnet de notes, soupira de nouveau, puis se leva.

— C'est bon, vous pouvez l'emmener, dit-il à ses techniciens en désignant le corps.

Ils déployèrent une civière et l'étendirent dessus.

John aida Suzanne à se lever, puis se tint derrière elle, son épaisse parka ouverte. Elle y glissa les bras. Tandis qu'elle remontait la fermeture Éclair, il posa les mains sur ses épaules. Elle se laissa aller contre lui durant une seconde, se repaissant de sa force. John lui pressa doucement les épaules, puis écarta les mains.

— Va chercher tes affaires, dit-il à voix basse.

Suzanne contourna la mare de sang et revint avec sa petite valise à roulettes. Bud haussa un sourcil perplexe à l'adresse de John, qui secoua brièvement la tête. « Ne pose pas de question », disait son regard.

John avait toujours son arme à la main. Il passa son bras libre autour de la taille de Suzanne.

Quelle étrange procession, songea-t-elle tandis qu'ils remontaient le couloir en direction de la porte d'entrée. Bud était en tête, suivi de John et d'elle-même. Les quatre techniciens fermaient la marche, deux d'entre eux portant la civière, les deux autres l'encadrant. Suzanne s'arrêta sur le seuil et cligna des yeux. Deux voitures de police avaient rejoint les deux premières, garées n'importe comment. Leurs gyrophares étaient allumés, et elle entendit les crachotements et sifflements caractéristiques d'une radio.

Plusieurs officiers de police allaient et venaient dans la rue, leurs voix étouffées flottant dans la nuit. Un ruban de plastique jaune encerclait déjà le périmètre de la maison.

La neige avait déjà blanchi le paysage. Elle ne tombait plus, mais l'air était chargé d'humidité. De nouvelles chutes de neige étaient à prévoir dans quelques heures, au lever du jour. Suzanne renversa la tête en arrière et inspira à fond pour dissiper l'odieuse odeur de mort qui lui emplissait les narines. L'afflux d'oxygène lui clarifia l'esprit. Un sentiment d'irréalité l'assaillit. Elle se retrouvait au beau milieu d'une scène qui lui semblait familière pour l'avoir vue des milliers de fois à la télé, mais dans laquelle elle n'aurait jamais pensé devoir figurer un jour.

Elle regarda les deux techniciens descendre les marches avec la civière. Le corps, enveloppé dans une housse de plastique, tanguait au rythme de leurs pas. Un officier de police s'empressa de plaquer la main dessus pour l'empêcher de basculer.

Suzanne n'avait jamais vu cet homme. Penser qu'un parfait inconnu ait voulu la tuer lui laissait une impression étrange. Il avait voulu la tuer et ressortait de chez elle dans une housse plastifiée tandis qu'elle-même se tenait près de l'homme qui l'avait tué.

Elle leva les yeux vers John. Il ne l'avait pas lâchée, mais ne la regardait pas. Il ne regardait rien de précis, en fait. Son regard parcourait la rue de haut en bas sans s'arrêter sur quoi que ce soit, mais elle était certaine que rien de ce qui l'entourait ne lui échappait. Il tourna la tête vers elle, et elle se sentit piégée par le faisceau de son regard. Un muscle tressaillit au niveau de sa mâchoire, et il l'attira plus étroitement contre lui.

Elle le dévisagea, son souffle formant un panache blanc et se mêlant au sien dans l'air froid de la nuit.

Bud s'arrêta à côté d'elle et posa la main sur son épaule.



— Suzanne, va t'asseoir dans la première voiture... commença-t-il.

— Elle vient avec moi, déclara John d'un ton sans réplique par-dessus sa tête. Je la conduis en centre-ville. Pas question que je la quitte une seconde des yeux.

Bud le fixa, et John soutint son regard.

— Comme tu veux, lâcha finalement Bud en haussant les épaules. Peu importe qui l'emmène au poste du moment qu'elle y va. De toute façon, on doit te parler aussi, comme tu t'en doutes.

John hocha la tête.

— Attendez, intervint Suzanne. Ma maison... On ne peut pas la laisser ouverte à tous vents.

— La police postera un homme, lui assura John. Personne n'entrera chez toi. Pas vrai, Bud ?

— Bien sûr, fit ce dernier, pas de problème. Je peux laisser un de mes hommes en faction. Ne t'inquiète pas, Suzanne, tu retrouveras tous tes bibelots à ton retour, ou Claire me tuerait. Tout sera toujours parfaitement « fengshuité ». Je sais pas si c'est comme ça qu'on dit, mais tu me comprends. Suzanne sourit malgré sa tristesse. Ce n'était pas vrai. Sa maison à laquelle elle avait consacré tant de soins et d'amour n'était plus en phase avec l'eau et le vent. Son harmonie avait été brisée, son énergie bouleversée. On avait violé son refuge. Elle se demanda si elle parviendrait à s'y sentir de nouveau en sécurité.

— Bon, enchaîna Bud en regardant ses hommes glisser la civière dans un van qui venait de se garer le long du trottoir, il serait temps de se mettre en route. On a encore une longue nuit devant nous.

Il regarda le ciel sombre, puis jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 3 heures du matin.

— Une matinée, plutôt, rectifia-t-il. Je pars devant, tu me colles au train, John.

— Ma voiture est là-bas, murmura John à Suzanne quand ils franchirent le portail.

Ils bifurquèrent à gauche. Le bruit que faisaient les roulettes sur le trottoir la mettait vaguement mal à l'aise. John ne lui avait pas dit pourquoi il voulait qu'elle prenne des affaires de rechange et elle n'osa pas le lui demander. Pas quand il considérait les alentours de ce regard farouche. Elle lui poserait la question plus tard.

Il observait les immeubles plongés dans l'ombre et les trottoirs déserts. Il n'y avait pourtant rien à voir, semblait-il. Il était si tard que les prostituées jumelles n'étaient même pas dehors. Mais peut-être étaient-elles au St. Régis, occupées par leur petit commerce.

Comme ils passaient devant l'hôtel délabré, Suzanne se demanda où se trouvait la voiture de John. Hors de vue, avait-il dit. Pourquoi n'avaient-ils pas pris la sienne ? Le moteur tournait parfaitement à présent, grâce à lui.

Elle ralentit le pas. Ils n'auraient pas pu prendre sa voiture. Elle avait changé de sac ce soir et laissé son permis de conduire ainsi que deux cartes de crédit sur sa coiffeuse. Même avec un officier de police en faction devant sa porte, elle n'aurait pas dû laisser des papiers d'identité et des cartes de crédit traîner ainsi, à la vue de tous. Et puis elle allait devoir justifier de son identité au poste de police. Suzanne se retourna.

Tout se passa en même temps.

Un bruit étouffé, comme une sorte de toux. Suzanne sentit une piqûre au niveau de la joue. Vif comme l'éclair, John la plaqua contre le mur - si violemment qu'elle en eut le souffle coupé. Elle essaya de respirer pour lui demander ce qui lui prenait, mais son dos puissant l'écrasait.

Il leva le bras, et elle entendit deux détonations, tellement rapprochées qu'elle mit une seconde à comprendre qu'il s'agissait de coups de feu. Ç'avait été assourdissant. Bien

que le dos de John lui bouchât complètement la vue, elle comprit qu'il avait tiré en direction d'un hall d'immeuble. Elle tendit le cou sur le côté, les yeux rivés vers l'endroit vers lequel son arme était encore braquée. Le St. Regis. Seigneur ! Il avait peut-être tué quelqu'un.

— John ! cria Bud en fonçant vers eux.

Tout en courant, il glissa la main à l'intérieur de son manteau et en sortit un revolver.

— Qu'est-ce que tu fous, mec ? C'est un hôtel ! Tu as perdu la boule ou quoi ?

John attrapa le bras de Suzanne et la poussa en avant en veillant à ce qu'elle reste entre le mur et lui. Un bruit de verre brisé leur fit lever la tête à tous les trois. Un corps bascula par une fenêtre du premier étage du St. Regis, lentement d'abord, puis gagnant de la vitesse comme il se rapprochait du trottoir. Une seconde, la lumière du porche l'éclaira, et le fusil qu'il tenait à la main apparut clairement. Ainsi que sa tête en bouillie.

Suzanne s'immobilisa et laissa échapper un cri.

— Viens, fit John en la tirant par le bras.

Il marchait tellement vite qu'elle avait du mal à se maintenir à sa hauteur. Elle glissa sur une plaque de verglas, et John la souleva à demi pour l'aider à rétablir son équilibre.

— C'était le deuxième tueur, Bud ! cria-t-il par-dessus son épaule sans cesser d'avancer. La balle qu'il a tirée s'est logée dans le mur, vérifie si tu ne me crois pas ! Tu as intérêt à découvrir ce qui se passe, mec ! D'ici là, tu ne la reverras pas !

— Attends ! hurla Bud, sa voix résonnant dans la rue déserte. Où est-ce que tu l'emmènes ?

Mais John avait tourné au coin de la rue. Suzanne avait des difficultés à le suivre avec sa valise. Secouée, choquée, elle trébucha. Sans ralentir, John se pencha, la souleva dans ses bras avec sa valise, et se mit à courir. Suzanne repéra le

SUV garé à l'angle de Singer Street. John sortit, Dieu sait comment, sa télécommande, et déverrouilla les portières. En quelques secondes, il la déposa sur le siège du passager, contourna le véhicule et démarra dans un crissement de pneus.

Suzanne laissa échapper un sanglot, puis s'efforça de se ressaisir. Une femme hystérique était sans doute la dernière chose dont John avait besoin tandis qu'il roulait à tombeau ouvert. Ses mains tenaient le volant fermement, mais il conduisait à une vitesse qui risquait de leur être fatale si une voiture arrivait en sens inverse. Il contrôlait régulièrement ses rétroviseurs intérieurs et extérieurs.

— Mets ta ceinture, dit-il d'une voix calme, détachée.

Suzanne obtempéra, les mains tremblantes, puis cala sa valise sur le sol pour l'empêcher de valdinguer.

Ils arrivaient à un carrefour.

— Accroche-toi, dit-il froidement.

Il enfonça le frein, puis braqua brutalement. Suzanne fut projetée à droite, et ne resta sur son siège que grâce à sa ceinture de sécurité. Elle se mordit la lèvre pour réprimer un hurlement quand il accéléra, s'attendant à un choc violent... qui ne se produisit pas. Le crissement des pneus sur l'asphalte se répercuta dans le silence de la nuit et une odeur de caoutchouc brûlé flotta jusque dans l'habitacle. John maîtrisait si bien son véhicule que sa conduite demeurerait parfaitement fluide malgré la vitesse. Il effectua soudain un virage à cent quatre-vingts degrés, et repartit à fond en sens inverse.

Suzanne n'avait jamais vu quiconque conduire de cette façon - comme si la voiture était une extension du corps. Elle s'agrippa de toutes ses forces à la poignée de la porte tandis que John continuait de rouler à toute allure, négociant plusieurs virages sans même ralentir.

— On est suivis ? demanda-t-elle, fière d'avoir réussi à maîtriser le tremblement de sa voix.

— Non. On les a semés, répondit John, le regard rivé devant lui.

Sa voix grave était lointaine, calme. Comme s'il avait parlé du temps qu'il faisait au lieu d'annoncer qu'aucun tueur n'était à leurs trousses et qu'ils avaient échappé à la police.

Il ralentit légèrement quand ils atteignirent la banlieue de Portland, qu'ils ne tardèrent pas à laisser derrière eux. Il n'y avait plus de réverbères et son visage n'était à présent éclairé que par les lumières du tableau de bord qui soulignaient la ligne ferme de sa mâchoire, l'ossature de son visage.

Il avait tué deux hommes ce soir. Il l'avait fait pour la défendre, mais cela ne changeait rien au fait qu'il venait d'abattre deux hommes de sang-froid. C'était un guerrier, ce type d'action lui était familier. Suzanne n'avait pas la moindre idée du nombre de personnes qu'il avait tuées, mais l'aura létale qui émanait de lui disait qu'il y en avait eu beaucoup d'autres.

Elle était seule dans une voiture avec un homme capable de tuer. Un homme parfaitement disposé à recommencer si les circonstances l'exigeaient, à en juger par sa façon de surveiller la route. Elle n'avait qu'une très vague idée de ce qu'il était, mais c'était tellement éloigné de son univers qu'il aurait aussi bien pu être un extra-terrestre fraîchement débarqué d'une soucoupe volante.

Et pourtant, malgré le gouffre qui les séparait, c'était vers lui qu'elle s'était spontanément tournée quand elle avait eu besoin d'aide. Comme si le rapport sexuel qu'ils avaient eu - bref, violent et brutal - avait forgé entre eux un lien profond. La mode était pourtant aux aventures sexuelles sans engagement, et totalement dépourvues de conséquences - à condition de respecter les précautions d'usage. Suzanne fit la

grimace en se souvenant qu'ils avaient justement omis de les prendre. Mais ce qu'elle avait partagé avec John n'avait rien à voir avec une aventure sexuelle pour le seul plaisir de la chose entre adultes consentants. C'avait été l'équivalent d'un tremblement de terre, une expérience si intense qu'elle avait cru s'évanouir quand elle avait joui.

Depuis, elle avait à peine mangé, à peine fermé l'œil. Les aventures sexuelles modernes ne produisent pas cet effet-là. Dans le cadre d'une aventure sexuelle moderne, on flirte gentiment et on garde ses distances. Rien à voir avec un coït si primitif qu'il évoque l'aube de l'humanité, une époque où les hommes assommaient les femmes, les traînaient par les cheveux jusqu'à leur caverne et les protégeaient de toutes sortes de prédateurs à coups de dents et de griffes.

Suzanne comprit subitement qu'en appelant John à son secours, elle avait franchi une barrière d'autant plus dangereuse qu'elle était invisible. Elle s'était placée sous sa protection. Elle s'était donnée à lui.

Quelque chose de grave s'était produit sans qu'elle en ait conscience, et sa vie venait de prendre un tournant décisif. Elle était trop choquée, trop effrayée, pour en suivre toutes les ramifications, mais une chose était sûre : son sort reposait désormais entre les mains de John Huntington. Entre les mains d'un homme dont elle ignorait tout, excepté qu'il était capable de tuer. Sans hésitation et sans remords.

Suzanne observa son profil dur et frissonna.

Quelque secondes plus tard, John se gara sur le bas-côté.

Ils avaient facilement roulé une demi-heure. L'endroit était désert et cela faisait cinq bonnes minutes qu'ils n'avaient croisé aucune voiture. John descendit, alla ouvrir le coffre, s'accroupit à l'arrière, se releva, longea la voiture, s'accroupit à l'avant, puis revint se glisser derrière le volant. Il déposa une couverture moelleuse sur les épaules de Suzanne.

— Et voilà, dit-il d'une voix basse, presque douce.

Elle le scruta un long moment. Il soutint son regard, le visage insondable, sortit un mouchoir de sa poche et lui essuya la joue. Quand il l'écarta, elle vit que le mouchoir était taché de sang. Elle tressaillit de surprise en réalisant qu'elle avait une coupure. Sans doute un éclat du mur où la balle s'était fichée. Le choc avait dû l'anesthésier, car elle n'avait rien senti. A présent, en revanche, sa joue la picotait nettement.

Merveilleux. Si elle avait mal, cela signifiait qu'elle était en vie.

— Merci, murmura-t-elle, faisant allusion à bien davantage qu'une couverture et un mouchoir.

Il hocha la tête et démarra. Le chauffage était réglé à fond, mais elle serra la couverture autour de ses épaules avec reconnaissance. Le choc et le manque de sommeil avaient abaissé la température de son corps, et elle était glacée jusqu'à la moelle.

Ils roulèrent interminablement.

Suzanne garda le silence, bercée par le ronronnement du moteur. La route commença à grimper, et elle sortit de sa torpeur.

— Où va-t-on ? chuchota-t-elle. John lui jeta un bref coup d'œil.

— Là où personne ne pourra te trouver, répondit-il.

## Chapitre 8

Suzanne se réveilla en sursaut, hébétée et la bouche sèche, quand la voiture s'arrêta brusquement au terme d'une série de virages en épingle à cheveux. Elle se cogna le coude contre la portière quand elle se redressa, désorientée, et repoussa ses cheveux en arrière. Elle ignorait combien de temps elle avait dormi et n'avait aucune idée de l'heure. Sa

montre était restée dans sa chambre, avec sa sérénité et les lambeaux épars de ce qui avait un jour été sa vie.

Il n'en restait plus rien.

Elle était trop fatiguée pour penser de façon cohérente, mais aucune logique n'était nécessaire pour savoir que son existence tout entière venait de voler en éclats. Sa maison - son sanctuaire, son refuge - n'offrait plus aucune sécurité. Elle avait dû l'abandonner au beau milieu de la nuit. Quelqu'un avait surgi des ténèbres pour la tuer, et elle ne savait ni qui ni pourquoi.

Tant qu'elle ne le saurait pas, tant qu'elle n'aurait pas la certitude que cette menace sans nom et sans visage n'avait pas disparu, il n'y aurait pas de retour possible.

Sa vie avait été anéantie, balayée, soufflée en un instant. Il n'y avait plus ni passé ni futur. Elle avait beau faire, elle n'arrivait pas à envisager sa vie au-delà des cinq minutes à venir. Il n'y avait plus que le présent, l'ici et maintenant.

Bien plus que l'envie de dormir, c'étaient l'épuisement et la tension nerveuse qui l'avaient fait somnoler dans la voiture. Quelque chose en elle se cabrait à l'idée de se laisser couler dans un sommeil profond si bien qu'elle n'avait fait que plonger par à-coups dans un demi-sommeil dont elle émergeait en sursaut chaque fois qu'elle risquait de sombrer dans l'inconscience, à demi hébétée par le contrecoup de la frayeur et du choc, tandis que John empruntait des routes qu'elle ne connaissait pas.

Un chalet se dressait à quelques mètres de la voiture. Une structure de bois toute simple, carrée et peu engageante. John coupa le moteur, et ils se retrouvèrent plongés dans un silence presque irréel.

John se tourna sur son siège, ses larges épaules faisant écran entre elle et le ciel derrière lui.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il d'une voix calme.



Son avant-bras était appuyé sur le volant, sa main pendant nonchalamment dans le vide. Il semblait plus imposant que jamais dans l'espace confiné de la voiture. Suzanne s'efforça en vain de chasser de son esprit l'image de l'intrus avec le couteau de John fiché en travers de la gorge. Le sang qui avait éclaboussé le sol et les murs, l'odeur métallique du sang et de la mort qui flottait dans la pièce. Le bruit de verre brisé quand l'homme armé d'un fusil avait basculé dans le vide, deux balles logées dans le crâne, suivi du choc sourd lorsqu'il avait heurté le trottoir. Elle avait beau tenter de les repousser de toutes ses forces, ces images et ces sons persistaient à s'entrechoquer à l'avant de son esprit.

John remua et elle sentit les poils se dresser sur sa nuque, mais il se contenta d'ouvrir la portière. Il sauta doucement à bas du véhicule et le contourna pour lui ouvrir sa portière. Il tendit les bras. Suzanne se pencha en avant, posa les mains sur ses épaules, et sentit la force qui était stockée là se déployer aisément quand il la souleva. Ses pieds touchèrent le sol, mais elle laissa les mains sur ses épaules, comme si elle cherchait à s'ancrer à quelque chose de solide dans un monde devenu soudain fou.

Leurs regards se croisèrent et la vapeur de leur souffle se mêla dans l'air froid du matin. Du menton, il désigna le chalet.

— Viens. Il fait trop froid pour rester dehors. Tu seras mieux à l'intérieur, dit-il en soulevant sa valise d'une main et en lui prenant le coude de l'autre.

Ils étaient en pleine montagne, nota-t-elle en remontant le chemin gravillonné. L'air était léger, pur et froid, imprégné de l'odeur caractéristique d'hectares de forêt de résineux. Les quelques centimètres de neige qui recouvraient le sol ressemblaient à de la glace. Ils grimpèrent les marches du porche de bois. John ouvrit la porte et l'invita à entrer.

Petit, austère, sobre. Un canapé, deux fauteuils dépareillés, une table, l'âtre propre d'une cheminée, et une kitchenette. Des murs de bois nus. Dépouillés, froids, lugubres. Une odeur de moisi imprégnait les lieux.

— Par ici, fit John en ouvrant une porte.

Elle donnait sur une chambre, aussi dépouillée que l'autre pièce. Un lit et un rocking-chair. Il déposa sa valise et désigna une porte sur la gauche.

— La salle de bains est là. Je te suggère de te rafraîchir et d'enfiler une chemise de nuit. Tu dois être épuisée, et quelques heures de sommeil dans un lit te feront du bien. Rejoins-moi quand tu seras prête. Je vais allumer le chauffage et préparer du thé.

Il disparut, et Suzanne hissa sa valise sur le lit. Heureusement, son instinct lui avait soufflé d'emporter de confortables chemises de nuit en flanelle. Elles étaient chaudes et, surtout, complètement opaques. D'ordinaire, Suzanne affectionnait les nuisettes en soie, vaporeuses et sexy, mais l'heure n'était décidément pas au soyeux ou au vaporeux. Ni au sexe.

Seule avec cet homme dangereux, fuyant une menace inconnue et invisible, elle se sentait suffisamment vulnérable comme cela.

Elle savait que John ne s'imposerait pas dans son lit, mais elle savait également qu'elle pouvait se montrer incroyablement faible en sa présence. Elle céderait à la moindre de ses avances. Elle était glacée jusqu'aux os, et coucher avec John la réchaufferait immanquablement, la ferait sortir d'elle-même, lui ferait tout oublier. Elle avait joui dans une incroyable explosion de chaleur, l'autre soir. Embrasser John, sentir son corps ferme contre elle, en elle... Oh, oui, aucun doute, il avait le pouvoir de lui faire oublier ses problèmes ! D'un autre côté, coucher avec lui alors

qu'elle se sentait aussi nerveuse, aussi perdue, se révélerait tout aussi certainement désastreux.

Si l'orgasme explosif de l'autre soir l'avait laissée sans force et sans volonté, que resterait-il d'elle, maintenant que sa vie était réduite à un tas de cendres ?

Un bruit étouffé lui apprit que John venait de mettre la chaudière en route. Le temps qu'elle se débarbouille et enfile sa chemise de nuit de flanelle rose, l'air commençait à se réchauffer. Tant mieux. Elle avait grand besoin de chaleur.

Elle trouva John assis à table, deux tasses pleines d'un liquide sombre et fumant posées devant lui. Il l'inspecta rapidement de la tête aux pieds, parut satisfait, et poussa l'une des tasses vers elle.

— Bois. On parlera après.

Suzanne s'empara de la tasse. L'odeur qui s'en échappait lui fit plisser le nez. Elle avala une gorgée du breuvage, et se mit aussitôt à tousser et à larmoyer.

— Tu as mis un peu de thé dans tout ce whisky ?

— Très peu, avoua-t-il en s'autorisant un demi-sourire. Le thé, c'est pour les mauviettes.

Sans doute, car il n'y en avait vraiment pas beaucoup dans sa tasse. Suzanne prit une autre gorgée, et découvrit que le thé brûlant parfumé au whisky glissait dans sa gorge comme un rêve et répandait une agréable chaleur sur son passage avant de se lover dans son estomac, dissipant complètement son impression de froid.

Son cerveau aussi dut se réchauffer, car il se remit à fonctionner. Elle parcourut du regard la petite pièce triste et dépouillée, puis reporta son attention sur John. Il avait vidé sa tasse et sirotait à présent un verre de whisky pur. Suzanne trouva cela rassurant, car John ne lui semblait pas être le genre d'homme à boire de l'alcool en cas de danger imminent, mais elle préféra en avoir le cœur net.

— Où sommes-nous ?

— Pas loin de Mount Hood. La ville la plus proche s'appelle Fork in the Road. C'est à environ cinq kilomètres d'ici.

Fork in the Road. Elle avait déjà entendu ce nom-là. À un cocktail. Quelqu'un l'avait évoqué en riant comme étant la quintessence du trou paumé.

Suzanne baissa les yeux sur le contenu de sa tasse, trouble et bourbeux. Comme sa vie.

— Sommes-nous en sécurité ? demanda-t-elle calmement.

Il vida son verre d'un trait, sans la quitter des yeux.

— En sécurité ? Oui.

Il versa deux doigts de whisky dans sa tasse, lui fit signe de boire, et attendit qu'elle l'ait vidée.

— Pour nous trouver, il faudrait qu'on me cherche, reprit-il. Et je crois qu'en dehors de Bud, personne ne sait que nous nous connaissons. A moins que tu n'aies vérifié mes références auprès des personnes dont je t'avais donné la liste ? ajouta-t-il en haussant un sourcil.

— Non, soupira-t-elle. La parole de Bud suffisait.

— Rappelle-moi de te le reprocher quand toute cette histoire sera terminée. Tu aurais dû vérifier auprès d'au moins deux personnes, mais étant donné les circonstances, je suis content que tu n'en aies rien fait.

— Contrairement à toi, je ne me crois pas perpétuellement en danger, répliqua-t-elle avec flegme.

— Si tu avais été davantage sur tes gardes, on n'en serait peut-être pas là.

Suzanne ouvrit la bouche, puis la referma. Qu'aurait-elle bien pu répondre ? C'était la vérité.

— Désolé, grommela-t-il. Je n'avais pas à dire ça. Il se resservit un verre de whisky et le descendit d'un trait, comme si c'était de l'eau.

— Reprenons. Personne ne sait que tu es avec moi. Nous n'avons pas encore signé le contrat, et je vais demander à Bud de s'assurer que personne n'aille fouiller chez toi et ne

tombe sur mon nom dans tes affaires. Je suis pratiquement sûr qu'il n'y avait que deux tueurs. C'est la procédure standard quand on ne veut pas laisser de traces. Le deuxième tueur est là pour abattre le premier et effacer la connexion.

« D'autre part, je me suis garé hors de vue de ton immeuble, mais au cas où le second tueur aurait repéré ma voiture et communiqué mon numéro d'immatriculation au commanditaire de l'opération, j'ai changé les plaques. Et j'ai fait en sorte qu'on ne puisse pas nous suivre.

Suzanne battit des paupières.

— Tu as changé... Quoi ?

— J'en ai toujours plusieurs jeux de rechange dans le coffre, répondit-il avec un haussement d'épaules. C'est parfois très utile.

— Mais c'est illégal !

Il haussa de nouveau les épaules sans prendre la peine de se justifier.

— Le terrain sur lequel se trouve ce chalet m'appartient et s'étend sur plusieurs centaines d'hectares, poursuivit-il. Il est enregistré au cadastre au nom d'une société écran. Il faudrait plusieurs semaines à des personnes extrêmement motivées et habiles pour remonter jusqu'à moi -en admettant qu'elles sachent ce qu'elles recherchent. De toute façon, j'ai piraté le site du cadastre, au cas où, et mon terrain apparaît désormais à soixante-quinze kilomètres d'ici, au beau milieu du parc fédéral. Le périmètre est protégé par une clôture électrique, et dès que quoi que ce soit de plus gros qu'un lapin essaye de la franchir, je suis immédiatement averti. Conclusion, nous sommes en sécurité. Nous pourrions rester cloîtrés ici jusqu'à la fin des temps, mais j'ai l'intention de découvrir ce qui se passe avant cela.

Suzanne le dévisagea sans mot dire. Elle avait plus que jamais l'impression d'avoir pénétré dans un univers parallèle. Pourtant, tout au fond d'elle, elle savait.

Non, elle ne venait pas, à l'instar d'Alice, de tomber dans un terrier de lapin. Elle n'était pas dans un univers parallèle. Elle se trouvait dans le monde réel, tel qu'il était et avait toujours été. Un monde sale, dangereux, violent. Elle s'était évertuée sa vie durant à fuir cette réalité en s'entourant de jolies choses, ne se préoccupant que de l'harmonie des couleurs, des formes et des textures pour ne pas penser au monde tel qu'il était.

À se cacher la tête dans le sable. Du sable parfumé, délicatement teinté de taupe, de lin et de bleu sarcelle, mais qui n'en demeurait pas moins du sable.

Elle n'avait pas senti le danger venir.

Si elle avait pris autant de soin à faire installer un système d'alarme digne de ce nom qu'à choisir les couleurs de son appartement, ils n'en seraient peut-être pas là. Elle n'aurait pas mis en danger la vie d'un homme bien, ne l'aurait pas obligé à abandonner au pied levé une entreprise en pleine ascension.

John n'avait pas hésité une seconde à voler à son secours, et s'il n'avait pas été aussi habile, ce serait son sang à lui qui imprégnerait le parquet de son salon tandis que sa propre tête aurait été réduite en bouillie. Il était apparemment prêt à se terrer ici avec elle aussi longtemps qu'il le faudrait. Combien de temps cela prendrait-il à Bud pour comprendre ce qui se passait ?

Des jours ? Des semaines ? Des mois ? Des années, peut-être ?

Qu'avait-elle fait ? Suzanne sentit sa gorge se contracter de tristesse et de culpabilité. Elle reposa brutalement sa tasse.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, les larmes qu'elle avait si longtemps retenues lui picotant douloureusement les yeux.

John faillit s'étrangler sur sa gorgée de whisky.

— Désolée ? Mais de quoi ? s'exclama-t-il. Qu'est-ce que tu racontes ?

Il semblait si sincèrement stupéfait que Suzanne se sentit encore plus mal.

Elle se mordit la lèvre inférieure. « Je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas », se répéta-t-elle en silence.

— Je suis désolée de t'avoir entraîné dans cette histoire, John. Je ne sais même pas de quelle histoire il s'agit. Désolée d'avoir mis ta vie en danger, désolée que tu aies dû tuer deux personnes par ma faute. Désolée des démêlés que tu vas peut-être avoir avec la justice à cause de ce que tu as fait pour moi. Désolée...

— Holà ! Stop ! fit-il en levant la main, les sourcils froncés. Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

— Je suis désolée de ne t'avoir été d'aucune aide. Je me suis toujours dit qu'il faudrait que je prenne des cours de self-défense, mais je ne m'en suis jamais occupée, et si tu veux tout savoir, je suis une vraie mauviette. Je n'ai même pas le courage de regarder Murphy le garagiste dans les yeux. Et je ne t'ai même pas remercié d'être allé chercher ma voiture, par-dessus le marché. Je suis désolée que tu aies dû affronter Murphy à ma place, je sais que ça n'a pas dû être agréable. Je suis désolée de n'avoir rien su faire de mieux que de me cacher au fond de ma penderie, poursuivit-elle malgré le nœud qui s'était formé dans sa gorge. D'avoir été incapable de me défendre et d'avoir appelé l'armée à mon secours. Littéralement, ajouta-t-elle en réprimant un rire avant qu'il ne se transforme en sanglot. Je suis désolée de t'obliger à te cacher, à te terroriser ici avec moi, je suis désolée... vraiment... désolée.

Elle se couvrit le visage des mains. Elle ne savait plus où elle en était, tremblait comme une feuille et tentait en vain de respirer lentement pour se calmer.

John se leva en repoussant sa chaise si brutalement qu'elle tomba sur le plancher poussiéreux. Il contourna la table, et souleva Suzanne dans ses bras. Il gagna la chambre à grandes enjambées, s'assit dans le rocking-chair et commença à se balancer doucement.

Suzanne blottit le visage au creux de son cou sans chercher davantage à retenir les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Il la serrait contre lui en silence, sans doute conscient qu'elle n'avait pas besoin de mots. C'était de cela qu'elle avait besoin, de contact humain, de chaleur humaine. D'un lien, aussi ténu soit-il, avec sa force et son courage.

Il se mit à lui caresser doucement les cheveux, et ce fut comme s'il lui donnait la permission de se laisser aller. Malgré ses sanglots, elle sentait son torse se soulever au rythme de sa respiration, percevait le battement calme et régulier de son cœur, et cela suffit à l'apaiser.

Quand ses larmes se tarirent, elle se sentit hébétée et fourbue. L'épuisement et le whisky étaient venus à bout de ses défenses. Sa vie en eût-elle dépendu qu'elle n'aurait pas réussi à bouger.

Elle avait noué étroitement les bras autour de son cou. Si elle l'étranglait, il ne s'en plaignait pas. Cette position n'était peut-être pas très confortable pour lui, mais il ne disait rien, se contentant de la serrer contre lui. Combien de temps étaient-ils restés ainsi ? Elle n'en avait aucune idée. Elle s'agita pour trouver l'énergie de se lever, mais il raffermi son étreinte, et elle se laissa aller contre lui.

Sa hanche entra en contact avec son sexe en érection, et elle frissonna. Elle se souvenait avec précision de ce qu'elle avait ressenti lorsqu'il était en elle, lorsqu'il l'avait brutalement possédée, lorsqu'elle avait été traversée par cet orgasme explosif.

Il ne se frottait pas contre elle pour tenter d'obtenir quelque chose, mais ne cherchait pas non plus à cacher son



excitation. C'était ainsi - il avait envie d'elle, mais ne lui imposait rien.

Seigneur ! Elle était incapable d'assumer cela. Le sexe et la mort. La mort et le sexe. C'était trop. Son corps abandonna tout simplement le combat. Le sommeil s'abattit sur elle aussi rapidement que la nuit sur les tropiques. Mais avant de sombrer, elle avait une chose à lui dire.

— Je suis contente que tu aies été là, souffla-t-elle tout contre son cou comme si elle l'embrassait.

— Moi aussi, répondit-il dans un murmure.

## Chapitre 9

Elle s'était endormie comme une enfant, passant de la veille au sommeil le temps d'un soupir, songea John. Il n'avait pas personnellement l'expérience des enfants, mais c'était ce que lui avaient toujours dit ses copains qui étaient mariés.

Excepté que Suzanne n'avait rien d'une enfant. Sa douloureuse érection aurait suffi à dissiper le moindre doute à ce sujet.

Elle avait cru pouvoir se cacher de lui en enfilant une chemise de nuit de flanelle à col montant, mais aurait-elle revêtu un sac à patates qu'il l'aurait toujours trouvée aussi désirable. Sa chemise de nuit avait beau être très sage, le galbe de sa poitrine n'en demeurait pas moins visible, et l'absence de soutien-gorge laissait d'autant mieux voir les pointes érigées de ses seins sous l'étoffe rose. C'était le froid qui les faisait durcir, pas la pensée de coucher avec lui. John résista donc - difficilement - à l'envie de la jeter sur le lit, de déchirer sa chemise de nuit, et de s'allonger sur elle en écartant sa fente de ses doigts pour glisser son sexe en elle. Il savait précisément ce que cela faisait d'être en elle et brûlait d'envie de recommencer. Tout de suite.

Il savait que cette envie tenait pour une part à l'obsession qu'elle faisait naître en lui, avec ses airs de princesse des glaces qui contrastaient si singulièrement avec les courbes si féminines de son corps, sa bouche sensuelle, un rien trop grande, sa peau lisse et laiteuse et ses grands yeux gris...

Mais cela tenait aussi à la puissante montée d'adrénaline dont son organisme était encore imprégné. Il avait essuyé un tir à balles réelles, et le danger avait toujours cet effet-là sur lui.

C'était là un aspect de la vie de soldat dont il n'est jamais question dans les films hollywoodiens ou dans les livres de Tom Clancy. Dans les films de guerre, les hommes fument, rient et se tapent dans la main à l'issue d'un combat, mais dans la réalité, ils sont sombres, tendus et tremblants, comme en état de manque - et endurent une solide érection. Ils sont prêts à planter leur sexe n'importe où pour se soulager.

Tous les soldats du monde savent cela, savent que survivre au feu exige une contrepartie sexuelle - brutale, furieuse, violente - pour faire baisser la pression. Un baraquement après l'assaut est tellement rempli de testostérone que l'air en est presque saturé. Après le combat, un soldat bande ; ça fait partie des réalités de la vie.

Certains se débarrassent de leur douloureuse érection avec une chèvre quand il n'y a aucune femme disponible, mais John ne s'était jamais laissé aller à des pratiques aussi tordues. En l'absence de femme vaguement désirable et consentante, il se contentait de son poing.

La femme qu'il tenait dans ses bras était plus que désirable, et ses hanches se soulevèrent instinctivement quand son sexe pointa vers elle. Elle était là, sur ses genoux, ses fesses nichées au creux de son entrejambe. À travers l'étoffe de la chemise de nuit, il lui apparut qu'un autre morceau d'étoffe recouvrait ces fesses. Sans doute la réplique de cette

adorable culotte en dentelle qu'il avait déchirée l'autre soir dans sa hâte à la pénétrer... Dans l'immédiat, il aurait pu soulever sa chemise de nuit, lui arracher sa culotte - il devrait songer à lui en acheter des quantités industrielles à l'avenir -, lui écarter les jambes de façon à ce qu'elle le chevauche, et ficher son sexe en elle. Il aurait senti sa petite fente étroite et douce envelopper son...

Bon sang !

Il se souvenait de chaque seconde que son sexe avait passé en elle, jusqu'au moindre détail. Tout, l'étroitesse, la chaleur, la moiteur... Il savait que, comme lui, elle n'avait pensé qu'à cela pendant tout le dîner au *Comme chez soi*.

Suzanne soupira dans son sommeil, et ses petites fesses remuèrent doucement contre son sexe. John se figea. Son visage s'emperla de sueur malgré le froid que le chauffage n'avait pas encore réussi à dissiper complètement.

Un bon soldat doit savoir visualiser la mission qu'on lui a attribuée avant de l'exécuter et John était, dans ce domaine comme dans bien d'autres, un excellent soldat.

Il visualisait des tas de choses. Il se voyait en train de faire à Suzanne tout ce qu'il n'avait pas pris le temps de lui faire parce qu'il était à moitié fou de désir. Il était du reste dans le même état à cet instant précis. Mais il y aurait bien un jour où il serait capable de faire l'amour à Suzanne Barron au lieu de la baiser comme un soudard. Lorsqu'il l'aurait possédée suffisamment souvent pour apaiser ce désir vorace qu'elle faisait naître en lui, lorsqu'il aurait été en elle à de si nombreuses reprises qu'il pourrait enfin savourer l'instant au lieu d'être complètement aveuglé par cette envie insatiable... alors seulement, il trouverait peut-être quelque répit.

Peut-être.

Mais il s'était déjà montré trop brutal la première fois sans qu'il puisse imputer cela à la montée d'adrénaline d'une fusillade. Il risquerait de lui faire mal s'il cédait à sa pulsion.

De la pénétrer trop vite, de la pilonner comme un malade, de la mordre même, peut-être.

Cette idée le calma un peu.

Certaines femmes apprécient une certaine forme de brutalité pendant l'acte sexuel. John savait cela d'expérience. Il y en a qui mordent et qui griffent, que ça ne dérange pas d'être couvertes de marques après coup. Qu'une violence à peine maîtrisée propulse dans l'orgasme.

Mais Suzanne Barron n'était pas de ces femmes-là. Sa brutalité l'avait choquée l'autre soir. Sa propre réaction aussi, tout bien réfléchi. Et quelle réaction ! John se souvenait de chacune de ses contractions autour de son sexe. De ses halètements, de ses pupilles dilatées.

Non, il l'avait peut-être fait jouir, voire même de façon explosive, mais la brutalité n'était pas son truc.

Et il était dans un tel état qu'il ne serait pas capable de la posséder autrement que brutalement.

Il n'était pas le seul à supporter une descente d'adrénaline. Suzanne en avait manifesté tous les symptômes avec ses excuses frénétiques et désespérées doublées d'une crise de larmes. Les larmes aidaient aussi à chasser le stress.

Il contempla son visage endormi, et aperçut une larme qui n'avait pas encore séché, une larme aussi limpide que le cristal sur la blancheur marmoréenne de sa joue.

Cette femme était à tomber. Sa beauté l'avait ébloui dès qu'il avait posé les yeux sur elle. Il avait été subjugué par sa sophistication naturelle quand il s'était retrouvé assis en face d'elle. Mais la femme qu'il tenait à présent dans ses bras - décoiffée, sans maquillage, les paupières gonflées par les larmes - était belle à vous briser le cœur. Il la désirait, follement, irrépressiblement, douloureusement.

Il se leva en la serrant contre lui, puis la déposa doucement sur le lit. Elle s'étira à peine une fois qu'il l'eut bordée, et il resta un long moment à la regarder dormir. Il sentit un tas

de choses remuer en lui, des choses qu'il était incapable de nommer. La seule qu'il reconnut vaguement parmi les milliers d'émotions qui l'assaillaient se nommait désir. Il bandait toujours comme un dingue et se dirigea, soulagé, vers la salle de bains. Cette émotion-là, il savait comment la traiter.

Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il pourrait traiter celles qui lui lacéraient le cœur, mais il avait toujours su comment s'occuper de son sexe.

Il avait fait l'acquisition de ce refuge de montagne deux semaines après son arrivée à Portland. Un chalet tout simple avec une grande cave parfaitement isolée dessous. C'était à cause de cette cave qu'il l'avait acheté.

Il avait consacré à la décoration du rez-de-chaussée une heure de souffrance éperdue et de perplexité angoissée dans le supermarché le plus proche, choisissant les premiers meubles qui lui tombaient sous la main sans trop savoir ce qu'il faisait. Il avait descendu ensuite trois bières coup sur coup pour se remettre de ses émotions.

Il se déshabilla, laissant ses vêtements imprégnés de la sueur du combat à ses pieds, et passa sous la douche. L'eau était à peine tiède, mais cela lui convenait. Une douche glacée aurait peut-être même été préférable vu son état, mais il estima qu'il souffrait déjà assez comme ça.

Il était là, entièrement nu, à ronger son frein, Suzanne Barron étendue dans son lit à moins de trois mètres de là, et il ne pouvait strictement rien y faire. Si ce n'était pas de la torture, il ne savait pas ce que c'était.

Il approcha la main de son entrejambe et invoqua ses souvenirs.

Elle avait un petit grain de beauté juste à côté de l'oreille. Il l'avait léché pendant qu'il la possédait. Après, il avait léché le lobe de son oreille. Elle avait gémi, et ce gémissement l'avait fait passer à la vitesse supérieure. Ses coups de reins avaient

redoublé d'intensité avant que l'écho de son gémissement se soit dissipé.

Son cœur s'emballa et le va-et-vient de sa main s'accéléra à l'évocation du corps de Suzanne, de la saveur de ses seins, de sa langue s'enroulant autour de la sienne, de la douceur des poils blond cendré qui couvraient son mont de Vénus. Il l'avait pilonnée avec une telle frénésie que si elle avait été rasée à cet endroit-là, à l'instar de certaines femmes, son pantalon lui aurait irrité la peau.

Son poing allait et venait de plus en plus vite au souvenir de son étroitesse, des petits halètements qui avaient franchi ses lèvres au rythme de ses poussées, de la façon dont elle était parvenue à écarter les jambes encore davantage pour l'accueillir en elle, dont ses mains à lui avaient agrippé ses fesses parfaites afin de l'attirer encore plus près tandis qu'il la pistonnait si vigoureusement que c'était un véritable miracle que le mur ait tenu.

Elle avait crié, le son de sa voix légèrement étouffé par son pardessus, quand elle avait joui.

Tandis que John se souvenait avec un luxe de détails exquis de la façon dont il avait poursuivi son va-et-vient pendant son orgasme avant d'exploser à son tour, il sentit un picotement partir du creux de ses genoux, remonter le long de ses cuisses jusqu'à ses reins et enflammer sa colonne vertébrale. Son sexe enfla tandis qu'il prenait appui d'une main contre le mur, les genoux tremblants et le souffle court, et sa semence jaillit à longs traits brûlants.

Il s'attarda sous la douche un long moment, la main toujours appuyée contre le mur, tête basse sous le jet d'eau qui était devenu complètement froid, et finit par admettre qu'il avait un problème.

Un très gros problème, même. Il venait de réaliser qu'éjaculer en pensant à Suzanne Barron était dix fois plus

excitant que de faire vraiment l'amour avec n'importe quelle autre femme.

— D'accord, Bud, je t'écoute.

John se laissa aller contre le dossier du fauteuil en cuir à roulettes, un portable impossible à tracer plaqué contre l'oreille.

Quand il avait senti que ses jambes étaient en mesure de supporter le poids de son corps - ce qui avait pris bien plus de temps qu'il n'aurait aimé -, il avait attrapé un T-shirt et un bas de jogging propres dans le placard de la salle de bains où il gardait un stock de vêtements de rechange, les avait enfilés, et avait regagné, pieds nus, la pièce principale. Là, il avait soulevé le tapis en provenance du supermarché et appliqué le pouce sur l'écran du scanner qu'il dissimulait. Un panneau aux bords indécelables avait coulissé, révélant une échelle métallique qui conduisait à la cave.

John ressentit la petite pointe de satisfaction qui accompagnait toujours l'ouverture de sa tanière high-tech. Au-dessus de la cave, il savait que le chalet offrait un aspect peu engageant et ignorait absolument comment y remédier. Mais la cave, elle, était un véritable petit bijou, équipé de ce qui se faisait de mieux en matière de technologie. John avait eu accès à cette technologie quand il faisait partie des marines et il était hors de question qu'il se contente d'un équipement inférieur sous prétexte qu'il était redevenu un civil.

La cave était son terrain de jeu privé où s'alignaient des rangées entières de joujoux électroniques étincelants à faire pâlir d'envie le plus exigeant des technophiles. Il avait préféré attendre que Suzanne dorme profondément pour accéder à son royaume d'espion. Elle était déjà assez

effrayée comme ça sans avoir vu ce qui ressemblait fort à une station spatiale.

John était parfaitement conscient que les civils n'ont pas la moindre notion des dangers que recèle le monde, mais il avait été si bien entraîné à la vigilance que c'était pour lui un état naturel, aussi évident que ses fonctions cardiaques et respiratoires. Il savait aussi qu'aux yeux d'un civil à qui il n'est jamais rien arrivé, cette façon d'envisager la vie comme un combat permanent dans un monde où l'ennemi rôde partout et peut frapper à tout instant passait pour de la paranoïa. Son habitude de guetter perpétuellement le danger et les précautions dont il s'entourait avait déjà fait fuir plus d'une femme.

Il ne supportait pas, par exemple, de laisser une femme marcher du côté de la chaussée sur un trottoir. Pas par esprit chevaleresque, mais parce que les femmes s'obstinent à porter leur sac à main négligemment accroché à l'épaule. Des sacs à main de couleurs vives qui clament bien fort : « Hé ! Je suis rempli d'argent et de cartes de crédit ! »

Pourquoi diable faisaient-elles ça ? John n'avait jamais compris. Autant se promener avec une cible imprimée dans le dos ! Le premier délinquant à moto ou à mobylette qui passait par là n'avait qu'à trancher la bretelle de leur sac pour s'emparer de toutes leurs possessions. C'était uniquement pour cette raison qu'il insistait pour marcher du côté de la chaussée.

Il n'accordait aucun crédit à la notion ridicule qu'une femme peut fort bien se défendre seule contre un agresseur, quel que soit le nombre de cours de self-défense qu'elle ait suivis et quoi qu'en dise son psy. S'il sortait avec une femme, elle était implicitement sous sa protection, même s'il ne devait jamais la revoir après avoir couché avec elle. Bien des femmes s'étaient irritées de ce comportement qui impliquait que le monde était rempli de prédateurs et que la nature



avait fait des femmes des victimes en puissance. Et c'était pour cette raison qu'il s'appliquait à dissimuler autant que possible les précautions qu'il prenait.

On l'avait trop souvent traité de dinosaure. Non que ça l'ait vexé, mais la comparaison était inappropriée. Contrairement à lui, les dinosaures s'étaient montrés incapables de s'adapter à leur milieu. John, lui, savait s'adapter en toute circonstance, y compris les plus extrêmes, et c'était pour cette raison qu'il avait jusqu'à présent réussi à survivre, alors même que son mode de vie était parmi les plus dangereux qui soient.

Son métier consistait à garantir la sécurité d'autrui. Personne, excepté Bud et la police, ne savait que Suzanne était avec lui. En admettant que quelqu'un le cherche, il mettrait du temps à établir un lien entre ce chalet et lui, et c'était également valable en ce qui concernait Bud, la police et toutes les ressources dont elle disposait. Le niveau de sécurité de ce chalet était aussi élevé que celui d'une centrale nucléaire. Peut-être même supérieur. Mais un bon soldat apprend à toujours tout vérifier deux fois, et si John était toujours en vie, c'était parce qu'il ne tenait jamais rien pour acquis. Jamais.

Il avait donc commencé par vérifier son équipement.

Il était très fier de son tout dernier joujou. Une série de capteurs équipés d'une micropuce programmée avec un algorithme pour détecter les battements de cœur. Et pas n'importe quels battements de cœur, c'était là toute la beauté de ce gadget inventé par le geek de l'équipe informatique que tous les Seals appelaient Mac le Dingue. La puce distinguait les battements de cœur humains des battements de cœur de dix espèces de mammifères par fréquence. Résultat : l'alarme ne se déclenchait pas à l'approche d'un cerf ou d'un ours. Le service national de l'Immigration avait payé ce système dix millions de dollars

pour en équiper la police des frontières, mais Mac le Dingue lui avait offert le prototype. John avait ouvert le programme informatique associé au système et découvrit exactement ce qu'il espérait trouver.

Rien. Aucune présence humaine détectée.

Il avait ensuite vérifié le programme associé aux détecteurs de mouvement connectés aux caméras waterproof installées sur tout le périmètre de son terrain. Puis celui des détecteurs de mouvement placés le long du chemin de terre conduisant au chalet.

Personne en vue. Parfait.

Alors seulement, il avait appelé Bud.

— On a un problème, John, annonça Bud d'une voix lasse. Un gros. Les empreintes des deux types ont tout de suite été identifiées par le fichier informatique. Le premier était un criminel bien connu de nos services pour avoir passé sa vie à entrer et à sortir de prison. Première incarcération pour délinquance juvénile à quatorze ans. Les suivantes pour agression, viol...

*Viol.* John sentit son sang se figer dans ses veines. Un criminel sexuel récidive toujours. Bon sang, ce type aurait pu se retrouver avec Suzanne à sa merci ! Avant de la tuer, il l'aurait violée. Sa main serra le portable si fort qu'il n'aurait pas été étonné d'y graver ses empreintes.

— ... vol à main armée, trafic de drogues, la liste est longue, je t'épargne les détails. C'était aussi un consommateur, il avait des traces de seringue sur les bras. Le genre de type capable de zigouiller toute une école maternelle pour peu que tu lui refiles un peu de cash. Un véritable danger public. Tu le payes, il vise et il tire sans réfléchir. Mais aussi le genre de type qui peut retourner son arme contre celui qui le paye sur un coup de tête ou s'il estime que ça peut lui rapporter plus gros. Pas franchement fiable, quoi. Ça, c'était la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que le second type était un vrai

tueur à gages professionnel. Je viens de passer une heure avec des gars du FBI et l'agent spécial du bureau de Portland est avec moi dans le bureau en ce moment même. Ils essayaient de le coincer depuis dix ans. C'était le suspect numéro un dans l'assassinat du sénateur Lesley il y a huit ans et il était aussi recherché pour l'assassinat de plusieurs autres personnalités. Conclusion : quelqu'un cherche très sérieusement à éliminer Suzanne, mon pote. Quelqu'un qui est prêt à lâcher un paquet de pognon pour parvenir à ses fins. J'ignore de qui il peut s'agir, mais d'après le FBI, ce tueur pratiquait des tarifs parmi les plus élevés du marché. Il est impératif qu'on interroge Suzanne et, donc, que tu la ramènes ici. Immédiatement.

Bud pouvait toujours rêver. La police n'approcherait pas Suzanne. Personne ne l'approcherait.

— Pas question, Bud, répondit-il froidement. Tu ne la reverras pas avant d'avoir compris ce qui se passe et de m'avoir fourni la preuve que tu as trouvé le moyen d'arrêter ça. Pas avant. Je te rappellerai demain et tu auras intérêt à avoir du concret assorti d'un plan de bataille sérieux. Il faut aussi que tu postes deux agents devant chez Suzanne. Un devant, un derrière. Personne ne doit entrer.

— Hé, attends un peu ! Tu es où, là ? glapit Bud avant que John coupe la communication.

Le visage sombre, il attendit que sa respiration reprenne un rythme normal et que le voile de colère qui lui brouillait la vue se dissipe.

Quelqu'un souhaitait sérieusement la mort de Suzanne ?

Ce quelqu'un devrait d'abord lui passer sur le corps.

Il remonta au rez-de-chaussée. À partir de maintenant, Suzanne resterait en permanence à portée de sa main.

Quand Suzanne se réveilla, l'après-midi était déjà bien avancé. Au-delà de la grande fenêtre de la chambre, le ciel avait ce bleu intense des débuts de soirée en haute altitude. Un ciel complètement dégagé. Les sapins bleu marine projetaient une ombre qui lui apprit que la nuit n'allait pas tarder à tomber. Elle avait dormi toute la journée.

Quelque chose de chaud et de dur lui enserrait la main. Elle tourna lentement la tête sur l'oreiller, sachant ce qu'elle allait découvrir ; son cœur manqua pourtant un battement quand ses yeux croisèrent ceux de John.

Sa respiration se ralentit et elle se sentit apaisée, confiante. Ils s'étaient inéluctablement engagés dans cette direction à l'instant où ils s'étaient rencontrés.

« Maintenant », se dit-elle.

Il était assis sur le rocking-chair, près de la tête du lit, lui tenant la main, son regard rivé au sien. Avait-il dormi ? Impossible à dire. Il paraissait toujours aussi solide et indestructible.

Il avait passé un T-shirt noir qui moulait son large torse et ses énormes biceps, et un bas de jogging gris, assoupli par les lavages. Suzanne distinguait nettement les muscles de ses cuisses.

Sa puissante érection était tout aussi visible, et le regard de Suzanne fut comme aimanté par cette partie de son anatomie. Elle vit distinctement son sexe s'écarter de son ventre pour s'allonger, puiser, puis revenir se poser contre son abdomen.

Elle n'en revenait pas de lui faire autant d'effet, d'avoir un tel pouvoir sur lui. Le pouvoir ancestral de la féminité. Les larmes, le sommeil et peut-être même le whisky lui avaient fait du bien, clarifié l'esprit, insufflé en elle une certitude absolue. Elle se trouvait désormais dans un autre monde, un monde aussi vieux que l'humanité, où les liens se forgent par le sang et les armes. Un monde régi par des lois qui se

perdent dans la brume du temps, mais qui n'en demeurent pas moins implacables.

John et elle étaient liés par la plus ancienne de toutes ces lois.

Il s'était battu et avait tué pour elle. Elle lui appartenait.

## Chapitre 10

« Maintenant », songea John. Il avait regardé Suzanne dormir en lui tenant la main.

Pour la rassurer, parce que la part animale de l'être humain sait quand il peut se détendre en toute confiance et quand il doit demeurer sur ses gardes. C'est, pour cette raison que les soldats postent toujours des guetteurs la nuit, même quand il n'y a pas de danger imminent. Pour que leurs camarades puissent dormir tranquilles.

Suzanne dormait profondément, s'abandonnait complètement, parce qu'elle savait qu'il veillait sur son sommeil.

Mais il lui avait aussi pris la main pour son propre bien-être. Pour se rassurer. Pour être tout à fait certain qu'elle était en sécurité. Les nouvelles que lui avait données Bud l'avaient ébranlé jusqu'au tréfonds. Le danger qui la guettait était réel, et il courait le risque de la perdre alors qu'il venait tout juste de la trouver.

Il la désirait plus que jamais.

Il devait redoubler de prudence, car son désir se doublait d'une violente envie de la faire sienne. Il ne devait surtout pas laisser ses sentiments déboucher sur la violence. Veiller sur son sommeil l'avait rassuré, mais n'avait absolument pas calmé ses ardeurs.

Son corps tout entier se tendait de désir ; il marchait sur une corde raide, il le savait. Les sentiments puissants qui

l'animaient, et qu'il s'efforçait de museler, trouvèrent sans doute le moyen de s'échapper au point de troubler le sommeil de Suzanne. Le rythme de sa respiration se modifia et elle s'étira. John ne la quittait pas des yeux.

Il l'attendait. Il la désirait.

Suzanne émergea en douceur du sommeil et ses paupières palpitèrent. Elle regarda le jour qui déclinait de l'autre côté de la fenêtre, puis tourna la tête sur l'oreiller. Quand leurs regards se croisèrent, clair contre obscur, il eut l'impression de recevoir un direct au plexus. Il exhala brièvement son souffle bruyant dans le silence de la chambre.

Ils auraient pu être les derniers habitants de la planète. Rien qu'eux deux, l'homme et la femme, unis par le plus *ancien* de tous les liens. Elle lui appartenait et elle était dans sa caverne.

Rien qu'à lui.

Il approcha sa main libre de ses lèvres pour en suivre le contour, le long de la frontière entre le rose et l'ivoire. Elle observa la plus parfaite immobilité, se contentant de le dévisager de ses grands yeux gris, mais il sentit le souffle de son haleine passer sur ses doigts.

— Je ne veux pas te faire de mal, dit-il. J'ai été brutal l'autre soir. Je ne veux pas être brutal.

Le regard de Suzanne fouilla le sien et le bruit de sa respiration lui parvint.

— Tu ne le seras pas, murmura-t-elle finalement, et John sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine.

Maintenant.

Elle le savait aussi. Sentait la justesse et l'irrévocabilité de l'instant.

*Faites que je ne gâche pas tout.* John adressa cette prière silencieuse à l'entité divine chargée de veiller sur les soldats.

« Du calme, s'ordonna-t-il. Ne brusque pas les choses. »

Son doigt remonta des lèvres de Suzanne à sa pommette, effleurant au passage l'estafilade à peine visible laissée par le minuscule éclat de brique sur sa joue. Par miracle, la balle était allée se loger dans le mur au lieu de l'atteindre.

Elle était passée à un cheveu de la mort.

La peau cuivrée et rugueuse de sa main formait un vif contraste avec la pâleur et la douceur de la sienne. Il la caressa doucement, puis laissa filer ses doigts vers l'ovale délicat de son visage, repassa sur ses lèvres et glissa sur la peau au grain soyeux de sa gorge. Son index s'attarda sur la veine qui palpitait au rythme de son pouls, et tandis qu'il croisait son regard, il perçut l'instant exact où son cœur se mit à battre plus vite. Sa main glissa plus bas, ses doigts s'immobilisèrent sur l'encolure de sa chemise de nuit. Tous ses muscles se contractèrent et son sexe eut un sursaut d'impatience.

Ils se regardèrent longuement, John ne sachant trop ce qu'il devait - pouvait - faire ensuite.

Suzanne posa la main sur la sienne et l'écarta. John réprima à grand peine un hurlement de désespoir. Si elle ne voulait pas de ça maintenant, il allait... Mais non. Ce n'était pas cela. Elle avait repoussé sa main afin de déboutonner elle-même sa chemise de nuit. Fasciné, il la regarda libérer un à un les petits boutons rose et blanc de leurs boutonnieres, ne s'arrêtant qu'une fois qu'il n'y en eut plus aucun à défaire, juste en dessous de la poitrine. Elle laissa reposer sa main à plat sur son ventre et le regarda.

C'était à lui de jouer.

Il savait exactement comment procéder. Ne pas manifester d'impatience, réprimer le tremblement de ses mains, résister à l'envie fulgurante de - *et, merde !* - déchirer l'étoffe.

— Désolé, marmonna-t-il.

Suzanne rit. Oui, merci, mon Dieu. Cette cascade perlée était bel et bien un rire. Elle riait de sa maladresse et elle avait

raison. John tenta un sourire. Les lèvres de Suzanne se retroussèrent plus franchement, et elle secoua la tête.

— Tu vas être obligé de m'offrir des tas de sous-vêtements et de chemises de nuit si tu continues à ce rythme-là.

— Oui, répondit-il avec ferveur. Des petites culottes par centaines et des chemises de nuit par milliers.

Il écarta les pans de sa chemise de nuit et se figea.

— Oh, John, souffla-t-elle, sans doute alarmée par la lueur de concupiscence qu'elle avait vue luire dans son regard quand il avait découvert sa poitrine.

Dire qu'elle était belle n'aurait pas suffi à la décrire. Contrairement à la poitrine de certaines femmes qu'il avait connues, et qui lui paraissait disproportionnée en comparaison, celle de Suzanne ne pouvait être qualifiée d'opulente. Non, sa poitrine était tout simplement parfaite. Cette vision le troubla tellement qu'il se mit à trembler.

Il se contenta donc de la dévorer des yeux et attendit qu'un peu de sang daigne désertir son entrejambe pour consentir à alimenter de nouveau son cerveau. Dévoiler sa poitrine lui avait donné l'impression de déballer un cadeau merveilleux. Sa peau était si pâle quelle n'avait probablement jamais vu le soleil. La lumière du jour déclinant donnait à ses seins un aspect nacré, les transformait en quelque chose de si délicat et précieux qu'il avait presque peur d'y toucher.

Ils étaient ronds et fermes, plus petits que le creux de sa paume. Il tendit la main, fit courir le bout de l'index sur son sein droit si délicatement qu'il l'effleura à peine, suivit une petite veine bleutée qui ressemblait à un fleuve vu d'avion. Il encercla l'aréole, et son excitation grimpa en flèche quand un frisson la secoua et que la pointe de son sein prit une teinte sombre tandis qu'elle durcissait.

Du calme. Vas-y doucement.

Il resta un long moment immobile, la main posée sur son sein, attendant de retrouver son souffle.



— Il faut qu'on t'enlève ça, dit-il en écartant la main de son sein par crainte de céder à la tentation de déchirer sa chemise de nuit - il doutait fortement que Fork in the Road regorge de chemises de nuit roses aussi jolies que celle-ci. Tu peux t'en charger ?

Suzanne se redressa sans le quitter des yeux et fit remonter l'ourlet de sa chemise de nuit le long de ses jambes. Contrairement à ce que sa libido sur-voltée lui avait fait imaginer tout à l'heure, elle ne portait pas de culotte en dessous. John regarda, fasciné, la chemise découvrir ses longues jambes, le galbe de ses hanches et sa taille menue, puis passer par-dessus sa tête. Voilà. Elle était nue, à présent.

Rien que pour lui.

Il n'avait pas eu l'occasion de la voir vraiment, l'autre soir. Il lui avait arraché ses vêtements et l'avait pénétrée avant qu'ils aient le temps d'atteindre le sol. Il était tellement excité qu'il n'avait rien remarqué d'autre que la chaleur, l'étroitesse et la moiteur de sa fente. Mais là, là, elle était nue. S'il n'avait pas été au bord de l'explosion, il aurait pu passer deux heures rien qu'à la contempler et à caresser sa peau si douce, à flatter du plat de la main le creux qui se formait sous sa cage thoracique, là où sa taille s'incurvait avant de s'évaser à nouveau, à s'émerveiller devant la délicatesse de sa silhouette. Comment tous ses organes pouvaient-ils se loger là ?

Il y réfléchirait plus tard. Ce qu'il voulait dans l'immédiat - non, ce dont il mourait d'envie -, c'était goûter son corps avec la bouche.

Il s'inclina sur elle et posa les lèvres à la base de son cou, là où son poulx palpitait follement. Il sentit que le contact de sa bouche excitait Suzanne.

Tous ces petits signaux étaient rassurants - les battements affolés de son cœur, l'accélération de sa respiration et les

petites pointes durcies de ses seins. Dieu savait que sa propre excitation était plus que visible.

Mais il y avait un autre moyen de s'assurer qu'elle était aussi excitée que lui. Il lécha la veine de son cou, y fit suavement courir la pointe de la langue tandis qu'il glissait une main inquisitrice sous son sein, où il sentit battre son cœur, sur son ventre plat, puis plus bas, plus bas encore...

Ses poils étaient doux, presque soyeux, et non pas rêches comme ceux de la plupart des femmes. Quand sa main recouvrit son mont de Vénus, elle écarta spontanément les jambes. John fit glisser ses doigts un peu plus bas et les recourba pour caresser les lèvres veloutées qui dissimulaient son sexe. Elles étaient douces, et tièdes, et... oui, humides. Sa main trembla quand il les écarta pour insérer un doigt entre elles. Il sentit Suzanne retenir son souffle, et la résistance qu'il rencontra lui fit froncer les sourcils.

Elle était sacrément étroite.

Il introduisit le doigt en elle lentement, réalisant qu'il avait dû lui faire mal l'autre soir. Son sexe était autrement plus gros que son doigt. Même là, il devait procéder avec précaution, par paliers. Dire qu'il l'avait pénétrée d'un coup et l'avait limée à la façon d'un marin qui regagne la terre ferme après un an en mer avec une putain de bas étage. Il grimaça à ce souvenir.

Son doigt glissa un peu plus profond et elle l'enserra comme un poing.

Il écarta légèrement la main et la pénétra de nouveau, entrant à peine en elle.

— J'ai comme l'impression que tu n'as pas beaucoup baisé, dit-il d'une voix rauque.

Elle ne s'offusqua apparemment pas de ce langage cru. John avait l'habitude de parler comme un soldat - la notion de « politiquement correct » n'avait pas cours chez les marines -, mais il était de toute façon bien trop excité pour se soucier

de châtier son langage, de faire l'effort de trouver des mots doux et tendres. Il s'était contenté d'énoncer la vérité : Tu es tellement étroite qu'il est clair que tu n'as pas beaucoup baisé.

— Non, admit-elle dans un souffle.

— Les choses vont changer. À partir de maintenant.

Quelque chose lui comprimait la poitrine. Il avait du mal à parler, et sa voix était dure, tendue.

Il se débarrassa de ses vêtements en un clin d'oeil, s'allongea à côté d'elle et lui écarta les jambes de ses mains tremblantes. Il vint au-dessus d'elle, positionna son sexe entre ses cuisses et poussa aveuglément...

Elle laissa échapper un bref halètement, et il s'immobilisa aussitôt. Il l'avait à peine pénétrée, et il était dur comme de l'acier. Il avait si violemment envie de plonger en elle que l'effort qu'il déployait pour se retenir le faisait trembler. Mais il avait déjà commis l'erreur de la prendre en force une première fois, et il avait tellement peur de la perdre définitivement qu'il n'avait pas l'intention de recommencer. Il ne pouvait pas procéder de cette façon. Il se retira.

L'entourant de ses bras, il bascula sur le dos, et la redressa sur lui.

— Oh.

Elle semblait stupéfaite, comme si l'idée de se placer au-dessus d'un homme ne l'avait jamais effleurée. Ses cuisses lui enserraient la cage thoracique, et ses lèvres intimes s'écartèrent pour chevaucher la base de son sexe. Ils se regardèrent, et une esquisse de sourire flotta sur les lèvres de Suzanne. Elle fit glisser ses mains sur l'arrondi des épaules de John, puis les referma sur ses biceps.

— Ma foi, souffla-t-elle en oscillant lentement le long de sa prodigieuse érection, appréciant visiblement ce contact, c'est intéressant.

John était à court de mots. Il n'arrivait même plus à respirer. Le flot de chaleur qui s'était déversé de lui était si puissant qu'il avait l'impression que sa tête allait exploser. Il referma les mains sur sa taille et la souleva de façon à ce qu'elle s'agenouille à demi.

— Ne bouge pas.

Avait-il dit cela à voix haute ou s'était-il contenté de le penser ? Quoi qu'il en soit, Suzanne comprit le message et demeura immobile, les lèvres moites de son sexe nettement visibles entre ses cuisses. John empoigna son membre et le plaça à l'orée de sa fente.

Ce simple effleurement l'excita tellement qu'il dut serrer les dents. Suzanne ondula doucement des hanches de façon à trouver la bonne position, ploya légèrement les cuisses et cette fois, oui ! Il était en elle.

A peine. Elle ne bougeait absolument pas, bon sang, et demeurait juste au-dessus de lui. Seule l'extrémité de son sexe était en elle et il était en train de devenir fou. Ses hanches reprirent leur lente oscillation et son sexe s'enfonça davantage. Pas assez. À ce rythme-là, il lui faudrait une demi-heure pour le prendre en elle tout entier et John ne tiendrait pas une demi-heure.

Il baignait déjà dans sa sueur, le cœur battant, haletant comme s'il venait de courir le marathon. Et ils n'étaient pas encore en train de faire l'amour. Pas vraiment.

Elle avait fermé les yeux et son visage avait pris une expression rêveuse tandis qu'elle remuait lentement. Elle se souleva et il faillit hurler de frustration, mais elle ne se désengagea pas tout à fait. Elle s'immobilisa un instant avant de recommencer la torturante ondulation des hanches, frottant doucement sa fente moite sur le bout gonflé de son sexe. Puis elle trouva l'angle idéal, se laissa lentement glisser sur lui.

Et s'arrêta.

Elle le rendait complètement dingue. Bon sang, pourquoi refusait-elle de se laisser pénétrer ?

Les dents serrées, John plaqua les mains sur ses hanches et l'empala d'un vigoureux coup de reins.

Un petit cri franchit la bouche de Suzanne. Ses paupières se soulevèrent et elle plongea son regard dans le sien. Son expression rêveuse avait disparu, cédant la place à une détresse teintée de souffrance. Non, non, non ! Il était censé faire en sorte que ce soit meilleur pour elle, cette fois.

Il la lâcha, leva les bras au-dessus de sa tête et referma les mains sur les barreaux du lit, tremblant de tout son corps. Il ne la toucherait plus, il n'avait pas le droit de la toucher. S'il cédait à la tentation, il se montrerait trop brutal. Parce qu'il mourait d'envie de lui agripper les hanches et de la pilonner sauvagement.

Il observa la plus parfaite immobilité, attendant qu'elle fasse quelque chose. Lui octroyant le contrôle des opérations.

Suzanne le fixait du regard, haletante, empalée sur son sexe. Ses clairs poils pubiens se mêlaient à ses poils sombres. Elle ne bougeait pas, et ses yeux étaient tellement écarquillés qu'il voyait le blanc autour de ses iris gris-bleuté.

Elle posa les mains sur lui, sentit les mouvements de son torse qui se soulevait et s'abaissait aussi furieusement qu'un soufflet de forge, et le contempla. Elle lui fit penser à un animal sauvage aux abois, à une biche au milieu d'une clairière, transpercée d'une flèche. Observant le chasseur, jaugeant ses intentions.

— Penche-toi vers moi, murmura-t-il, s'accrochant si fermement aux barreaux que c'était un miracle qu'il ne les ait pas arrachés.

Il ne pouvait se permettre de poser les mains sur elle. Pas encore. Le désir qui bouillonnait en lui était aussi brûlant qu'incontrôlable. Il avait de grandes mains, des mains puissantes. Des mains qui ne pouvaient pas flatter et

caresser. Pas maintenant. Pas encore. Il la meurtrirait s'il la touchait avec ces mains-là.

Elle s'inclina sur lui, si près qu'il perçut la tiédeur suave de sa peau malgré le parfum entêtant de sexe et d'excitation qui imprégnait la chambre. Ses cheveux lui frôlèrent la joue, emplissant ses narines de leur parfum, et il serra les mâchoires.

— Encore.

Le mot avait surgi, guttural, des profondeurs de son torse. Elle se pencha davantage et les lèvres de John aspirèrent la pointe d'un sein. Elle avait une saveur tout à la fois sucrée et salée. Sa peau était douce autour de l'aréole et l'extrémité formait un petit bourgeon tout dur dans sa bouche. Il le suçait avidement, de toute la force de ses lèvres, accordant leur mouvement au rythme de plus en plus rapide et intense de ses halètements qui résonnaient dans le silence de la chambre. Les cuisses de Suzanne, pressées contre ses flancs, se mirent à trembler.

Ses halètements cédèrent la place à de doux gémissements dont la fréquence s'accorda à son tour à la succion de sa bouche.

Leurs regards étaient rivés l'un à l'autre. John la fixait avec d'autant plus d'attention qu'il pouvait lire dans ses yeux ce qu'elle éprouvait. Elle avait atteint le pic de l'excitation, les pupilles tellement dilatées que l'iris ne formait plus qu'un filet d'argent autour d'elles, un filet lumineux qui miroitait dans la pénombre grandissante. Il n'était lié à elle que par sa bouche enserrant son sein et son sexe profondément fiché en elle, mais c'était comme s'il était entré en fusion avec tout son être. Il avait une conscience aussi aiguë des sensations qu'elle éprouvait que s'il les avait lui-même ressenties.

Aussi immobiles l'un que l'autre, ils étaient comme suspendus au-dessus d'un précipice, prêts à basculer.

Elle tremblait de tous ses membres. Il la suçà violemment, passa la langue sur le bout de son sein aussi dur qu'un petit caillou, le mordilla doucement, et l'entendit retenir soudain son souffle.

Son cri s'éleva dans la chambre en même temps que les vives contractions de ses muscles intimes autour de lui, en même temps que ses gémissements, en même temps que - oh, Seigneur ! - le flot de sperme jaillissant de son sexe tandis qu'il jouissait et jouissait encore. Sa petite vulve brûlante se crispait autour de lui comme pour le vider entièrement de sa semence, si violemment qu'il eut l'impression que la source de celle-ci se situait au niveau de la moelle épinière.

Ils se regardèrent, tremblants, sans bouger, jusqu'à ce que finalement, au bout d'une éternité, Suzanne se détende et se laisse mollement aller sur lui avec un doux gémissement. John sentit sa délicate cage thoracique s'abaisser et se soulever contre lui. Sa tête reposait au creux de son épaule et il sentait son souffle sur sa peau, la caresse de ses cils et le frôlement soyeux de ses cheveux sur son torse.

Elle émit un petit soupir satisfait.

John attendit de retrouver le contrôle de son souffle et de ses muscles. Un à un, il détacha les doigts des barreaux métalliques, puis posa doucement les mains au creux des reins de Suzanne.

Il pouvait enfin s'autoriser à la toucher.

Maintenant que la digue était rompue.

Suzanne reposait sur le torse de John, oscillant au rythme de sa respiration - un torse si large qu'elle était obligée d'écarter les cuisses au maximum pour le chevaucher. Une posture qui n'avait rien d'inconfortable, mais dont elle ne doutait pas qu'elle aurait à payer le prix plus tard. Quelle importance ?

Elle baignait de la tête aux pieds dans les brumes d'un orgasme explosif. Si aveuglant qu'elle était surprise d'y voir encore. Son corps frémissait d'un mélange improbable d'énergie crépitante et de profonde lassitude.

Il était toujours dur en elle. Comment était-ce possible ? Il venait à peine de jouir. Elle l'avait senti devenir de plus en plus dur avant d'exploser. Elle remua légèrement et sentit sa semence s'écouler en elle.

Le sexe de John était pourtant toujours aussi rigide qu'une barre d'acier.

Ses mains cessèrent de lui caresser le dos pour s'immobiliser sur ses fesses. Les plaquèrent contre lui tandis que ses hanches se soulevaient. Suzanne retint son souffle. Il l'emplissait si complètement que c'était à la limite de l'inconfort. Presque douloureux, mais pas vraiment. Une impression de plénitude, plutôt.

Ses cheveux courts frottèrent sur l'oreiller quand il tourna la tête pour l'embrasser dans le cou, puis sur l'oreille.

— C'est ainsi que nous devons procéder à partir de maintenant, mon ange, dit-il d'une voix qu'elle sentit vibrer contre elle, teintée de cette légère inflexion du Sud, chaude et langoureuse, qu'il lui avait déjà semblé déceler.

Cet accent ne ressortait que lorsqu'il faisait l'amour. Le reste du temps, sa voix en était totalement dépourvue.

— On commencera par jouir tous les deux pour que tu t'habitues à moi, et que je glisse facilement en toi. Tu sens ? Tout en parlant, John s'était remis à aller et venir en elle. Suzanne était épuisée. Elle n'aurait pas dû ressentir la moindre excitation, pourtant chaque coup de reins lui faisait l'effet d'une décharge électrique.

— J'adore être en toi, ma douce, reprit-il de sa belle voix grave et envoûtante. C'est comme si tu avais été spécialement conçue pour moi. Je ne peux pas m'empêcher de te toucher.



Elle sentait ses lèvres remuer contre sa peau, son souffle la caresser à chacun de ses mots.

Suzanne ne put pas faire autrement que de s'offrir davantage à lui, et de s'agripper à ses épaules quand le rythme et la vigueur de ses poussées s'intensifièrent.

Une palpitation, douce et tiède, s'éleva au creux de son ventre avant d'exploser, se transformant en une boule de feu qui irradiait dans tout son corps. Soudain, elle fut incapable de bouger ou de respirer. Ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas avoir un nouvel orgasme si peu de temps après le précédent. Jamais elle...

Elle s'immobilisa et laissa échapper un cri tandis qu'un long frisson d'extase presque douloureux la secouait de la tête aux pieds. John continua de se mouvoir en elle, là maintenant si longtemps sur la crête de l'extase qu'elle crut s'évanouir sous les effets conjugués du plaisir et de la douleur. Après ce qui lui parut des heures, elle sentit sa langue lui caresser l'oreille, puis la mordiller.

— Je ne peux pas me contrôler plus longtemps, mon ange, chuchota-t-il. J'ai besoin de te posséder sauvagement, mais si je suis au-dessus de toi, je risque de te faire traverser le matelas. Il vaut mieux que je te prenne par derrière.

Suzanne comprenait à peine. Qu'est-ce qu'il racontait ? Cette union frénétique, débridée, qu'ils venaient de connaître - c'était ça qu'il appelait se contrôler ?

Quand il se retira, une affreuse sensation de vide s'empara d'elle, mais il ne lui laissa pas le temps de se lamenter. Il l'étendit à plat ventre, cala deux oreillers sous son ventre et lui souleva les hanches. Suzanne était si languide qu'elle était incapable de réagir, à peine capable de bouger. Il la manipulait aussi aisément qu'une petite poupée.

Il inséra ses genoux entre les siens, lui écarta les jambes, et entra en elle avec une telle vigueur qu'elle en eut le souffle coupé.

Il donna quelques coups de reins, la pénétrant profondément, s'immobilisa, puis commença à onduler des hanches comme s'il cherchait à l'écarter davantage.

Elle sentit sa main s'insérer entre les replis de son sexe, là où sa vulve enserrait son pénis, et remonter jusqu'à son clitoris qu'il entreprit de caresser avec une surprenante délicatesse. Comme frappée par la foudre, Suzanne se raidit tout entière et gémit.

Il allait et venait en elle au rythme de son pouce qui glissait sur son clitoris...

Suzanne cessa de respirer, cessa de penser, cessa de voir...

Elle sentit ses organes internes se crispier violemment...

Et fut propulsée hors d'elle-même. Les battements de son cœur s'emballèrent tandis que ses muscles intimes se contractaient spasmodiquement. L'orgasme qui la submergea fut si intense qu'elle en eut les larmes aux yeux. Le matelas étouffa son cri de jouissance.

John était toujours fiché en elle, et il observa la plus parfaite immobilité jusqu'à ce qu'elle s'apaise.

Quand elle eut retrouvé suffisamment d'énergie pour tourner la tête vers lui, Suzanne se figea.

— Accroche-toi parce que je vais tout lâcher. Serre les barreaux du lit, dit-il d'une voix si étranglée qu'elle la reconnut à peine.

Même si elle l'avait voulu, Suzanne n'aurait eu aucun moyen de revenir en arrière, d'échapper à son étreinte puissante. Ses traits étaient durcis par l'excitation, son regard ne recelait pas la moindre trace de tendresse ou d'affection. Il était luisant d'un désir brutal. C'était celui d'un mâle en rut. Elle n'avait désormais aucun contrôle sur ce qui allait suivre.

Et lui non plus, peut-être.

Elle se sentait si vulnérable, si offerte, agenouillée ainsi, les fesses en l'air. Il n'y avait que trois points de *contact* entre leurs corps. Les genoux de John qui lui maintenaient les

jambes écartées, ses mains qui lui agrippaient fermement les hanches et son sexe enfoui en elle.

Il affermit sa prise sur ses hanches tout en lui ouvrant davantage les cuisses. Dans cette position, elle n'avait pas la possibilité de contrôler la profondeur ou le rythme de ses poussées. Elle était totalement et complètement à sa merci.

Suzanne ferma les yeux et appuya le visage contre le matelas. Elle tendit les bras, s'accrocha aux barreaux du lit. Ce fut comme si elle lui avait donné un signal.

De soumission, de reddition totale.

Il se retira lentement et elle laissa échapper un gémissement. L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait s'arrêter, puis il commença à se mouvoir en elle. Furieusement.

Après coup, Suzanne serait incapable de dire combien de temps cela avait duré. Une heure, deux heures, toute la nuit ? Elle n'avait aucun moyen de le savoir. Il la pilonna sans merci, interminablement, de toute la puissance de son corps. Allant et venant encore et toujours, inexorablement.

Comme s'il n'avait aucune limite. Et il semblait qu'il n'y en eût aucune au plaisir qu'il était capable de faire naître en elle. Son corps ne lui appartenait plus, et elle jouit plusieurs fois coup sur coup.

Au moment où elle pensait ne pas pouvoir en supporter davantage, alors que ses doigts moites et tremblants n'avaient plus la force de s'accrocher aux barreaux du lit, que sa gorge était à vif à force d'avoir crié, elle sentit son sexe enfler et durcir en elle. Puis John explosa dans un rugissement. Seules ses mains qui lui étreignaient les hanches empêchèrent Suzanne de s'effondrer. Enfoncé en elle jusqu'à la garde, il jouit longuement avec des gémissements qui ressemblaient à des cris d'agonie.

Elle aussi eut l'impression de mourir, l'esprit totalement détaché de son corps, au-delà de tous les liens qui l'avaient un jour rattachée à ce qu'elle considérerait être elle-même.

Sur un ultime gémissement, John s'écroula sur elle de tout son poids, la clouant au matelas. Il était en nage et dégageait une puissante odeur musquée. Son sexe encore à demi érigé était toujours en elle, et elle sentit sa semence couler le long de ses cuisses.

Elle sentit aussi sa main lui caresser les cheveux, son souffle chatouiller son épaule nue quand il poussa un long soupir, puis elle sombra dans l'inconscience.

## Chapitre 11

L'aube venait à peine de se lever quand John se réveilla. C'était un soldat et il avait l'habitude d'être complètement alerte dès qu'il ouvrait les yeux. Simple question d'entraînement. Il y avait formé ses hommes quand il était officier dans les forces spéciales. Il les laissait dormir normalement quelques jours, les privait de sommeil, puis testait leur adresse au tir quelques minutes après le réveil, au terme d'un bref instant de sommeil paradoxal. John était doué à ce jeu-là. Quel que soit son état de fatigue, il lui suffisait d'ouvrir les paupières pour que toutes ses fonctions physiques et intellectuelles soient au top.

Là, toutefois, si son esprit respectait la discipline, son corps s'obstinait à vouloir rester au lit, collé contre le dos tiède de Suzanne.

Elle ne bougeait pas dans son sommeil. Il n'entendait pas sa respiration, mais il la sentait sur le bras qu'il avait passé autour de son buste. Elle était incroyablement gracile et délicate - presque trop pour l'usage qu'il avait fait d'elle cette nuit.

Son sexe s'éveilla à ce souvenir ; il l'attira plus près et enfouit le visage au creux de son épaule. Sa barbe naissante griffa sa peau pâle, et il recula aussitôt pour ne pas risquer de lui laisser des marques.

Il resta immobile, savourant l'instant. Un autre truc de soldat. Sur le champ de bataille, chaque instant peut être le dernier et tous les sens sont perpétuellement en alerte.

Il n'était pas sur un champ de bataille, mais le danger guettait néanmoins, voilà pourquoi il devait se lever en dépit de sa puissante envie de demeurer blotti contre Suzanne. Il lui fallait contacter Bud pour savoir s'il y avait du nouveau. Vérifier la sécurité du périmètre. Envoyer ses hommes à la pêche aux informations.

Pete et Les seraient aussi efficaces que Bud dans ce domaine, mais là où Bud était obligé de respecter la loi, Pete et Les n'obéissaient qu'à John, qui était bien plus exigeant que la loi. D'autant plus exigeant qu'il s'agissait de la sécurité de Suzanne Barron.

S'écarter d'elle se révéla plus difficile qu'il ne l'aurait cru. Ses mains refusèrent tout bonnement de se détacher d'elle. D'habitude, il roulait sur le côté deux secondes après avoir ouvert les yeux, mais cette fois, il s'en révéla incapable, et resta là, à la caresser, à respirer le parfum de ses cheveux, baigné par la chaleur de son corps.

Finalement, quand le ciel vira au rose derrière la fenêtre, il se força à se lever. Il gagna la salle de bains, entièrement nu, mouilla un gant de toilette à l'eau tiède et retourna jusqu'au lit. Il demeura un moment à la regarder dormir.

L'ombre de ses longs cils voilait à demi les cernes qu'elle avait sous les yeux, et il remarqua les bleus qu'il lui avait laissés sur les hanches vers la fin. Sur le moment, il avait vaguement eu conscience qu'il n'aurait pas dû la posséder aussi violemment, pourtant, il ne parvenait pas à le

regretter. Lui eût-on pointé un AK-47 sur la tempe la nuit dernière qu'il aurait été incapable de s'arrêter.

Il se pencha et la fit doucement rouler sur le dos. Elle était si épuisée que cela ne la réveilla même pas.

Il nettoya délicatement son entrejambe, puis l'essuya avec autant de soin. Ils auraient dû y songer la veille, mais il était tellement lessivé qu'il s'était tout bonnement écroulé avant de sombrer dans un sommeil comateux.

Elle était si belle, même ainsi. Sa respiration s'accéléra à l'idée d'embrasser, sous cette douce toison aux reflets dorés, les tendres replis roses de son sexe. De les lécher et de sucer le petit clitoris qui s'y nichait.

Ces pétales de chair à l'aspect innocent recelaient pourtant la source de délices aussi bouleversantes que mystérieuses. Ils lui donnaient envie de s'agenouiller et d'enfouir le visage entre ses cuisses. De la lécher jusqu'à ce que la jouissance la secoue tout entière, comme la veille. Seigneur, les contractions de sa vulve autour de son sexe l'avaient excité à un point incroyable...

Il bandait. Encore. S'il n'avait écouté que son instinct, il se serait recouché, lui aurait écarté les cuisses, l'aurait pénétrée d'un seul coup de reins, et aurait commencé à la posséder. C'était du moins ainsi qu'il se serait comporté avec n'importe quelle autre femme. Jamais il ne s'était retenu. Ses partenaires avaient toujours su à quoi s'attendre avec lui. Il avait toujours pris la peine de leur faire savoir qu'il avait un gros appétit sexuel et qu'il n'avait pas l'intention de les ménager. Si c'était ce qu'elles voulaient, tant mieux. Sinon, il n'aurait aucun mal à en trouver une autre.

Oui, avec une autre que Suzanne, il serait déjà en train de la besogner et l'aurait regardée s'éveiller au contact de son sexe allant et venant en elle.

Mais il s'agissait de Suzanne. Il ne savait pas exactement en quoi elle différait des autres, mais le fait était là. Elle était différente.

Elle était épuisée, et son sommeil avait autrement plus d'importance à ses yeux que son érection. Il rabattit les couvertures sur elle, la contempla encore un instant, écarta une boucle pâle de ses yeux dans un mouvement qui se convertit spontanément en caresse, puis se força à quitter la chambre.

Après une douche rapide, un rasage et une tasse de café, il regagna sa tanière souterraine.

Bud n'allait pas être ravi d'être tiré du lit aux aurores, mais les circonstances l'exigeaient.

— Morrison, répondit Bud d'une voix agacée mais alerte.

— C'est John. Tu as du nouveau ?

Un long silence suivit cette question, et John se redressa aussitôt, alarmé.

— Je t'écoute, insista-t-il d'un ton impatient.

— Tu ne vas pas aimer ce que j'ai à t'annoncer, *Midnight*.

— Il y a déjà un tas de trucs que je n'aime dans cette histoire. Accouche.

— Suzanne collaborait régulièrement avec un autre décorateur, Todd Armstrong. Avant que tu t'emballes, je précise que Todd Armstrong était gay. Un mec bien. Intelligent, honnête. J'ai eu l'occasion de le croiser, il avait beaucoup d'humour.

Assailli par un mauvais pressentiment, John sentit son estomac se nouer.

— Il *avait*, tu dis ?

— Ouais, soupira Bud. Il s'est fait descendre. On a retrouvé son corps il y a environ six heures. Il avait été torturé et ce n'était franchement pas beau à voir, *Midnight*.

Tous les signaux que le corps de John était susceptible d'envoyer s'affolèrent au point que les poils de ses

avant-bras se dressèrent. Bud avait raison, c'était une très mauvaise nouvelle.

Bon sang, Bud sortait avec la meilleure amie de Suzanne - comment s'appelait-elle déjà ?... Claire.

— Tu ferais bien de garder l'œil sur Claire, lui conseilla-t-il. On dirait que l'entourage de Suzanne est directement menacé.

— C'est fait. Je l'ai placée sous protection rapprochée et, crois-moi, ça ne lui plaît pas du tout.

— J'imagine.

Tout comme John, Bud était hyper protecteur, et sa copine ne devait pas être ravie d'être limitée dans ses mouvements, mais sa sécurité passait avant tout.

— Et les parents de Suzanne ?

— Je m'en occupe. Ils vivent au Mexique, en Basse Californie. J'ai contacté la police mexicaine qui a posté des vigiles discrets autour de leur maison.

Si Bud avait contacté la police mexicaine, cela donnait la mesure de son inquiétude. John sentit sa gorge se serrer devant l'ampleur de la menace qui planait sur Suzanne.

— De quelles pistes dispose-t-on dans l'immédiat ?

— C'est l'impasse, avoua Bud d'une voix où perçait la frustration. On connaît l'identité des deux tueurs, mais ils ont dû passer par un intermédiaire parce qu'on n'a strictement rien trouvé. Relevés d'empreintes à leur domicile, mouvements bancaires, appels téléphoniques, on a tout passé au peigne fin et ça n'a rien donné. Que dalle.

— L'argent a dû atterrir sur un compte offshore, commenta John. Tu perds ton temps.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre, bordel ? Et toi ? Tu as interrogé Suzanne ? Elle sait ou possède quelque chose de suffisamment dangereux pour qu'on cherche à la tuer. Tu as intérêt à te grouiller de trouver quoi, parce que Claire est impliquée et que ça ne me plaît pas du tout. Si tu



ne te décides pas à la cuisiner en vitesse, je t'expédie ton cul à la figure avec un lance-pierre.

John perçut la trouille de Bud à l'idée qu'il arrive quoi que ce soit à Claire derrière la menace, autrement il lui aurait tendu sa tête au bout d'une pique.

Il n'aurait sans doute pas compris une semaine auparavant, mais ce n'était plus le cas. La moindre menace concernant Suzanne avait toutes les chances de le rendre fou.

— D'accord. Je te rappelle.

John coupa la communication, s'adossa à son fauteuil et réfléchit.

Il avait beaucoup de mal à réfléchir dès qu'il s'agissait de Suzanne. Il avait tellement peur de la perdre que cela altérait ses facultés mentales et qu'il oubliait de considérer la situation comme une mission ordinaire. Il s'y efforça pourtant. Sa sécurité en dépendait.

Il appela Pete pour lui demander de relever tous ses hommes des missions en cours. Désormais, son équipe devait se consacrer exclusivement à l'affaire Suzanne Barron. Dans moins de douze heures, John savait qu'ils sauraient absolument tout à son sujet, depuis ses résultats scolaires jusqu'à ses habitudes financières et son cycle menstruel.

Aujourd'hui, il allait devoir la cuisiner. Distrain par la perspective de lui faire l'amour sans brutalité pour lui faire oublier leur désastreuse première fois, il avait remis ça à plus tard.

Il ne pouvait plus se le permettre, se dit-il en émergeant de sa tanière.

Mais d'abord, il devait la nourrir. Cela faisait vingt-quatre heures qu'elle n'avait rien avalé. Il n'avait rien d'un chef cuisinier, mais il gardait toujours un stock de provisions. Café, œufs, bacon sous vide, pain de mie. Une fois qu'elle aurait mangé, elle parlerait.

Fort de cette certitude, John glissa deux tranches de pain de mie dans le grille-pain, cassa des œufs dans un bol et mit la cafetière électrique en marche. Quand il déposa les tranches de bacon dans la poêle, l'huile chaude cracha et projeta des gouttelettes brûlantes sur son torse et ses bras.

— Bordel de merde ! s'exclama-t-il en tâtonnant autour de lui pour trouver de quoi couvrir la poêle.

— Les tabliers de cuisine ne sont pas faits pour les chiens, lança une voix amusée dans son dos. Faire frire du bacon torse nu, ce n'est pas de la témérité, c'est de la bêtise.

John fit volte-face sans plus se soucier des projections d'huile. Suzanne se tenait sur le seuil de la chambre. Elle avait enfilé une chemise de nuit bleue, identique à celle qu'il avait déchirée la veille. Elle avait aussi pris une douche. John perçut l'odeur du savon par-dessus celle du bacon et des toasts... qui étaient en train de brûler ! Merde ! Il se brûla les doigts en sortant les tranches du grille-pain et reporta aussitôt son attention sur elle.

Il ne l'avait pas ménagée, la veille, et il avait complètement dérapé sur la fin. Il appréhendait sa réaction.

Mais Suzanne traversa la pièce en souriant, passa devant lui pieds nus, et John sentit toutes les hormones de son corps se soulever et réclamer à grands cris une nouvelle dose de débauche érotique.

— J'imagine que ce n'est pas un revolver que je vois là et j'en conclus que tu es content de me voir, dit-elle.

Il n'eut pas besoin de lui demander à quoi elle faisait allusion. Son sexe avait réagi comme il le faisait chaque fois qu'il se retrouvait en sa présence. Ou qu'il sentait son odeur. Ou qu'il pensait à elle. Tandis qu'il la contemplait, la réaction s'intensifia.

Elle tendit la main et baissa la flamme du gaz. L'huile cessa de crachoter et le bacon se mit à frire paisiblement. Elle se retourna en fredonnant pour ouvrir les portes du placard.

Une sorte de magie féminine lui avait fait instinctivement trouver les assiettes. John en resta bouche bée. Suzanne se déplaçait dans la kitchenette avec autant d'aisance que si elle avait toujours vécu là. En un clin d'œil, elle dressa la table. Aussi élégamment que le permettait son équipement sommaire.

John mangeait généralement directement au-dessus de l'évier. Suzanne, elle, avait placé deux feuilles de papier essuie-tout en guise de sets de table, disposé les couverts de part et d'autre des assiettes et posé les mugs à main droite de chacune d'elles. Elle poussa même le sens de la présentation jusqu'à mettre les œufs, le bacon et les toasts sur un plat. C'était tout simplement extraordinaire.

Le sexe ne serait pas pour tout de suite - ce qui était aussi bien puisqu'ils devaient parler, s'empressa de raisonner John, sans parvenir à convaincre son sexe de la justesse de cette réflexion. Il s'était assis et, sous la table, son sexe se tendit douloureusement. Il décida de l'ignorer.

Il versa du café dans la tasse de Suzanne pendant qu'elle remplissait son assiette. Il avait une faim de loup. Suzanne était sans doute aussi affamée que lui, mais cela n'affectait en rien ses excellentes manières de table.

John sentit quelque chose crisser entre ses dents.

— Des éclats de coquilles sont tombés dans les œufs brouillés, marmonna-t-il. Désolé.

— Oui, répondit-elle, sereine, en écartant de la pointe de sa fourchette un autre éclat de coquille sur l'assiette de John avant de faire le tri dans la sienne. Les œufs sont trop salés et les toasts sont carbonisés, mais je te pardonne. Avons-nous épuisé les réserves de nourriture ?

— Pratiquement, oui. Il faudra aller faire des provisions à Fork in the Road dans la journée.

Elle l'observa, la tête inclinée de côté, ses yeux argentés le dévisageant posément, puis hocha la tête.

— D'accord. J'ai des choses à acheter, de toute façon.  
Hmm. Des trucs de gonzesse, à tous les coups, devina-t-il.  
Hors de question qu'il demande des précisions, ça ne le regardait pas.

Suzanne écarta son assiette, croisa les bras sur la table et se pencha vers lui, son regard fouillant le sien.

— Dis-moi la vérité, John. J'ai besoin de savoir. Ne serait-ce que pour avoir l'esprit tranquille. Combien de temps allons-nous devoir rester ici ?

— Le temps qu'il faudra, répondit-il sans prendre de gants.  
Il se demanda furtivement s'il devait l'informer de ce qui était arrivé à Todd Armstrong, et décida que ce n'était pas nécessaire dans l'immédiat. Elle avait le droit de savoir et elle lui en voudrait sans doute d'avoir fait de la rétention d'information, mais pour l'heure, il estima qu'il était inutile de l'accabler. Elle devait garder les idées claires, et savoir que son ami était mort à cause d'elle risquait de la perturber. Gravement.

— Avant toute chose, il faut qu'on comprenne ce qui se passe, ma belle. Tant que nous avancerons dans le noir, nous serons vulnérables. J'aimerais te poser quelques questions.

Elle hocha la tête, se resservit une tasse de café, puis recroisa les bras sur la table.

— Je t'en prie, vas-y.

— Deux hommes ont été chargés de te tuer, déclara-t-il sans chercher à finasser. As-tu une idée de la raison ?

Elle demeura un moment silencieuse, puis secoua la tête.

— Non. Absolument aucune. J'ai tourné et retourné cette question dans ma tête, et je ne vois absolument pas pourquoi qui que ce soit me voudrait du mal.

— Bon. Procédons par ordre. Commençons par ton travail. En quoi consiste-t-il exactement ?

Suzanne poussa un léger soupir.

— Je crois que la façon la plus simple de le définir serait de dire que je conçois l'agencement d'espaces aussi bien publics que privés. Bien des gens n'ont ni le temps ni l'envie de décorer leur bureau ou leur appartement et font appel à un spécialiste pour s'en occuper à leur place. En l'occurrence, moi. Je visite l'endroit à décorer, je propose deux ou trois projets, et le client choisit celui qu'il ou elle préfère. Il peut s'agir d'une personne seule ou d'un comité. Je m'occupe ensuite de l'achat des meubles, et avec l'aide d'une société de déménagements, je supervise l'installation *in situ*.

— Qui sont tes clients ?

— Des sociétés, principalement. Mais aussi des personnes privées. Je me suis occupée de la décoration de trois magasins - une librairie et deux boutiques de mode - et de deux musées. Ce n'est pas ce que je préfère parce que c'est assez insipide.

John lui demanda de dresser la liste de tous les clients pour qui elle avait travaillé depuis un an, et lui posa des questions précises sur tous les aspects de son travail. Suzanne n'avait jamais travaillé pour une agence gouvernementale, une compagnie d'approvisionnement public ou une usine d'armement. Pas même pour une société informatique. Elle n'avait eu accès à aucun secret industriel. Elle gagnait correctement sa vie, mais ses revenus n'avaient rien de spectaculaires. Le montant de son compte épargne ne justifiait pas une tentative de meurtre John gagnait plus que cela pour une seule mission. Sa société avait progressé lentement, grâce au bouche à oreille. Ses clients étaient tous des citoyens respectables.

Une heure plus tard, John se frotta la nuque, profondément dépité. S'il existait une seule personne au monde dont le travail était inoffensif et la vie parfaitement réglée, c'était bien Suzanne Barron.

Il ne lui restait plus qu'à aborder le domaine de sa vie privée. John redoutait cet instant.

— Et du côté de ta vie sentimentale ? demanda-t-il d'un ton faussement détaché. Pas d'amants éconduits ou d'ex petit ami violent ?

— Oh.

Cette idée parut la surprendre.

— Non, bien sûr que non, répondit-elle en rougissant délicieusement, mais sans détourner les yeux. Je, heu... je n'ai pas eu beaucoup d'amants, ajouta-t-elle après avoir pris une profonde inspiration. Ma mère était très malade quand j'étais à l'université et sa maladie nous accaparait. Elle va mieux, heureusement. Et ces dernières années, je me suis surtout consacrée à mon travail.

— Qui était ton dernier amant en date ?

— John... Est-ce vraiment nécessaire ?

— Absolument.

C'était un mensonge. John ne savait absolument pas si cela ferait avancer son enquête. Mais il avait besoin, pour sa tranquillité d'esprit, de mettre des noms sur des visages. L'idée qu'un autre homme ait pu poser les mains sur elle le rendait malade. Dès qu'elle lui aurait donné leurs noms, il s'informerait sur leur compte et s'assurerait personnellement qu'ils ne l'approchent jamais plus.

— Bien. Le dernier homme que j'ai fréquenté s'appelait Marcus Freeman. C'est le gérant de mon agence bancaire. Mais ce n'était pas, heu... disons que c'était une relation superficielle. Nous n'avons jamais... nous n'avons jamais... C'est resté platonique, quoi, conclut-elle avec un haussement d'épaules. Le dernier homme avec qui j'ai eu une... relation sexuelle s'appelait Adrian Whitby. C'est le directeur du Musée Kronen. Il m'avait chargée de la décoration de la nouvelle aile. Cela remonte à deux ans. Nous avons rompu et je ne l'ai jamais revu.

John demanderait à Les de se renseigner sur cet Adrian Whitby. S'il s'en occupait personnellement, il serait trop tenté de lui coller son poing dans la figure. Il encaisserait peut-être une entrevue avec Marcus Freeman, sachant qu'il n'avait pas couché avec Suzanne. L'idée d'un autre homme embrassant Suzanne, que ce saligaud de Whitby ait pu fourrer sa... John préférait ne pas y penser tellement ça le faisait enrager.

Suzanne était à lui. Aucun autre homme ne l'approcherait plus jamais. John réalisa qu'il serait prêt à tuer pour que les choses demeurent ainsi.

Il but une gorgée de café histoire de reprendre le contrôle de ses émotions et de s'exprimer calmement. La rage est une émotion négative. Il continua de siroter son café le temps de se ressaisir complètement.

— Passons à ta famille. Ton père exerce-t-il une profession à caractère sensible ? Un frère ou une sœur ?

— Je suis fille unique, répondit-elle en secouant la tête. Mon père est un professeur d'université à la retraite. Il enseignait la littérature. C'est un spécialiste de Chaucer. Ma mère était professeur de français au lycée - elle est à moitié française. Depuis qu'ils sont à la retraite, ils se sont installés au Mexique, en Basse Californie, où papa se consacre à l'écriture de ce qu'il appelle ironiquement le Grand Roman Américain. Ils sont adorables et parfaitement inoffensifs.

Encore une impasse. Cet interrogatoire ne les menait nulle part. John ne s'était jamais senti aussi frustré de sa vie et il avait horreur de cela. Il se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index.

Suzanne avait répondu calmement à ses questions, mais il la sentait perturbée, et il ne voulait pas qu'elle le soit.

Comment se faisait-il que la sérénité de Suzanne lui paraisse subitement plus importante que sa quête d'informations ?

Lui qui n'avait jamais eu de mal à séparer mission et émotions, voilà qu'il ne supportait pas de la savoir malheureuse.

Jamais encore il n'avait ressenti cela. Que lui arrivait-il ? Il aurait dû la presser de questions, s'efforcer de lui tirer les vers du nez, mais... quelque chose l'en empêchait.

Elle était là, en face de lui, si belle et désespérée, telle une licorne à la lisière d'une forêt enchantée, et il en avait le cœur brisé. Il ne voulait pas qu'elle s'inquiète ou qu'elle soit triste.

Il avait affronté le danger en connaissance de cause plus de fois qu'il n'aurait pu compter. Il avait survécu aux balles ennemies. Il avait même été amené un jour à désamorcer une bombe. Il n'avait peur de rien et ne reculait jamais face au danger. C'était du moins ce qu'il croyait jusqu'à présent. Pourtant, voir Suzanne assise à cette table, avec cet air triste et effrayé, lui était insupportable.

Lui qui se croyait dépourvu de cœur le sentait à présent se contracter douloureusement dans sa poitrine.

Vif comme l'éclair, il se leva, souleva Suzanne dans ses bras et l'assit sur ses genoux. Après avoir poussé un cri de surprise, elle se laissa aller contre lui et cala la tête au creux de son épaule. Ils demeurèrent ainsi, serrés l'un contre l'autre, dans la douce lumière matinale. Le simple contact de Suzanne dans ses bras, le simple fait d'entendre son souffle régulier, de sentir sa tête peser sur son épaule, apaisa une plaie à vif au plus profond de lui.

Il fit glisser le dos de son index sur la manche de sa chemise de nuit, puis palpa le tissu, désireux de prolonger ce contact.

— C'est une très jolie couleur, dit-il. Le bleu te va très bien. C'était vrai. Aussi vrai du bleu que de n'importe quelle autre couleur, du reste.

— Merci, murmura-t-elle en levant la tête vers lui avec un sourire. Mais elle n'est pas bleue.



John regarda la chemise de nuit. Elle était pourtant bleue. Il reporta les yeux sur Suzanne qui secoua la tête. Bon, d'accord. Elle n'était pas bleue. Il regarda de nouveau la chemise de nuit. Bon sang, elle était bel et bien bleue.

Elle recouvrit sa main de la sienne et lui sourit, et John eut furtivement l'impression de la retrouver telle qu'elle était quand il l'avait rencontrée. Confiante. Sexy. Il adorait la voir ainsi. Il aurait donné son bras droit pour qu'elle garde cette expression éternellement.

— Tu as vraiment un problème avec les couleurs, John. Il faut que tu apprennes leurs noms, les nuances. Cette chemise de nuit, par exemple, n'est pas bleue. Elle est bleu céleste. Il existe tellement de nuances de bleus : marine, saphir, pervenche, maya, turquoise, bleu minuit - celui-là tu le connais peut-être...

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris, l'interrompit-il en réprimant un sourire.

— Il existe une infinité de couleurs dans le monde, dit-elle en faisant courir sa main sur son torse nu et le long de son bras. Prends celle de ta peau, par exemple. Tu es très bronzé. Je dirais que ta peau est... terre de Sienne. Elle vire peut-être au cannelle quand tu t'exposes au soleil. Mais là, ajouta-t-elle en promenant l'index sur son biceps pour atteindre la zone de peau plus pâle de la face interne de son bras, je dirais qu'elle est ocre. Je distingue toutes sortes de couleurs sur toi, depuis tes cheveux qui sont évidemment ébène avec des traces d'étain au niveau des tempes, jusqu'à tes yeux qui sont gris revolver. Quant à ta bouche...

Elle changea de position entre ses bras et posa le doigt sur ses lèvres. Son sourire amusé avait cédé la place à un sourire terriblement tentateur. C'était ce sourire-là qui avait valu à Adam tant d'ennuis avec le serpent. La voix de Suzanne se réduisit à un murmure comme elle ajoutait : — Ta bouche est amarante. Son doigt traça le contour de ses

lèvres, puis plongeait entre ses lèvres. John en suçait avidement le bout. Sa langue s'enroula autour comme elle s'était enroulée autour de la pointe de son sein, et il sut qu'elle s'en souvenait quand ses paupières voilèrent son doux regard gris.

Lorsqu'elles se soulevèrent de nouveau, une lueur diabolique faisait étinceler son regard et John - il n'y avait à présent aucun moyen de le dissimuler - était infernalement excité. L'adorable petite sorcière baissa les yeux sur son entrejambe et se passa la langue sur les lèvres. L'érection de John s'affermirait. Il se demanda si elle n'avait pas dans l'idée de faire l'amour pour oublier ses soucis.

Parfait. Ce plan lui convenait.

Ils s'occuperaient du reste dans une heure. Ou deux. Ou quatre. La pensée de faire l'amour lui plaisait vraiment beaucoup.

Suzanne avait enfoui les mains dans ses cheveux à présent, incurvant les doigts sur l'arrière de son crâne. Elle fit courir la pointe de sa langue autour de ses lèvres qu'il écarta docilement, avidement. Sa langue frotta contre la sienne.

— Mmm, souffla-t-elle en inclinant la tête pour l'embrasser à pleine bouche.

Oh, oui.

Elle s'écarta à l'instant précis où il s'apprêtait à l'attirer contre lui.

— Ah, ah, dit-elle d'un ton de réprimande, les lèvres si près des siennes qu'il sentit son souffle sur sa bouche.

Elle fit glisser ses mains le long de ses bras pour les bloquer contre son torse.

— Interdit de toucher pendant la leçon sur les couleurs, monsieur.

Elle exerça une légère pression sur ses poignets comme pour lui intimer l'ordre de laisser ses mains là où elles étaient.

John se laissa faire. C'était pour rire, évidemment. Elle ne pouvait pas l'empêcher de la toucher, elle n'en avait pas la force physique. Mais si cela lui donnait l'impression de contrôler quelque chose alors même que sa vie lui échappait, John n'y voyait aucune objection.

Il resta donc sagement assis, Suzanne sur ses genoux, son sexe ayant adopté la position qui était désormais la sienne chaque fois que cette femme l'approchait, le touchait ou posait les yeux sur lui : celle du garde-à-vous.

La petite rusée le savait, bien sûr. Comment aurait-elle pu l'ignorer alors qu'elle était assise sur son érection ? Mais elle faisait l'innocente et persistait à l'agacer de la pointe de la langue.

Elle la fit courir sur le pourtour de son oreille, puis l'introduisit dans ses replis jusqu'au centre tout en lui caressant les épaules. Les délicieuses attentions de cette petite langue humide l'électrisèrent au point de lui faire dresser les poils sur sa nuque.

— Voyons voir par ici, soupira-t-elle.

Elle avait débusqué son téton droit et le pinçait doucement entre ses doigts, envoyant une véritable décharge électrique au niveau de son sexe. Ses seins frottaient contre son torse tandis qu'elle le tripotait. Elle fit courir le bout de son doigt sur l'aréole.

— Ici, je dirais que c'est brique, relevé d'une nuance cuivrée, mais si je fais ça... enchaîna-t-elle avant de passer la langue sur son téton, puis de le suçoter tendrement. Hmm... Vermillon. Définitivement.

Il n'y avait pas que son sexe qui était dur. John était dur de partout. Tendue comme un arc et serré comme un poing. Chaque coup de langue, chaque succion de ses lèvres sur son téton se répercutait directement au niveau de son entrejambe.

Suzanne glissa à bas de ses genoux avec un sourire ponctué d'un soupir et s'agenouilla devant lui. Elle tendit les bras, fit glisser ses mains depuis ses pectoraux jusqu'à son abdomen, dont elle mordilla doucement les muscles.

— Fauve, bronze, sable, murmura-t-elle avant de faire courir sa petite langue rose sur son torse, son ventre et au creux de son nombril.

Elle le mordilla de nouveau, plus fort cette fois. Son menton frottait contre son sexe. Bon sang !

Elle tira sur le cordon de son jogging et la ceinture se détendit. Elle l'écarta et prit son sexe dans sa main.

— Ma récompense, souffla-t-elle en faisant glisser sa main fermée de haut en bas, puis de bas en haut, encore et encore.

John crut mourir.

Les yeux plissés, elle étudia son sexe érigé avec attention.

— Toutes sortes de couleurs ici. Un véritable arc-en-ciel. Thé, caramel, cognac...

Elle soupesa ses testicules, puis fit lentement remonter son index depuis la base de son pénis jusqu'au sommet, couronné d'une goutte translucide. John était à un cheveu de l'explosion.

Lentement, comme si elle avait toute la vie devant elle, Suzanne caressa le pourtour de son sexe, tout près de l'extrémité.

— Et là... dit-elle d'une voix enjôleuse en levant vers lui ses yeux à l'éclat argenté. Quetsche. Une belle prune bien mûre.

Elle inclina la tête, le prit en bouche et le suçà.

John bondit de sa chaise et la souleva dans ses bras dans l'intention de l'emmener dans sa chambre. Il n'en eut pas la patience.

Il n'alla pas plus loin que le mur de la cuisine. Là, il baissa son jogging, souleva sa chemise de nuit et plongea en elle. Suzanne était aussi chaude et moite que si elle venait d'avoir

un orgasme. Avait-elle joui en le suçant ? Peu importait, car John était incapable de se contrôler. Il ne tenta même pas de modérer ses coups de reins, se contentant de la pilonner follement. Avec une telle fougue que cela ne pouvait pas durer longtemps. Suzanne gémit, puis poussa un cri. Quand sa vulve se mit à palpiter autour de son sexe, il se déversa en elle à longs traits puissants, s'autorisa une ultime poussée, puis demeura enfoui en elle, se contenant d'onduler des hanches comme s'il cherchait à la posséder plus profondément encore.

Ils restèrent là un long moment, leurs halètements résonnant dans la pièce silencieuse. John remonta les jambes de Suzanne un peu plus haut autour de sa taille, attendant qu'un semblant de force lui revienne dans les jambes et qu'un peu de sang lui irrigue le cerveau.

Les cheveux de Suzanne se répandirent sur son épaule quand elle enfouit le visage au creux de son cou pour le mordre doucement. Elle laissa échapper un soupir, lui embrassa l'épaule, puis :

— Tu sais, John, tu devrais peut-être consulter quelqu'un à propos de ce fétichisme du mur.

## Chapitre 12

— John, je veux un sapin.

La nuit commençait à tomber et John s'affairait à ranger les provisions. Son sens de l'organisation laissait à désirer, c'était le moins qu'on puisse dire. Il mettait la farine à côté de la lessive et le sucre en poudre avec le détergent, mais Suzanne tint sa langue.

Ils étaient allés à Fork in the Road, qui s'était révélé aussi cosmopolite que son nom le laissait à penser. Une station-service doublée d'un snack, quatre maisons, un

bureau de poste et - curieusement - un petit supermarché remarquablement bien fourni. Le seul à cent kilomètres à la ronde, probablement. Suzanne avait trouvé tout ce qu'elle voulait, et cherchait à présent à se débarrasser de John. Elle avait des choses à faire sans qu'il traîne dans ses jambes. En outre, elle voulait lui faire une surprise.

Cette expédition à Fork in the Road avait été une sacrée expérience.

Dès qu'ils étaient sortis du chalet, John s'était métamorphosé en *Midnight man*. L'homme qui lui faisait l'amour, gémissant et tremblant, avait disparu comme s'il n'avait jamais existé. Celui qui l'avait remplacé était aussi froid et distant qu'un cyborg. Tout en gestes mesurés et précis, et hyper vigilant. Constamment.

À l'aller, il n'avait pas desserré les dents, uniquement concentré sur sa conduite, contrôlant sans arrêt ses rétroviseurs. Une fois arrivé en ville, il s'était livré à un ballet extrêmement élaboré au moindre de leurs déplacements. Suzanne avait mis une heure à comprendre qu'il veillait perpétuellement à ce qu'elle ne soit pas exposée. À se placer de telle façon qu'au cas où on lui tirerait dessus, la balle l'atteigne avant elle.

Elle en avait été émue aux larmes - larmes qu'elle s'était aussitôt efforcée de dissimuler. Malheureusement, rien n'échappait à l'œil acéré de ce maudit *Midnight man*. Il lui avait demandé ce qui n'allait pas et elle avait eu la bêtise de répondre qu'elle avait pris froid. Du coup, sans se soucier de ses protestations, il l'avait obligée à porter sa grosse veste en mouton retourné le reste de l'après-midi. Une veste qui lui recouvrait les mains et lui arrivait aux genoux.

Elle avait pris son temps au supermarché, remplissant cinq grands cabas d'achats divers. John leur avait coulé un regard suspicieux avant de sortir son portefeuille.

— Non, avait-elle aussitôt protesté. Laisse-moi p...

John avait eu l'air tellement épouvanté à cette idée qu'elle avait éclaté de rire, s'attirant le regard d'une caissière blasée.

Après les courses, ils étaient allés prendre un café accompagné d'un sandwich au snack - John assis dos au mur et détaillant d'un regard glacial quiconque entrait dans l'établissement -, puis ils étaient rentrés tranquillement tandis que le jour déclinait.

John s'immobilisa et la regarda.

— Tu veux un quoi ?

— Un sapin. C'est la veille de Noël. Il nous faut un sapin.

John eut l'air aussi ahuri que s'il n'avait jamais entendu les mots *sapin* et *Noël* dans la même phrase.

Suzanne soupira.

— Écoute, c'est Noël. On est fatigués et stressés, et on a besoin d'un peu de joie et de légèreté. Je n'ai jamais passé un seul Noël sans sapin, et je n'ai pas l'intention de commencer aujourd'hui. On m'a déjà privée de ma maison et de mon travail, mais on ne me privera pas de Noël. Et surtout pas de sapin de Noël. J'en ai vraiment besoin. Tu ne fêtes pas Noël, toi ?

Il la fixait comme s'il n'avait pas compris ce qu'elle venait de dire. C'était peut-être le cas. Aussi triste que cela paraisse, il n'avait peut-être pas souvent eu l'occasion de fêter Noël.

John paraissait si fort et indépendant, si détaché des peurs et des désirs du commun des mortels. Tellement dur et maître de lui que Suzanne se doutait qu'il ne devait pas y avoir eu beaucoup de douceur dans sa vie.

— Où as-tu passé Noël, l'année dernière ? demanda-t-elle doucement.

— En Afghanistan. Il n'y a pas des masses de sapins, là-bas, plaisanta-t-il avec un haussement d'épaules. Noël est un jour comme les autres pour les militaires.

Suzanne sentit son cœur se serrer. John n'avait pas eu une existence facile. Sa vie avait été faite de devoirs et de sacrifices. Il avait peut-être encore plus besoin de fêter Noël qu'elle-même. D'autant que lui aussi se retrouvait privé de maison et de travail.

— Eh bien, ce ne sont pas les sapins qui manquent, ici reprit-elle en désignant la forêt qu'on apercevait par la fenêtre du chalet. J'aimerais que tu ailles en déraciner un pour moi - je ne veux pas que tu l'abattes. Creuse autour des racines et enveloppe-les dans un sac à patates si tu en as un.

— Je ne veux pas te laisser seule.

Elle posa la main sur son bras noueux. Et sentit l'énergie pure qui se lovait là. Cette sensation la plongea dans une telle excitation qu'elle faillit en oublier ce qu'elle était en train de dire. Elle riva son regard au sien.

— Je ne bougerai pas d'ici, assura-t-elle d'un ton ferme. Et tu peux très bien me rapporter un des sapins qui se trouvent tout près. Tu ne quitteras pas le chalet des yeux.

Suzanne le vit lutter contre l'idée de la laisser seule, elle le sentit jusque dans ses muscles qui jouèrent sous sa main. Peut-être était-ce à cause de l'intensité de leurs ébats ou de la situation qui les mettait tous deux sous pression, mais elle avait l'impression de le connaître tellement bien qu'elle pouvait lire en lui. Il n'avait pas envie de faire ce qu'elle lui demandait, pas envie de la laisser sans surveillance ne serait-ce qu'une minute, mais il comprenait aussi que sa requête n'avait rien de déraisonnable.

Sa mâchoire, qui commençait déjà à bleuir, se crispa tandis qu'il luttait contre son envie de lui faire plaisir, ce qui impliquait de la laisser seule et sans défense. Deux concepts mutuellement incompatibles.



Elle s'en voulut de le soumettre à un aussi cruel dilemme, mais elle avait besoin de la détente que lui procurait toujours la fête de Noël - et lui aussi.

— S'il te plaît, murmura-t-elle.

Elle avait tellement besoin de créer une petite oasis de paix et de bonheur, de se sentir autrement que comme une proie pourchassée par un ennemi invisible. Elle avait toujours fêté Noël. C'était un grand événement dans la famille Barron. Si elle devait y renoncer, ce serait comme si cet ennemi invisible avait déjà gagné. Il l'aurait dépouillée de son humanité et transformée en animal aux abois. Elle pressa doucement le bras de John.

— S'il te plaît, répéta-t-elle en le regardant.

Il n'y avait rien d'autre à dire. Elle ne voulait pas l'obliger à le faire à force de cajoleries ni tenter de lui expliquer pourquoi c'était tellement important pour elle. Soit il comprenait, soit il ne comprenait pas. Elle savait d'instinct qu'on ne pouvait forcer John Huntington à faire quelque chose contre son gré. La décision lui revenait entièrement.

Ses muscles frémirent, sa mâchoire se contracta... Suzanne lui sourit et déposa un baiser aux coins de ses lèvres. Ce fut comme d'embrasser une statue de pierre. Elle l'embrassa de nouveau.

— Allez... Tu n'auras pas besoin de t'éloigner du chalet. Je ne courrai pas le moindre danger. Tu m'as bien dit que nous étions en sécurité ici, non ?

— Si, reconnut-il comme si elle lui avait arraché cette réponse avec une pince rougie à blanc.

— Alors, tu vois. Que veux-tu qu'il m'arrive ?

Il ouvrit la bouche pour riposter et Suzanne décida de sortir l'artillerie lourde. Attirant son visage à elle, elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa. A pleine bouche, avidement, voracement, fougueusement, ardemment, l'authentique *french kiss* digne de figurer au final de *Cinéma*

*Paradiso*. Il n'avait plus rien d'une statue à présent. Il n'était plus que chaleur virile, vigueur, puissance et désir. Elle lui dévora la bouche en se collant contre lui, le sentant durcir à toute allure.

Elle frotta son ventre contre lui, sentit son érection atteindre des proportions prodigieuses, et se demanda comment elle avait pu le recevoir en elle. Le souvenir de ce sexe imposant la labourant sauvagement la fit fondre. Ses muscles intimes se contractèrent, libérant un liquide brûlant qui lui arracha un frisson.

Elle était tentée. Terriblement tentée. Mais elle avait des choses à faire.

Elle écarta légèrement les lèvres, à peine, juste assez pour que John sente son souffle passer sur ses lèvres comme elle articulait :

— Sapin.

Il la dévisagea, l'air tendu. Ses lèvres étaient gorgées de sang, encore humides de son baiser vorace. Une grande main se pressa au creux de ses reins, et il l'attira contre lui pour plaquer franchement son sexe contre elle. Suzanne sentit son ventre palpiter et leva vers lui un regard éperdu.

— John.

Il n'y avait plus d'air dans ses poumons et son nom jaillit davantage comme une vibration que comme un son.

Il renversa la tête en arrière, faisant saillir les tendons de son cou, la mâchoire crispée. Il contempla le plafond un moment, baissa la tête et recula à contrecœur, les sourcils froncés.

— Tu vas utiliser le sexe comme une arme pour obtenir de moi tout ce que tu veux, c'est ça ?

Suzanne n'eut pas besoin de réfléchir.

— Oui.

— C'est une arme bougrement efficace, grommela-t-il.

Il attrapa sa veste en peau de mouton, s'immobilisa et pointa le doigt vers elle.

— Tu ne bouges pas du chalet, gronda-t-il.

— Promis, répondit-elle avec un sourire angélique. Où veux-tu que j'aille, de toute façon ? Il ne va rien se passer sauf qu'on aura un vrai sapin de Noël et qu'on se sentira bien mieux.

Il la fixa comme s'il s'attendait qu'elle sorte un lapin d'un chapeau. Ou qu'elle se sauve en courant dans la forêt. Finalement, il hocha la tête, enfila ses gants et sortit.

Suzanne savait qu'il lui en coûtait énormément d'accéder à son désir, qu'il avait dû faire taire son instinct, mais, elle en avait vraiment besoin. Vu sa nature hyper protectrice, elle trouvait plutôt encourageant d'avoir réussi à le convaincre d'aller lui chercher un sapin. Cela signifiait que, aussi rigide soit-il, il n'était pas totalement incapable du moindre compromis.

Suzanne se mit à l'ouvrage. Elle n'avait pas beaucoup de temps devant elle. Il lui aurait fallu des heures pour déraciner un sapin, le mettre dans un sac et le traîner à l'intérieur du chalet. Mais John était plus fort que la plupart des hommes et effroyablement efficace. Elle avait donc intérêt de se dépêcher.

Une demi-heure plus tard, une cuisse de dinde entourée de pommes de terre rôtissait dans le four et une fournée de biscuits surgelés attendaient leur tour. Des épis de maïs bouillaient sur la cuisinière et une tarte aux pommes était prête à succéder aux biscuits. C'était du surgelé, mais elle avait choisi ce qui se faisait de mieux. Elle comptait la servir accompagnée de la glace à la vanille qui patientait dans le petit congélateur.

Du pop-corn sans beurre ferait office de flocons de neige artificiels sur le sapin. De belles pommes bien rouges piquées de clous de girofle répandaient déjà leur délicieux parfum.

Le supermarché de Fork in the Road disposait d'une sélection de vins dont la qualité l'avait surprise. Elle en avait versé une

bouteille dans une casserole, y avait ajouté du sucre, des clous de girofle et de la cannelle, et il commençait à frémir sur la cuisinière. Suzanne huma l'arôme du vin chaud et sourit. Elle avait mis l'autre bouteille à chambrer.

Ce ne serait certes pas le *Comme chez soi*, mais elle s'en contenterait. Il était temps de s'attaquer à la décoration.

Cet endroit était tellement sinistre et dépouillé. Si peu aimable et si mal aimé que cela lui fendait le cœur.

Elle sortit ses emplettes des cabas.

Elle recouvrit le canapé et les deux fauteuils dépareillés de trois draps rouge vif qu'elle noua artistiquement, disposa dessus des coussins à rayures rouges et blanches, puis les rassembla au centre de la pièce de façon à créer un espace chaleureux. John s'était quant à lui contenté de les plaquer contre les murs. Une caisse en bois qu'elle avait trouvée près de la porte de la cuisine recouverte de deux grands torchons de lin écru ferait office de table basse.

Elle avait déniché une adorable nappe rose et des serviettes imprimées de roses épanouies pour la table du dîner. Elle y ajouta deux bougies dans des bougeoirs en verre taillé, donnant ainsi à l'ensemble une touche presque... élégante.

Sur le chemin du retour, elle avait demandé à John de s'arrêter au bord de la route, et sous son regard ébahi, elle s'était empressée d'aller couper quelques branches de sapin à l'aide du couteau qu'il gardait dans la boîte à gants. Elle plaça les branchages dans un grand vase en plastique transparent qu'elle déposa près du canapé. La puissante fragrance du sapin ne tarda guère à se répandre dans la pièce. Elle alluma ensuite deux grosses bougies rouges parfumées qu'elle posa sur la table basse, puis une rangée de petites bougies votives qu'elle aligna le long d'une étagère. Après quoi elle régla la radio sur une station qui diffusait de la musique de Noël.

Vite ! Tout devait être fin prêt pour le retour de John, y compris elle-même. Une douche rapide suivie d'une application de lait parfumée. Un petit pull en cachemire rouge cerise. Une touche de maquillage. Quelques gouttes de parfum sur les poignets, à la base du cou, dans les cheveux et entre les seins. Elle venait tout juste de finir de se coiffer quand elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Elle se dépêcha de regagner le séjour.

La nuit était tombée et le thermomètre avait nettement chuté pendant qu'elle s'affairait à ses préparatifs. John se tenait dans l'encadrement de la porte, un sapin de belle taille muni de ses racines calé sur l'épaule, une grande bassine en fer-blanc pendant au bout de sa main libre. Une bouffée d'air glacé embaumant le sapin s'engouffra derrière lui et son souffle forma une volute blanche qui s'enroula autour de sa tête.

Il embrassa la pièce ainsi que Suzanne d'un regard sombre, et quelque chose d'étrange - quelque chose d'obscur, de puissant - passa dans ses yeux. Il s'était immobilisé, et la fixait, le visage dur, fermé.

Mon Dieu.

Elle était tellement heureuse de lui faire une surprise, de lui faire plaisir. Qu'ils oublient leurs soucis. Une bouffée de honte la submergea quand elle réalisa - trop tard - qu'essayer d'« arranger » son chalet revenait à le critiquer implicitement. C'était aussi une façon de dire qu'elle était trop raffinée pour passer du temps ailleurs que dans un espace parfaitement décoré. Il devait la trouver effroyablement snob. Alors qu'elle n'avait pas eu une seule seconde l'intention de le snober. C'était tellement instinctif chez elle - améliorer son lieu de vie, s'entourer de jolies choses - qu'elle n'avait pas pensé une seconde qu'il puisse le prendre mal.

Elle ne voulait surtout pas l'offenser. Il avait risqué sa vie pour elle. Il avait laissé son travail en plan sans un regard en arrière pour assurer sa protection. Il lui en avait appris plus long sur le sexe et la passion au cours de ces derniers jours qu'elle n'en avait découvert en vingt-huit ans de vie. L'idée qu'elle ait pu insulter sans le vouloir cet homme merveilleux lui serra le cœur.

Leurs regards se croisèrent.

— Je suis désolée, John, murmura-t-elle. J'en ai trop fait, n'est-ce pas ? Je voulais te faire une surprise, ajouta-t-elle, réalisant qu'elle se tordait les mains. J'espère que tu n'es pas vexé que j'aie changé quelques détails ici ou là. Je ne voulais pas t'insulter, je voulais juste...

— Non, l'interrompit-il d'une voix rauque. Je ne suis pas vexé. Bien sûr que non. C'est très... joli. Où veux-tu que je mette ça ?

— Là, répondit-elle en désignant l'endroit qui réclamait à cor et à cri qu'on y installe un sapin de Noël. Mets d'abord de l'eau dans la bassine.

— À vos ordres, madame, répondit-il avec un sourire.

C'était peut-être la troisième fois qu'elle le voyait sourire vraiment, et elle sentit son cœur chavirer. Et soudain elle comprit. Abruptement. Elle était amoureuse de cet homme.

Elle devait pourtant l'avoir déjà à moitié deviné, car cette découverte ne s'inscrivit pas dans son cœur comme une révélation, plutôt comme si un alvéole spécialement conçu pour John Huntington s'y trouvait déjà, n'attendant que l'instant où elle accepterait d'admettre les sentiments qu'il lui inspirait pour s'y loger spontanément.

Était-ce pour cette raison qu'elle n'avait jamais donné son cœur à aucun autre homme ? Qu'elle ne s'était jamais vraiment engagée dans une relation ? Oh, certes, elle avait fréquenté quelques hommes et avait eu quelques amants, mais à cet instant précis, elle ne se souvenait de rien à leur

sujet. Alors qu'elle se souvenait de tout - absolument tout - ce qui concernait John Huntington.

La façon dont sa belle voix grave faisait vibrer son diaphragme. La façon dont ses mains rudes et calleuses pouvaient se révéler d'une exquise délicatesse. La façon dont il s'interposait spontanément entre elle et le danger, formant un rempart de son corps pour la protéger. La façon dont les caresses de sa langue sur la sienne lui coupaient le souffle. La façon dont son sexe, dur et chaud, investissait son corps. Était-ce seulement sexuel ? Peut-être. Dieu lui était témoin que John lui avait inspiré des pensées sexuelles dès qu'elle avait posé les yeux sur lui. Ils n'avaient pas eu une seule conversation ensemble sans que le sexe soit omniprésent derrière chacune de leurs paroles. La tension sexuelle suintait de lui par tous les pores de la peau et elle avait été littéralement inondée de désir à la seconde où ils avaient fait connaissance. Cela lui ressemblait si peu, elle qui était toujours tellement maîtresse d'elle-même.

Quand elle imaginait l'homme qui incarnerait l'amour de sa vie, Suzanne visualisait un bel homme dont les goûts s'harmoniseraient avec les siens. Ils se fréquenteraient un mois ou deux, dîneraient en tête à tête dans d'élégants restaurants, verraient des films en avant-première. Coucher ensemble relèverait bientôt de l'évidence, et ils découvriraient qu'ils s'entendaient aussi bien à l'horizontale qu'à la verticale, qu'ils aimaient la même marque de café accompagné d'un simple croissant au petit déjeuner. Ils liraient les mêmes livres et auraient les mêmes opinions politiques.

Rien n'aurait pu être plus éloigné de ce scénario que sa rencontre avec John. C'était un guerrier, un dur à cuir brut de décoffrage. Ils ne lisaient probablement pas les mêmes livres et n'avaient pas les mêmes goûts musicaux. Quant à leurs opinions politiques, il y avait toutes les chances pour

qu'elles soient diamétralement opposées. Au lieu de se fréquenter quelques mois, John l'avait brutalement possédée debout contre un mur le jour même de leur rencontre. Au lit, il était stupéfiant, une véritable force de la nature qui n'avait rien de commun avec l'amant tendre et prévenant de son imagination. Avec lui, rien n'était simple, familier ou confortable.

Et pourtant, elle l'aimait. Alors qu'elle ne le connaissait que depuis quelques jours, il lui inspirait des sentiments plus profonds qu'aucun des hommes qu'elle avait connus. Pour peu qu'il le lui demande, elle le suivrait jusqu'au bout du monde.

Était-ce seulement sexuel ? Peut-être. Sur ce plan, leur relation était d'une telle intensité qu'elle était disposée à se lier à lui sur cette seule base. Mais il y avait autre chose. Ils n'avaient peut-être pas les mêmes goûts, mais elle l'admirait plus qu'aucun autre homme. Elle n'avait encore jamais rencontré d'homme aussi courageux - elle ignorait même que cela pouvait exister. Perspicace. Observateur. Intelligent.

Elle contempla son dos puissant tandis qu'il installait le sapin de Noël, et secoua la tête. Non, jamais au grand jamais elle n'aurait imaginé tomber amoureuse d'un homme tel que lui. Et pourtant elle était là, le cœur battant la chamade tandis qu'elle le regardait accomplir diligemment la plus banale des tâches.

John se redressa et s'épousseta les mains. Le sapin se dressait dans l'angle de la pièce, presque jusqu'au plafond. Il l'avait bien choisi - pyramide vert sombre aux branches régulièrement espacées - et l'avait parfaitement centré dans la bassine.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

Elle s'approcha de lui, se hissa sur la pointe des pieds et déposa sur ses lèvres un baiser empli de tendresse. Quel



homme ! Il n'avait jamais dressé de sapin de Noël de sa vie, et pourtant il s'en était sorti comme un chef du premier coup. — Maintenant... on le décore !

Elle lui fourra des rubans dans la main, et réprima un sourire devant sa mine stupéfaite. Le petit supermarché n'offrait qu'un choix restreint en matière de décorations de Noël, aussi avait-elle décidé de faire simple et naturel : pop-corn, rubans et pommes rouges.

Ils accrochèrent les rubans aux branches, les parsemèrent de pop-corn et y suspendirent les pommes piquées de clous de girofle au son d'un chœur interprétant *a capella* *The Little Drummer Boy* et *Do You Hear What I hear ?*, tandis que la cuisse de dinde dorait avec force chuintements et sifflements dans le four. John apprenait vite, et bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion de décorer un sapin, il ne fut pas long à prendre le pli.

— C'est une question d'équilibre et de répartition des couleurs, expliqua Suzanne en désignant une branche à laquelle il manquait une pomme. Il faut espacer régulièrement les décorations et éviter de mettre des sujets de la même couleur les uns à côté des autres. Tu n'avais pas d'arbre de Noël quand tu étais petit ?

— Non, répondit John en se hissant sur la pointe des pieds pour accrocher un ruban près du sommet. Ma mère est morte quand j'avais deux ans et mon père n'aurait sans doute pas été fichu de décorer un sapin même si tu lui avais pointé un revolver sur la tempe. Il y avait le repas de Noël de la base, et après, on allait faire un peu de tir. C'est bon, là ?

Il recula pour admirer son travail, adoptant l'attitude d'un soldat en mission, les épaules bien droites et les jambes légèrement écartées. Il fronçait les sourcils comme s'il venait d'accomplir une tâche particulièrement difficile et audacieuse. Attaquer un poste ennemi remarquablement bien défendu, peut-être, ou libérer des otages retenus par de dangereux

terroristes. La guirlande de rubans rouges qu'il portait autour du cou et les pommes qui pendaient au bout de sa main altéraient cependant légèrement son allure martiale.

Suzanne recula aussi, et il passa le bras autour de ses épaules pour l'attirer contre lui.

— J'empeste comme un bouc, avoua-t-il. J'ai mis une heure à dégager les racines de ce fichu sapin.

Elle tourna la tête et ses narines palpitèrent délicatement.

— Un bouc parfumé aux senteurs de la forêt, dit-elle poliment.

— Il a fière allure, ce sapin, non ? se rengorgea-t-il. Pas mal, pour un coup d'essai.

Il est superbe, dut admettre Suzanne avec satisfaction. Les branches fournies aux aiguilles luisantes formaient un chaleureux contraste avec les rubans, les pommes et le pop-corn. Pas un seul sujet manufacturé, mais c'était justement ce qui faisait son charme. Il évoquait un sapin tout droit sorti d'une illustration de Norman Rockwell.

— Dommage qu'on n'ait pas d'ange, soupira-t-elle. Sa mère avait un adorable angelot de papier mâché blanc et doré, déniché à Naples, qui aurait été parfait au sommet du sapin.

John lui pressa l'épaule et déposa un baiser sur son crâne.

— Tu ne tiendrais pas là-haut, commenta-t-il tranquillement.

## Chapitre 13

— C'est bon ?

Suzanne le couvait d'un regard si anxieux que John cessa d'enfourner la nourriture dans sa bouche comme s'il craignait qu'il n'y ait plus rien à manger le lendemain et s'appliqua à faire mine de savourer. Le dîner qu'elle avait préparé était excellent au regard des éléments dont elle disposait. Sans comparaison avec les soupes en conserve accompagnées de

crackers qui faisaient son ordinaire. Mais la vérité vraie, c'était qu'il était affamé. Ils n'avaient pas avalé grand-chose ces deux derniers jours, et leurs ébats à quoi s'ajoutait le déracinement du sapin lui avaient ouvert l'appétit. Il se serait contenté de rations militaires ou de toasts carbonisés s'il l'avait fallu, mais le fait que la nourriture soit bonne ne gâchait rien à l'affaire.

— C'est délicieux. Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon, déclara-t-il.

Il posa à contrecœur sa fourchette sur le rebord de son assiette, une expression sincère plaquée sur le visage, alors qu'il ne pensait qu'à s'empiffrer.

Suzanne éclata de rire.

— Tu n'es qu'un gros menteur, John Huntington ! Comment quelqu'un qui a table ouverte au *Comme chez soi* pourrait-il s'extasier sur une cuisse de dinde congelée et truffée de Dieu sait quels conservateurs ? Tu te moques de moi !

— Pas du tout, protesta-t-il en coulant un regard de convoitise vers la dinde et la pomme de terre au four piquées au bout de sa fourchette. C'est parfait, vraiment parfait. Tu peux me croire.

John vit qu'elle s'apprêtait à protester, et en profita pour enfourner la bouchée de nourriture qui n'attendait que cela. Au moins pourrait-il mâcher pendant qu'elle répondrait.

— Comparé à de la viande de chèvre crue, j'imagine que ça doit paraître mangeable, concéda-t-elle avec un sourire amusé.

La flamme des bougies aimait son visage. Leur lueur rehaussait son teint déjà lumineux, soulignait l'élégant arrondi de ses pommettes et accrochait des reflets mordorés de ses cheveux. Cette femme était faite pour qu'on la courtise lors de dîners aux chandelles.

John réalisa qu'il n'avait rien fait d'approchant. Il ne savait du reste pas vraiment comment on procédait. Il avait

toujours considéré tout ce qui vient entre « salut » et « allons au lit » comme parfaitement inutile. Une pure perte de temps pour déboucher immanquablement sur ce que les deux parties en présence désiraient.

Pour la première fois de sa vie, il entrevit à quel point le voyage aboutissant à une destination sexuelle pouvait être séduisant, à quel point il pouvait être plaisant de humer le parfum des roses en chemin - ou plutôt, celui d'une peau parfumée à la rose.

Pendant sa période de formation chez les Seals à Coronado, son binôme, Martin Harding, était tombé amoureux d'une fille qui travaillait comme serveuse pour financer ses études de philosophie. Martin lui envoyait des fleurs et lui faisait parvenir des messages quand ils ne pouvaient pas se voir, ce qui arrivait assez souvent. L'entraînement des Seals n'est pas compatible avec les petits cœurs et les fleurs. Martin avait gâché de précieuses heures de sommeil pour aller la chercher à la sortie du boulot, tard le soir, et la raccompagner chez elle dans un quartier mal famé. Au bout de trois mois de ce régime, Martin n'avait pas couché une seule fois avec la fille. En ce qui le concernait, la dernière semaine d'entraînement des Seals, baptisée « semaine d'enfer », aurait pu couronner une formation de séminariste.

À l'époque, John avait trouvé Martin complètement idiot. Tous ces efforts pour ne même pas tirer un coup... Il ne voyait vraiment pas à quoi ça servait. Sauf que ça avait servi à quelque chose. Aujourd'hui, Martin était marié avec la fille en question, ils avaient trois enfants, et nageaient dans le bonheur.

John s'y était pris comme un pied avec Suzanne. C'était le genre de femme qu'on courtisait. Un aveugle l'aurait compris, aurait été sensible à son raffinement et à sa classe. Alors que tout ce que lui avait vu, c'étaient les courbes voluptueuses qu'il voulait toucher et la bouche pulpeuse qu'il

voulait embrasser. Il n'avait pensé qu'à la saveur de ses seins et à la vitesse à laquelle il la ferait mouiller.

Son seul rêve avait été de la pénétrer et de rester en elle aussi longtemps que sa vigueur naturelle le lui permettrait.

Même ce soir - là, à cet instant précis -, assis en face d'elle à la lueur des chandelles, conscient qu'elle avait agité une sorte de baguette magique et transformé son petit refuge de montagne poussiéreux en délice de Noël, il ne pensait qu'à la posséder sauvagement.

C'était de la folie pure. Il n'aurait pas dû la désirer aussi violemment maintenant qu'il avait couché avec elle. Il aurait dû être capable d'envisager les choses avec du recul. Pourtant, il était toujours aussi à cran dès qu'il se retrouvait devant elle, dans un état de semi-érection perpétuel, prêt à lui sauter dessus au moindre signe de sa part. Et même sans signe du tout.

Il devait y aller mollo, lui faire la conversation au lieu de se souvenir de la douceur de sa peau et de ce qu'il ressentait quand il était profondément enfoui en elle. De compter les minutes qui le séparaient du moment où il l'emmènerait au lit.

Pourtant, les phases de calme lui plaisaient énormément. Il les trouvait plus fascinantes que de coucher avec n'importe quelle autre femme.

Pour la première fois de sa vie, il lui apparut qu'il était peut-être en train de s'investir dans une relation sentimentale, plutôt que de se contenter d'avoir des relations sexuelles. C'était une pensée nouvelle, et qui n'était pas totalement la bienvenue. Car elle signifiait un changement radical dans sa vie, un réalignement de ses priorités. Il ne savait trop ce qu'il ressentait à cette idée.

Il était peut-être trop tard pour s'en soucier. Il avait la désagréable sensation que son corps avait déjà fait le grand saut et que sa tête venait seulement de le rattraper.

Suzanne répondit par un sourire tellement éblouissant au coup d'œil gêné qu'il venait de lui glisser qu'il eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein cœur.

Bon sang, il ne donnait pas cher de sa peau. Il se retrouvait parachuté en territoire inconnu sans armes ni boussole. Fait comme un rat.

— Un sou pour tes pensées, John, dit-elle en déposant une énorme cuillerée de glace à la vanille sur une part de tarte aux pommes chaude.

Elle lui tendit son assiette et, malgré son trouble, John remarqua qu'elle lui avait servi une part dix fois plus grosse que la sienne. Hors de question qu'il lui fasse part de ses pensées.

— Je me disais qu'après le dessert, on pourrait peut-être rallumer la radio, improvisa-t-il. Si on trouve une station qui diffuse de la musique lente, on pourrait danser.

Suzanne écarquilla les yeux.

— Tu sais danser ?

Pourquoi cela avait-il l'air de la surprendre autant ? Il ne venait quand même pas de lui proposer de faire de la broderie ou d'admirer sa collection de timbres.

— Non.

Il haussa les épaules quand elle éclata de rire.

— Mais je me dis que... ça ne doit pas être bien sorcier. Tu tiens quelqu'un dans tes bras et tu bouges. Ça ne peut pas être plus difficile qu'un HALO.

— Un quoi ?

— Un HALO. *High Altitude Low Opening Jump*. Un largage, de nuit de préférence, à vingt-cinq mille pieds d'altitude, avec soixante-quinze kilos d'équipement et ouverture du parachute au tout dernier moment. Pas vraiment drôle.

— J'imagine, admit Suzanne. Comparé à cela, danser, c'est du gâteau. Finis ton dessert, commandant, après quoi nous passerons au salon où nous dégusterons un verre de vin

chaud à la cannelle, histoire de donner au parachutiste émérite que tu es le courage d'affronter la piste de danse.

John se dit qu'en dépit de la monstrueuse érection que le rire perlé de Suzanne avait déclenchée, il serait en mesure de mener cette mission à bien. Le « salon » n'était qu'à trois pas de la « salle à manger » qui ferait office de « piste de danse » une fois la table repoussée. Trois en un. Ah ! Les avantages de la vie de chalet !

John repoussa la table et alla s'asseoir sur le canapé en s'efforçant de conserver un air digne, tandis que Suzanne allait remplir deux tasses de vin à la cannelle dans la kitchenette. Elle les déposa sur la table basse improvisée et l'arôme qui s'en échappait chatouilla agréablement les narines de John tandis qu'il sélectionnait une station de radio qui diffusait des slows. Une fois la station réglée, il se rassit. Suzanne s'installa à côté de lui et se laissa doucement aller contre lui. Une main passée autour des épaules d'une belle femme, une tasse de vin épicé dans l'autre, que demander de plus ? Ils sirotèrent tranquillement leur breuvage.

— Ton pantalon ne te serre pas trop ? s'enquit Suzanne en baissant les yeux sur son entrejambe.

— Si, affreusement, répondit-il en lui glissant un regard de biais. Je compte sur toi pour remédier à cela.

— Plus tard. D'abord on danse, après quoi il nous restera une tradition de Noël des Barron à respecter.

— Est-ce qu'elle inclut l'usage de rubans ? demanda John, vivement intéressé. Cela m'irait tout à fait. Tu pourrais m'attacher et nouer un ruban rouge autour de ma... Aïe !

Suzanne lui avait pincé l'épaule.

— Je ne suis pas adepte du bondage, monsieur le pervers. Ce qui me plaît, ajouta-t-elle avec un battement de cils, ce sont les fantasmes. Comme celui du grand méchant soldat qui m'enlève, qui me retient prisonnière dans son refuge de montagne, et ne cesse de remplir mon verre avant de me

faire l'amour jusqu'à ce que j'en oublie comment je m'appelle.

— Ah, ce fantasme-là ! C'est justement une de mes spécialités.

C'était un vrai régal de la voir plaisanter et flirter. C'était ainsi qu'elle était lorsqu'elle ne se dissimulait pas derrière le masque de la femme d'affaires froide et distante, réalisait-il. C'était là l'essence même de sa personnalité. Chaleureuse, étincelante et drôle. Ces derniers jours, ses pulsions sexuelles à lui, qui avaient dû l'effrayer, à quoi s'ajoutait la peur qu'elle ressentait à l'idée d'être la cible d'un tueur avaient pris toute la place. Il ne restait plus à John qu'à soulever ce voile de tristesse et d'effroi pour révéler toute la splendeur de cette femme. Une mission délicate.

— Je veillerai à faire en sorte de concrétiser tous tes fantasmes, promit-il.

— C'est très gentil à toi, soupira-t-elle.

Sa tête reposait contre lui et une boucle blonde retombait sur son épaule. Un délicieux parfum émanait d'elle, un parfum envoûtant qui lui donnait envie de s'agenouiller devant elle. Il fit remonter sa main de son épaule jusqu'à son cou, qu'il caressa doucement du dos de l'index. Suzanne ploya gracieusement sous son doigt tel un chat réclamant une caresse.

Une ballade résonna soudain à la radio, que John connaissait pour l'avoir entendue dans tous les bars à l'époque de sa formation. Elle était gravée dans son esprit. Il se leva du canapé en l'entraînant avec lui.

— Je suis prêt à me casser le dos pour concrétiser tous tes fantasmes, mon ange, mais avant cela, tu me dois une danse.

Suzanne se glissa entre ses bras d'une élégante ondulation du corps et n'eut aucun mal à suivre la cadence basique qu'il imprimait à ses pieds. Ils ondulèrent doucement, et il se



risqua à la faire ployer en arrière. Quand Suzanne se redressa, souriante et les joues roses, il eut l'impression d'être Fred Astaire.

Il enfouit le nez dans ses cheveux et tournoya en la serrant contre lui, la tête emplies de son parfum et de la musique. Il bandait toujours et Suzanne devait le sentir, mais ce n'était pas un problème. Ils allaient bientôt faire l'amour - ils le savaient tous deux -, alors il pouvait attendre encore un peu. Cette fois, il veillerait à vraiment lui faire l'amour au lieu de la baiser. Il ne serait question ni de mur ni de levrette. Ça se passerait dans le lit, lentement et doucement. Dût-il en mourir.

Son corps s'adaptait si parfaitement au sien. Sa poitrine lui effleurait le torse, ses jambes glissant le long des siennes, elle suivait ses mouvements avec une grâce exquise. La danse faisait partie des plaisirs de la vie qu'il avait sous-estimés. Il avait toujours considéré cela comme des préliminaires de seconde zone. Pourquoi perdre du temps à danser alors que l'étape suivante était plus intéressante ?

Oui, la danse était une forme de préliminaires. Mais une forme distanciée qui se révélait très agréable une fois qu'on y mettait du cœur. Le rythme langoureux de la musique semblait répondre à celui de ses pulsations cardiaques. Légère et souple entre ses bras, Suzanne lui emplissait l'esprit - son parfum, la sensation de son corps. Il resserra son étreinte et elle se rapprocha de lui, en partie grâce à la musique, en partie grâce à lui. Il avait l'impression que chacun des mouvements qu'il faisait se faisait avec elle, comme si elle était devenue une extension de lui-même.

C'était tellement facile de se laisser aller ainsi, de ne plus faire qu'un avec la nuit, la musique et Suzanne. S'il avait déjà entamé une relation sentimentale avec elle, et qu'il venait de découvrir qu'il aimait danser, ce genre de situation se reproduirait certainement à l'avenir. John sut qu'il avait

perdu la bataille quand il réalisa que cette idée ne le remplissait pas d'effroi.

Il lui fit renverser la tête en arrière d'une subtile pression du pouce à la base de la nuque, et inclina la tête en avant. Suzanne s'immobilisa et plaqua les mains sur son torse.

— Pas si vite, soldat. Nous avons encore un devoir à accomplir.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, plaqua un baiser sur ses lèvres et le prit par la main. Au passage, elle ramassa deux bougies, une boîte d'allumettes et son manteau. John l'aida à l'enfiler, et elle l'entraîna vers la porte.

Dehors, l'air était aussi limpide que du cristal, et glacial. Il n'y avait pas un seul nuage à cette altitude. Les étoiles brillaient d'un éclat pur au-dessus de leurs têtes, la voie lactée dessinant une chaîne ondulante à travers le ciel. Ils s'arrêtèrent sur le porche. La nuit était aussi froide et silencieuse que s'il s'agissait de la première nuit d'une nouvelle vie où le monde serait clair et lumineux.

John tenait Suzanne serrée contre lui. Elle gratta une allumette, alluma une bougie, et glissa l'autre dans la main de John.

Ils contemplèrent la flamme, haute et bien droite dans l'air immobile.

— Dans ma famille, commença Suzanne d'une voix douce, nous avons pour tradition de nous réunir pour le réveillon de Noël. Quand j'étais petite, il y avait mon père, ma mère et moi ainsi que mes oncles, tantes et grands-parents au complet. Après le repas, on écoutait de la musique et on jouait aux devinettes jusqu'à minuit. Quand les douze coups de minuit sonnaient, on se rassemblait sur le perron, chacun ayant une bougie à la main. Mon père faisait un petit discours dans lequel il soulignait combien nous avions de la chance d'être avec ceux qui nous étaient chers avant de formuler des souhaits pour l'année à venir. Il terminait

toujours ce discours par un seul mot : paix. Il allumait sa bougie, puis allumait celle de ma mère avec. Ma mère allumait la mienne avec la sienne, et ainsi de suite. Chaque fois qu'une nouvelle bougie s'allumait, nous répétions « paix », en chœur, comme pour invoquer la paix de l'esprit de Noël.

Elle leva les yeux vers lui et John vit qu'ils étaient brillants de larmes. Elle approcha sa bougie de la sienne, l'alluma. La flamme s'éleva, haute et claire, puis se mit à brûler doucement.

— Paix, John, murmura-t-elle. Paix.

Il n'avait pas eu beaucoup de paix dans sa vie, et ça ne lui avait jamais manqué. Mais un authentique sentiment de paix se déploya en lui, tel un flot puissant, le réchauffant tout entier. C'était, reconnut-il, ce qu'il avait éprouvé, et qui lui avait fait l'effet d'un coup en plein cœur, quand il avait ouvert la porte du chalet sur toute cette beauté et cette grâce. Un sentiment de paix. Et l'impression de rentrer à la maison.

La paix et la chaleur d'un foyer, pour un guerrier qui n'avait jamais connu ni l'un ni l'autre. En l'espace de quelques jours, cette femme extraordinaire avait trouvé le moyen de créer pour lui deux foyers et de les remplir de paix.

— Paix, Suzanne, répondit-il.

Il se pencha vers elle, et ils échangèrent un baiser léger sous le ciel scintillant. John l'embrassa avec une tendresse infinie - celle qui se lovait au fond de son cœur. Le lent glissement humide de leurs lèvres et de leurs langues, leurs souffles mêlés et leurs cœurs qui battaient à l'unisson - c'était cela la paix.

Il posa les deux bougies sur la rambarde du perron où elles brûlèrent brillamment, côte à côte. Il les contempla un moment, puis s'inclina, les souffla et se tourna vers Suzanne. Leurs lèvres s'unirent de nouveau et il la souleva dans ses

bras, la pressant contre son cœur. Sans cesser de l'embrasser, il l'emporta à l'intérieur. La musique de la radio offrait un contrepoint au sang qui lui martelait les tempes. Il songea un instant à l'éteindre, mais il ne lui parut pas déplacé d'étendre Suzanne sur le lit aux accords du *Messie* de Haendel.

Le regard rivé au sien, il se déshabilla lentement, et Suzanne eut bientôt une idée très précise de l'effet qu'elle avait sur lui. Une part de lui - le John d'avant - mourait d'envie de lui sauter dessus pour la posséder sans attendre. Suzanne était mûre à point, frémissante, les jambes remuant irrésistiblement. Il lui suffisait de lui arracher son pantalon et sa culotte d'un seul mouvement pour obtenir ce qu'il voulait.

Mais le nouveau John avait envie de savourer chaque étape. Ce John-là entreprit donc de lui retirer délicatement ses chaussures et ses chaussettes. D'abord le pied droit, puis le pied gauche. Il garda son pied un instant dans sa main, admira sa voûte élégante, le jeu subtil des tendons et des muscles... Il voulait en voir davantage, voir ses longues jambes souples refléter la lumière en provenance de la pièce voisine dans la pénombre de la chambre. Le crissement métallique de la fermeture Éclair, suivi du frôlement de l'étoffe du pantalon et de la petite culotte le long de ses cuisses, et

Suzanne se retrouva seulement vêtue de son doux pull rouge cerise. John lui souleva le pied droit et le porta à ses lèvres.

Ce mouvement exposa son entrejambe, et quand ses yeux se posèrent sur ses replis roses et luisants, il sentit son sexe se tendre encore davantage.

— John. Regarde-moi. Je suis prête, dit Suzanne en écartant complètement les jambes. Viens, je t'attends.

Il ne répondit pas. Il ne le pouvait pas. Les mots restaient bloqués dans sa gorge. Il fut incapable de faire quoi que ce

soit d'autre que de se pencher pour lui embrasser le pied, le mordiller doucement, et écouter Suzanne retenir son souffle quand il commença à lui sucer les orteils un à un. Il s'agenouilla sur le lit et chercha son regard. Tout ce qu'il lui ferait ce soir ne serait guidé que par son plaisir à elle. Ses yeux lui diraient quoi faire ou ne pas faire.

Le léger mordillement de sa voûte plantaire, la caresse légère depuis sa cheville jusqu'à sa cuisse, furent un succès à en juger par les soupirs de Suzanne. Avant qu'il en ait terminé, John se faisait fort de les convertir en gémissements, puis en cris.

Ses lèvres et ses doigts tracèrent un chemin le long de ses superbes jambes. Nouvelle victoire. Il posa les mains sur la face interne de ses cuisses pour les écarter doucement. Les pétales de son sexe s'épanouirent tels ceux d'une rose couverte de rosée.

Ses pensées le surprirent, le choquèrent même. Jamais encore de telles images n'avaient surgi dans sa tête. Jamais. Le sexe était le sexe, point barre. Tirer un coup était agréable tant que cela durait, mais ne faisait pas partie des choses importantes de la vie. Mais là... là, c'était différent. Et à coup sûr important.

— John, soupira-t-elle, si langoureusement qu'il sentit les poils de ses avant-bras se dresser.

Son pull rouge moulait divinement son buste qui se soulevait au rythme de sa respiration de plus en plus rapide. Très vite, elle se mit à haleter. Et John perdit les pédales.

Il savait - vraiment - ce qu'il aurait dû faire ensuite. Il aurait dû lui retirer lentement son pull et son soutien-gorge, puis lui lécher et lui sucer longuement les seins. Les petites pointes devenaient toutes dures quand elle était excitée. Elle aimait qu'il les suce bien fort et même qu'il les mordille un peu. Elle s'était cabrée violemment la première fois qu'il avait fait cela, comme si c'était la première fois qu'on la caressait ainsi.

John aimait l'idée de lui faire des choses qu'aucun autre ne lui avait faites avant lui.

Il aurait ensuite introduit un doigt en elle, et quand il l'aurait sentie se détendre, il en aurait ajouté un deuxième. Il l'aurait préparée à le recevoir en douceur. Elle jouissait vite quand il lui faisait cela et il aurait senti sa vulve se contracter sur ses doigts. Il savait comment faire durer l'orgasme, comment la faire crier de plaisir.

Quand elle se serait calmée, il aurait glissé le long de son corps, la couvrant de baisers au passage, et aurait plaqué sa bouche sur son sexe, auquel il n'avait pas encore eu le loisir de goûter. Il savait déjà que la saveur de Suzanne ne ressemblerait à celle d'aucune autre femme. Épicée, chaude et excitante. Il aurait plongé la langue en elle pour la faire jouir de nouveau. Quand elle jouissait pour la deuxième fois, son orgasme durait plus longtemps. Il en aurait profité pour la pénétrer, réglant la cadence de ses coups de reins sur celle de ses contractions qu'il aurait fait durer jusqu'à ce qu'elle se liquéfie littéralement.

Oui, voilà ce qu'il aurait dû faire.

Au lieu de quoi il lui grimpa dessus, écarta les replis de son sexe de ses doigts et entra en elle d'une violente poussée. Suzanne lâcha un petit cri et se tortilla sous lui, s'efforçant frénétiquement de s'adapter à cette intrusion soudaine.

Puisqu'il avait grossièrement zappé les longs préliminaires, le moins qu'il puisse faire, c'était de lui en laisser le temps. Réprimant une furieuse envie de la pilonner, il enfouit la tête au creux de son cou et s'immobilisa, dos tendu, fesses serrées. Suzanne se détendit peu à peu, par paliers. Elle écarta davantage les jambes et les enroula autour des siennes - des jambes tout à la fois fines, souples et fortes. Quand il sentit ses hanches se soulever et entamer une lente ondulation, John laissa échapper un soupir. Cette fois, elle était prête.

Mais un nouveau problème se posait à lui. Comment réussir à se maîtriser et lui faire tendrement l'amour comme il l'avait prévu ? Alors qu'il était immobile au-dessus d'elle, le vrombissement qui lui emplissait la tête s'assourdissait suffisamment pour que la douce musique que diffusait toujours la radio dans la pièce voisine lui parvienne. Cette musique serait sa planche de salut. Il allait lui faire l'amour sur un rythme lent.

La mélodie *d'Amazing Grace* se précisa dans sa tête et il commença à se mouvoir au rythme de la musique. Un va-et-vient langoureux. Suzanne soupira tout près de son oreille et il en eut la chair de poule. Puis il sentit ses hanches calquer leur ondulation sur ses lentes poussées.

Il glissa les mains sous ses fesses pour qu'elle reste plaquée contre lui quand il s'enfonçait en elle. La musique l'aidait à garder la maîtrise de ses mouvements. Il posa les lèvres derrière son oreille, là où un suçon demeurerait invisible, et poursuivit son lent va-et-vient.

Suzanne gémit, puis se mit à trembler sous lui. Le dos de John était couvert d'un voile de sueur, résultat des efforts qu'il devait déployer pour résister à l'envie de la prendre sauvagement. Il se sentait écorché, à vif, tandis qu'il luttait pour empêcher les rênes du faible contrôle qu'il exerçait sur lui-même de lui glisser des mains. La musique l'aidait, un peu, mais elle s'interrompit pour céder la place à la voix de baryton du présentateur du journal.

Suzanne laissa échapper un cri et se pétrifia. Quand elle commencerait à jouir, il perdrait tout contrôle. Il attendit qu'elle bascule, et sursauta lorsque ses jambes se détachèrent des siennes et qu'elle appuya sur ses épaules.

— Pousse-toi, John. Quoi?

— Pousse-toi ! Tout de suite !

Elle appuya de nouveau sur ses épaules, et il se dégagea, le sexe enflammé et luisant.

Se redressant en position assise, tremblant de tous ses membres, Suzanne écarta ses cheveux de son visage.

— Qu'est-ce qui te prend, bordel ? Pourquoi tu m'as arrêté ? lâcha John sans chercher à dissimuler sa colère quand il comprit qu'il n'était plus du tout question de sexe.

Elle était déjà en train de rassembler ses vêtements, et il ne lui fallut que quelques secondes pour se rhabiller. Debout au milieu de la pièce, elle le regarda. Son expression n'était pas celle d'une femme qui venait de faire l'amour. Elle respirait très fort et ses yeux paraissaient immenses dans la pénombre. Quand John réalisa qu'elle était en proie à une frayeur intense, il se leva d'un bond et s'avança vers elle.

— Dieu du ciel, balbutia-t-elle d'une voix haletante, je viens de comprendre ce qui se passe. Je sais qui cherche à me tuer.

Elle inspira une goulée d'air.

— Je crois que je suis un témoin dans une affaire de meurtre.

## Chapitre 14

Suzanne était parcourue d'un tremblement irrépressible. Elle plaqua la main sur sa bouche, puis serra étroitement les bras autour d'elle. Elle se sentait transie jusqu'à la moelle. Elle tourna vers John un regard éperdu. Il était appuyé contre l'encadrement de la porte, sa silhouette se découpant sur le rectangle lumineux du salon. Son sexe encore en érection luisait dans la pénombre.

Tout s'était passé si vite. Le corps cambré, elle sentait monter en elle les prémices de l'extase, et, subitement, elle avait repoussé John parce qu'un déclic venait de se produire dans sa tête.

La voix du présentateur du journal résonnait encore. Elle n'aurait peut-être pas prêté attention à ce qu'il disait si elle



n'avait été autant immergée dans la douce mélodie d'*Amazing Grace*. Quand la musique s'était arrêtée, elle avait continué d'écouter.

*Le corps d'une habitante de Portland, Marissa Carson, a été découvert aujourd'hui à son domicile. Selon la police, elle aurait été assassinée le*

*22 décembre dans l'après-midi. C'est un voisin, rentré aujourd'hui de voyage, qui a alerté la police, intrigué par les aboiements incessants du chien de la victime. L'époux de celle-ci, l'homme d'affaires Peter Carson, qui vient juste de rentrer de deux semaines de vacances à Aruba, coopère avec les autorités.*

John enfila son jean en vitesse, négligeant de remonter la fermeture, et s'approcha d'elle. L'empoignant par les bras, il la secoua.

— Qu'est-ce qui se passe, Suzanne ? Bon sang, qu'est-ce qui te fait croire que tu as été témoin d'un meurtre ?

Elle ouvrit la bouche, sentit un sanglot se former. Elle referma la bouche et secoua la tête, « Je ne dois pas pleurer, je ne dois pas pleurer », se répéta-t-elle plusieurs fois, comme un mantra. Elle déglutit douloureusement et un flot de bile lui remonta dans la gorge.

— Je n'ai pas vu de téléviseur, ici. Tu en as un quelque part ? John serra les dents, mais s'abstint de lui faire remarquer qu'elle éludait sa question.

— Non.

— Ah. Un ordinateur avec accès Internet, alors ? insista-t-elle.

Il la scruta un moment, puis hocha brièvement la tête.

— Suis-moi.

Suzanne le suivit dans le salon et le regarda, stupéfaite, soulever le tapis, puis poser le pouce sur un petit écran. Une portion du parquet se souleva silencieusement sur des pistons hydrauliques, révélant une échelle métallique.

Jamais elle n'aurait soupçonné qu'il puisse y avoir une cave sous le chalet. Elle descendit l'échelle derrière John, et se retrouva dans la vive lumière d'un néon qui l'aveugla momentanément. La cave était grande, elle occupait toute la surface au sol du chalet. Le long des murs, elle vit briller une quantité impressionnante de matériel informatique haut de gamme. Elle avait beau ne pas y connaître grand-chose, il était évident qu'il y en avait là pour une petite fortune. Cette découverte expliquait mieux l'aspect nu et désolé des pièces qui se trouvaient au-dessus de leurs têtes. Le cœur de la maison était ici. Un cœur de métal étincelant et de lumière aveuglante qui émettait un bourdonnement technologique.

John souleva le couvercle d'un ordinateur portable ultraplat. Il pianota sur le clavier et la page d'accueil d'un célèbre moteur de recherche apparut à l'écran avec un *bip*. Il tourna la tête vers elle. Son visage ne reflétait aucune émotion.

— Est-ce que tu peux trouver un site d'informations locales ? demanda-t-elle, doutant que la nouvelle ait été diffusée par un site national aussi important que CNN.

John hocha la tête et se connecta à un site dont elle n'avait jamais entendu parler. Mais qui contenait ce qu'elle cherchait.

— Clique là, dit-elle en désignant un coin de l'écran.

John s'exécuta et une nouvelle page s'afficha. Voilà, c'était ça : *Une habitante de Portland battue à mort*. Suzanne désigna un point sur l'écran. John cliqua, et une photo de Marissa Carson apparut. Suzanne reconnut la photo, visiblement réalisée dans le studio d'un photographe professionnel, pour l'avoir vue dans le salon de Marissa.

— J'ai passé l'après-midi chez cette femme le jour où on l'a tuée. C'était ma cliente. Il se pourrait que je sois la dernière personne à l'avoir vue vivante.

Elle tendit la main vers la souris et fit glisser la page jusqu'à ce qu'une photo de Peter Carson à l'aéroport apparaisse. Il rentrait tout juste d'Aruba à l'aéroport, disait la légende.

— Avec lui, ajouta-t-elle. Il n'était pas à Aruba, John. Il était à Portland, je l'ai vu entrer chez Marissa alors que j'en sortais. C'est lui qui l'a tuée.

Le regard de John demeura rivé sur l'écran. Il avait l'habitude des réflexions stratégiques et tactiques, et il envisagea clairement et lucidement les conséquences de cette révélation.

La vie de Suzanne s'en trouverait à tout jamais changée. La sienne aussi. Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, accablé d'avance par les épreuves qui les attendaient.

— Peter Carson.

Il leva les yeux vers Suzanne. Elle était pâle, le front barré de plis soucieux. Il y aurait d'autres plis, beaucoup d'autres, avant qu'ils soient tirés d'affaire.

— Que sais-tu de lui ? Et de sa femme ? Suzanne s'assit sur une des chaises pliantes qui se trouvaient là.

— Lui, je ne le connais pas du tout. Je ne l'avais jamais rencontré avant de le croiser le jour du meurtre. Sa femme est... était une de mes clientes.

Elle a fait appel à moi pour décorer son appartement, et nous avons consacré beaucoup de temps à discuter du projet. Elle était exigeante, capricieuse même. Elle n'arrêtait pas de changer d'avis et je l'ai rencontrée à de plus nombreuses reprises que mes autres clients. Elle n'était pas particulièrement sympathique. Je n'avais jamais vu son mari qu'en photo. Il y avait des photos de lui partout dans

l'appartement. Enfin... il y en avait partout jusqu'au 22 décembre. Le jour de sa mort.

— Toutes les photos avaient disparu ?

— Oui. Il n'y en avait plus une seule. Et Marissa était... je ne sais pas... agitée, nerveuse. Elle ne tenait pas en place. Elle n'arrêtait pas de faire des commentaires bizarres et des sous-entendus, et me regardait comme si j'étais censée comprendre ce qu'elle racontait. La seule chose que j'ai comprise, c'est qu'elle pensait qu'elle allait avoir de l'argent sous peu. Beaucoup d'argent.

La situation n'aurait pas été plus claire aux yeux de John si Suzanne avait tracé un diagramme.

— Elle le faisait chanter, lâcha-t-il. Elle avait dû le menacer de révéler ce qu'elle savait de ses affaires s'il refusait de lui accorder le divorce à ses conditions. A la presse ou à la police, peu importe.

— Mais de révéler quoi ?

John soupira et se leva. Autant le lui dire. Tout en parlant, il entreprit d'échafauder un plan. Dans un quart d'heure, ils quitteraient le chalet. Pour aller où ? Ni à Portland ni à Seattle. Boise, peut-être ? Ils pourraient être à Boise demain matin. Ils abandonneraient sa voiture équipée d'un autre jeu de plaques minéralogiques. John avait deux faux passeports, mais il n'en avait pas pour Suzanne. Il faudrait qu'ils aillent dans une petite ville pas très loin de St-Louis où il connaissait un faussaire qui pourrait lui en fabriquer un. Ils se planqueraient quelque part dans le Midwest pendant quelques semaines avant d'entreprendre la deuxième partie du voyage.

Il éprouva une pointe de regret à l'idée d'abandonner le chalet - le matériel qu'il y avait entreposé était excellent. Et un regret plus grand encore à la pensée de laisser tomber sa société toute neuve. Il avait cependant appris à ne pas s'appesantir sur les regrets. C'était ainsi, on n'y pouvait rien.

— Paul Carson n'est pas un homme d'affaires, ma belle, dit-il en se dirigeant vers l'échelle.

Suzanne grimpa à sa suite, perplexe. John passa dans la chambre et sortit un sac de voyage.

— C'est l'émissaire de la mafia russe sur la côte Ouest. Il s'occupe de tout un tas de trafics, y compris le trafic d'êtres humains. On le suspecte également d'être à l'origine de contrefaçon de pièces détachées d'avions. Tu te souviens du crash du vol 901 ?

Suzanne hocha la tête, les yeux écarquillés.

— Le FBI a remonté la piste des pièces défectueuses et a découvert que la société qui les avait fournies à la compagnie d'aviation appartenait à Carson. Malheureusement, ils n'ont pas pu le prouver. Les preuves qu'ils avaient n'auraient pas tenu devant un tribunal, et leur unique témoin a été retrouvé pendu à un crochet de boucher. Ce type est une ordure, un être immonde. Rassemble tes affaires dans ta valise.

Suzanne s'exécuta sans discuter.

— Tu vas prévenir Bud de notre arrivée ? demanda-t-elle.

John la fixa. Elle n'avait donc pas compris ce qu'il venait de dire ?

— Non, bien sûr que non. Nous ne retournons pas à Portland. Nous allons disparaître. La situation est bien plus grave que je ne pensais. Nous allons nous évanouir dans la nature et réapparaître ailleurs, très loin, sous une fausse identité. J'ai un faux passeport et je sais où t'en procurer un. Si tu aimes la mer, on pourrait se relocaliser aux Iles Keys. Ou au Canada, si tu préfères le froid. Tu peux activer un peu, mon ange ? Je voudrais qu'on parte le plus vite possible. On va aller à Boise et de là, on prendra l'avion.

— Je ne comprends pas, fit Suzanne, qui s'était interrompue dans le pliage de ses vêtements pour le regarder, médusée. Pourquoi est-ce que j'irais aux Keys ou au Canada ? Ou à Boise ? C'est Bud que je dois aller trouver. Ou... ou le FBI.

Ou quelqu'un. Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit, John ? Je suis témoin dans une affaire de meurtre ! J'ai vu le mari de Marissa Carson entrer chez elle le jour du meurtre. S'il a prétendu se trouver à Aruba ce jour-là, cela signifie qu'il a menti. Et s'il a menti, il y a de fortes chances pour que ce soit lui qui l'ait tuée.

Une colère froide s'empara de John. Parfait. La colère *tenait* la peur à distance. Elle l'empêchait de penser à Peter Carson abattant Suzanne d'une balle dans la tête. Posant les mains sur elle.

Il s'approcha de Suzanne, lui arracha des mains la chemise qu'elle s'apprêtait à ranger et la foudroya du regard. Il savait à quel point il pouvait être intimidant, et il choisit délibérément, et sans le moindre remords, d'intimider Suzanne.

Elle leva les yeux vers lui, et il s'assura de la dominer de toute sa hauteur, histoire de bien lui faire sentir qu'il pesait facilement cinquante kilos de plus qu'elle.

— Ecoute-moi attentivement, Suzanne, parce que je ne répéterai pas ce que je vais te dire. Nous n'avons pas beaucoup de temps et chaque minute que je passe à t'expliquer la situation est une minute de perdue. Tu ne vas pas témoigner contre Peter Carson. Ce type est un assassin, et il l'était déjà bien avant de supprimer sa femme. Si tu témoignes contre lui, tu signes ton arrêt de mort. Il t'abattra avant que tu soies entrée au tribunal. Et si, par miracle, il n'y parvient pas parce que le FBI t'aura placée dans une résidence où tu serais surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il lancera un contrat sur ta tête, et tous les tueurs à gages du pays se baladeront avec une photo de toi dans la poche. Tu as donc peut-être une chance de rester en vie jusqu'au jugement de Carson si tu es sous la protection du FBI, mais après cela, tu feras partie de ce qui s'appelle le programme de protection des témoins, et tu te retrouveras

serveuse au fin fond du Nebraska jusqu'à la fin de tes jours. Depuis sa cellule, Peter Carson aura tout le temps de réfléchir au moyen de te retrouver. Il est immensément riche, il a une armée de sbires sous ses ordres, et il n'abandonnera jamais la partie. Ton exécution ne sera dès lors qu'une simple question de temps. Tu as donc le choix : soit les services du Marshall te parachutent dans un trou paumé, et tu passeras le peu de temps qu'il te restera à vivre à faire un boulot de merde et à regarder perpétuellement par-dessus ton épaule pour t'assurer que personne ne te suit. Oh, et, bien sûr, tu ne reverras jamais ni ta famille, ni tes amis... ni moi.

Il avait progressivement haussé le ton. Il s'interrompit, inspira à fond, et reprit d'une voix plus posée :

— Soit tu viens avec moi. Je sais comment faire pour disparaître. On pourra s'installer dans un autre État ou même à l'étranger sous une fausse identité, et je peux faire cela plus vite et mieux que le programme de protection des témoins. On pourra vivre tranquilles, et même plutôt pas mal. Si tout se passe bien, d'ici cinq à dix ans, tu pourras même envisager de travailler pour une petite entreprise de décoration. Voilà les choix que tu as, Suzanne : vivre seule dans un bled de bouseux ou venir avec moi.

Il serra les dents, s'efforçant de juguler la colère et la peur qui se disputaient en lui.

— Que décides-tu ?

Le retour de *Midnight man*.

Telle fut la première pensée de Suzanne. Il avait surgi quand la photo de Peter Carson était apparue sur l'écran de son ordinateur. Les yeux de John étaient devenus d'un bleu d'acier. Aussi durs et froids que du métal.

Ce qu'il venait de dire...

Suzanne en avait la tête qui tournait. Alors qu'elle en était encore à se débattre avec les implications de ce dont elle avait été témoin, John avait fait le tour des choix dont elle disposait et envisagé sa vie à très long terme. Ou très court, rectifia-t-elle mentalement en frissonnant.

Prendre la fuite. L'idée était séduisante. D'autant plus que John Huntington serait à ses côtés. Aller vivre dans une île tropicale en tant que Patsy et Steven Smith, se gaver de noix de coco et siroter des cocktails garnis d'ombrelles en papier. C'était quand même plus attrayant que serveuse dans le Nebraska. Toute seule. Avec John, elle n'aurait pas besoin de regarder en permanence par-dessus son épaule. Il prendrait soin d'elle de toutes les façons possibles. Disparaître avec lui était de très loin la solution la plus tentante.

Il n'y avait qu'un seul problème.

Peter Carson ne serait jamais jugé pour le meurtre de sa femme.

John était tout près d'elle. Trop près. Il la foudroyait du regard, comme s'il cherchait à la contraindre de partir avec lui. Plonger dans le vide et réapparaître ailleurs sous un autre nom. L'idée était diaboliquement tentante.

Ce dont John n'avait pas parlé, c'était du sacrifice qu'il s'imposerait si elle faisait ce choix. Il perdrait à tout jamais ce qu'il avait consacré une vie de dur labeur à construire. Il coulerait sa société. Ne pourrait plus jamais utiliser ses états de service militaires en guise de référence. Il était prêt à faire cela pour elle sans rien demander en retour.

*Midnight man* était peut-être un guerrier endurci, mais il venait de prouver qu'il avait un faible pour elle. Au point de tout lui sacrifier. Suzanne sentit des larmes lui picoter les yeux.

Elle s'assit au bord du lit et agrippa la main de John pour le forcer à l'imiter. Elle le sentit vibrer d'impatience. Il était



pressé de partir, mais la question était : pour quelle destination ?

« Que décides-tu ? » lui avait-il demandé. Suzanne se décida enfin à lui répondre.

— John, commença-t-elle calmement. Ecoute-moi. Écoute-moi bien.

Elle posa la main sur la sienne. Elle était pâle et gracile, elle faisait à peine la moitié de la sienne, mais elle aurait tout aussi bien pu y planter un pieu pour l'immobiliser, car il se figea.

— J'ignore si tu le sais, mais j'admire profondément ton courage. C'est le genre de courage qui me fait totalement défaut.

Il voulut parler, mais elle posa l'index sur ses lèvres.

— Chut. Écoute-moi. Je ne suis pas courageuse, et tu ne me verras jamais, l'arme au poing, me lancer à la poursuite des méchants. En revanche, il y a une chose que je peux faire. Non, que je *dois* faire. Peter Carson a très probablement tué sa femme. Si c'est le cas, il doit aller en prison. Si je refuse de témoigner, je deviens complice d'un meurtre. Si je refuse de témoigner, tout notre système juridique s'écroule. Je dois le faire. Je le dois. C'est mon devoir de citoyenne.

Elle sentit sa main se crispier sous la sienne. Il baissa la tête et ses épaules s'affaissèrent. Suzanne savait qu'elle avait utilisé le seul argument qu'il ne pourrait pas réfuter. John était un ancien officier. Il avait le sens de l'honneur et du devoir chevillés au corps.

Il se leva lentement, comme s'il était très vieux. Leurs regards se croisèrent. L'instant était crucial. Il allait mettre en route un processus qui les séparerait à tout jamais.

Les larmes qui lui avaient picoté les yeux coulaient à présent librement sur ses joues, mais Suzanne soutint son regard. Elle ne reculerait pas, et il le savait.

Il plongea la main dans son sac de voyage, en sortit un téléphone portable et composa un numéro.

— Bud. C'est John. Il y a du nouveau.

Les événements s'enchaînèrent très vite. Vingt minutes plus tard, ils roulaient sur le chemin de terre menant à une route secondaire qui débouchait sur l'autoroute. John avait fixé rendez-vous à Bud ainsi qu'aux agents fédéraux à une cinquantaine de kilomètres du chalet.

Suzanne savait ce qui allait se passer parce que John le lui avait expliqué sans rien lui cacher, le regard neutre, le visage dur, la voix atone. *Midnight man*.

Les agents fédéraux la placeraient sous surveillance. C'était une affaire fédérale, et ils cherchaient à coincer Peter Carson depuis plus de quinze ans. Bud Morrison l'escorterait. John lui avait dit que Bud ferait office d'agent de liaison entre la police de Portland et ce qu'il appelait les Feds, mais elle l'avait entendu s'énerver au téléphone et insister pour que Bud soit présent. Il serait donc là, du moins au début, parce que Suzanne le connaissait et qu'elle serait rassurée de l'avoir auprès d'elle.

John faisait de son mieux pour la protéger alors même qu'elle allait se retrouver hors de sa portée.

Le FBI la « débrieferait » - en d'autres termes, ils l'interrogeraient. Après quoi elle serait placée dans une résidence sécurisée jusqu'à ce que le procureur soumette l'affaire au grand jury. Une fois son témoignage entendu, elle serait transférée dans une autre résidence sécurisée jusqu'à l'ouverture du procès. Le travail du FBI s'arrêtait là. Après le procès, le bureau des U.S. Marshalls prendrait la relève. Il lui fournirait une nouvelle identité et la parachuterait dans un endroit discret. Où elle passerait le restant de ses jours à se terrer comme une voleuse.

Elle ne reverrait plus jamais ses parents. Techniquement, ils n'étaient pas censés savoir ce qui lui était arrivé. Pour eux, elle disparaîtrait purement et simplement de la surface du globe. Mais John lui avait promis qu'il leur expliquerait discrètement les choses.

Elle ne reverrait plus jamais John. Quelques heures à peine après avoir compris qu'elle l'aimait, il lui serait arraché pour toujours. Il n'y aurait plus jamais aucun autre homme dans sa vie. Après avoir connu et aimé John elle ne pouvait envisager d'en aimer un autre que lui. Aucun autre homme ne pouvait se comparer à lui.

La voiture avalait les kilomètres et, dans le même temps, Suzanne sentait sa vie lui échapper aussi sûrement que le sang s'échappe de la victime d'un accident mortel.

Elle refoula ses larmes. Elle ne voulait pas pleurer. Elle voulait tout voir, saisir chaque seconde de cette existence qui allait s'achever. La nuit était calme, les étoiles étincelaient dans le ciel. La dernière nuit de son ancienne vie était très belle. Suzanne frissonna et se blottit davantage dans la veste en mouton que John avait insisté pour draper sur ses épaules. Elle était imprégnée de son odeur, un parfum viril et musqué qui la suivrait éternellement.

Le profil de John était dur et net, et les seuls signes de tension décelables se situaient au niveau de sa mâchoire qui se contractait régulièrement. Suzanne le dévorait des yeux, comme si elle voulait graver à tout jamais ses traits dans son esprit. Quelques jours. Ils n'avaient passé que quelques jours ensemble. En dépit de ses efforts, une larme roula sur sa joue.

John proféra un juron coloré et se rangea brusquement sur le bas-côté. Il fixa les ténèbres devant lui, le souffle court, puis laissa aller son front contre le volant.

Elle l'entendit jurer de nouveau, puis il releva la tête et la regarda.

— Je ne peux pas faire ça, Suzanne, murmura-t-il. Je ne peux pas t'abandonner entre leurs mains.

— Il le faut, articula-t-elle d'une voix tremblante, sans plus se soucier de retenir ses larmes. Tu n'as pas le choix.

Animés d'un même élan, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. John la hissa sur ses genoux.

Ils s'embrassèrent, violemment, avidement, lèvres, langues, larmes - celles de Suzanne. John ne pleurait pas, mais elle sentait ses muscles se contracter furieusement sous ses mains.

Une main plaquée à l'arrière de sa tête, il lui dévorait la bouche comme s'il cherchait à se fondre en elle. Sa langue l'explorait follement. Elle songea qu'elle emporterait sa saveur dans la tombe.

— Bon Dieu, Suzanne, n'y va pas. Reste avec moi, laissa-t-il échapper d'une voix rocailleuse entre deux baisers. Je ne supporte pas l'idée de te laisser partir.

Elle sentit ses mains remonter sous son pull. Il ne prit pas la peine de dégrafer son soutien-gorge. Il se contenta de le soulever au-dessus de ses seins en même temps que son pull. Puis il la fit ployer en arrière, prit son sein en coupe, et l'approcha de ses lèvres. Il suçait avidement la pointe, la mordilla, l'aspira dans sa bouche. Suzanne jouit immédiatement. Elle n'avait pas eu le temps de sentir monter l'orgasme - bref et intense -, qui la prit par surprise et la laissa insatisfaite.

Une vision assaillit Suzanne avec la fulgurance d'un éclair. Elle se vit assise sur un canapé, John installé près d'elle. Elle tenait leur enfant dans ses bras et lui donnait le sein. Un enfant qui ne verrait jamais le jour.

Les mains tremblantes, pleurant de désespoir, Suzanne se redressa et tâtonna vers la braguette de John. Elle voulait le sentir en elle une dernière fois. Elle prenait rarement l'initiative avec un homme et ne l'avait encore jamais fait

avec John, mais là, le besoin qu'elle avait de lui était si irréprouvable que s'il avait fallu, elle aurait creusé un tunnel dans le béton à mains nues pour le rejoindre.

John approcha ses mains des siennes et l'aida à venir à bout de sa fermeture. Elle en profita pour retirer ses chaussures, fit glisser son pantalon et sa culotte le long de ses jambes, mais elle garda son pull et la veste de John. Inutile de se déshabiller complètement. Tout ce qu'elle voulait, c'était découvrir le strict minimum pour que John puisse la... Ah !

Son sexe avait jailli, énorme et dur comme le roc. Elle gémit en le sentant palper sous ses mains. Son sexe avait été source de tant de délices, mais il n'était plus question de plaisir ni de sensualité à présent. Tout ce qu'elle voulait, c'était se connecter à lui de la façon la plus élémentaire qui soit. Elle voulait le sentir aller et venir en elle comme s'il faisait partie d'elle.

Elle écarta les replis de son propre sexe et se positionna au-dessus de lui. Bien qu'elle ait déjà joui, elle eut du mal à l'accueillir en elle. Mais elle insista, même quand cela devint un peu douloureux, parce que l'idée de ne pas le sentir en elle lui était insupportable. Finalement, elle le chevaucha, empalée jusqu'à la garde. Les poils pubiens de John frottaient contre la peau sensible à l'intérieur de ses cuisses. Elle sentit ses muscles intimes s'ajuster lentement. Elle se dit que si les choses s'étaient passées autrement, ils auraient pu vivre ensemble et faire l'amour si souvent qu'elle n'aurait plus eu la moindre difficulté à le prendre en elle.

Dans cette position, son visage se trouvait au niveau du sien. Il faisait sombre, mais elle n'avait pas besoin de le voir distinctement pour savoir qu'il souffrait autant qu'elle. *Midnight man* avait disparu, cédant la place à un homme brisé par l'émotion.

Le sentir profondément fiché en elle et river son regard au sien avait quelque chose d'insupportablement intime. Elle fit

remonter l'une de ses mains sous son pull. S'arrêta sur ses pectoraux, là où elle sentait son cœur battre sourdement sous sa paume. Le souffle de John lui caressait le visage. Elle commença à onduler lentement des hanches, le regard plongé dans le sien.

— Je regrette de prendre la pilule. Je donnerais n'importe quoi pour tomber enceinte tout de suite. Au moins, j'aurais ton enfant près de moi jusqu'à la fin de mes jours.

Les yeux de John lancèrent des éclairs, son pénis grossit et s'allongea en elle. Sentir et voir sa réaction à ses paroles en même temps était merveilleusement excitant.

Il plaqua les mains sur ses fesses pour l'attirer davantage contre lui.

— Si tu étais enceinte, je ne permettrais à personne de t'éloigner de moi, gronda-t-il. Je t'enlèverais, s'il le fallait.

— John.

Sa voix se brisa. Sa poitrine était si douloureusement contractée qu'elle ne pouvait pratiquement plus émettre aucun son, et les larmes qu'elle n'avait pas fini de verser cherchaient à se frayer un passage dans sa gorge. John se mit à aller et venir en elle, lentement, et elle sut qu'il lisait dans ses yeux ce qu'elle ressentait.

— Tu vas tellement... me manquer, murmura-t-elle, sa bouche butant contre ses lèvres sous la force de ses coups de reins.

La main de John se referma sur sa nuque. Il l'embrassa sans douceur, et lui mordit les lèvres.

— Je veux que tu te souviennes de ça, haleta-t-il en la labourant de plus en plus rapidement. Je veux que tu te souviennes du goût de ma bouche sur la tienne, de mon sexe à l'intérieur de ton corps. Je veux que tu t'éloignes de moi avec ma semence encore en toi. Je veux que tu te souviennes de... ça.

Il donna un coup de reins si violent que Suzanne en eut le souffle coupé, et bascula dans l'orgasme. Il continua de se mouvoir en elle tandis qu'elle criait et se convulsait. Quand elle se laissa aller contre lui, épuisée, il l'étreignit avec force et jouit à son tour. Il étouffa son cri de jouissance dans sa chevelure, mais il retentit tout de même fortement dans l'habitable obscur.

Ils demeurèrent un long moment sans rien dire, Suzanne à califourchon sur lui, leurs deux corps étroitement unis.

Tandis qu'il la tenait ainsi, serrée contre lui, elle frotta son visage contre son cou. Ses yeux étaient embués de larmes, mais elle ne pleurait pas. Pleurer n'aurait rien changé.

Elle préféra graver cet instant dans sa mémoire. La sensation de son sexe en elle, son souffle dans ses cheveux, sa main qui lui caressait le dos sous son pull.

Suzanne aurait voulu rester éternellement ainsi, mais John finit par remuer et soupira.

— On ferait mieux d'y aller, souffla-t-il en déposant un baiser dans ses cheveux avant de la soulever de ses genoux.

Elle chercha sa culotte et son pantalon à tâtons sur le plancher, les trouva et les enfila. John eut moins de mal qu'elle à se rajuster. Il n'eut qu'à soulever les hanches pour remonter son pantalon, et se rebraguetter.

Suzanne savait qu'elle était débraillée et échevelée. Que ses larmes avaient laissé des traces sur ses joues et que ses lèvres étaient enflées. Qu'elle empestait le sexe. Elle sentait le sperme de John couler entre ses cuisses. Elle savait tout cela, et elle savait aussi qu'elle allait bientôt rencontrer des agents fédéraux qui comprendraient au premier coup d'œil ce qui venait de se passer. Mais elle s'en moquait complètement.

John mit le contact.

Suzanne tourna la tête vers lui, et son expression complètement insondable lui donna envie de pleurer.

*Midnight man* était de retour.

Ils les attendaient à l'endroit convenu. Deux voitures banalisées qui sentaient son FBI à plein nez, et le véhicule de patrouille de Bud. John s'était assuré que ce dernier resterait auprès de Suzanne pour lui faciliter les choses, au moins les premiers jours. Elle risquait d'avoir peur et de se sentir seule, perpétuellement enfermée. L'idée qu'une femme aussi belle et vibrante que Suzanne se retrouve enfermée, sa vie quasiment fichue, lui apparaissait comme une obscénité.

Les Feds sortirent de leurs voitures avant qu'il ait fini de freiner. Ils étaient quatre. John ne distinguait pas clairement leurs traits, mais ce n'était pas nécessaire. Ils étaient tous identiques - même taille, peu ou prou, mêmes vêtements -, et avaient tous lu le même manuel de service.

Bud les rejoignit. Des panaches blancs s'échappaient de toutes les bouches. La température était tombée en dessous de zéro.

John incita Suzanne à avancer et elle alla se placer dans le cône de lumière de ses phares. Il vit les agents écarquiller brièvement les yeux de surprise à sa vue. John avait confiance en leur professionnalisme. Il savait que Suzanne serait en sécurité avec eux et qu'ils ne représentaient eux-mêmes aucune menace.

Mais ils n'en étaient pas moins des hommes. Il aurait fallu ne pas avoir de sang dans les veines pour rester de marbre devant elle.

Elle était loin d'être aussi impeccable que lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois. Ses vêtements étaient froissés, elle n'était pas maquillée et ses cheveux étaient emmêlés. Mais même ainsi, elle était d'une beauté à couper le souffle, à la fois classe et sexy. Un véritable aimant pour un regard masculin.



Dès qu'ils la virent de près, ils surent à quoi s'en tenir. Et pas seulement à cause de ses lèvres enflées ou du suçon visible dans son cou. Cela tenait à sa façon de marcher, de se déplacer. Suzanne était une femme comblée, qui venait de faire l'amour, et cela se voyait.

Bud s'approcha d'elle, passa le bras autour de ses épaules et se pencha vers elle pour lui parler. Suzanne hocha la tête.

John n'eut pas besoin d'entendre les mots qu'il avait prononcés pour savoir que Bud s'était contenté de lui raconter des salades pour la rassurer, de lui dire que tout allait bien se passer.

Ce qui était faux.

— Bien, dit un des Feds. En route.

Suzanne se tourna vers lui, les yeux brillants. John sentit à la tension de son corps qu'elle s'apprêtait à courir vers lui pour l'embrasser une dernière fois. Il recula. S'il la prenait dans ses bras, il ne la laisserait pas repartir. Suzanne le fixa, puis se retourna comme un agent lui effleurait le coude. Elle lui adressa un ultime regard avant de prendre place sur la banquette arrière de la voiture de tête. Les agents montèrent à leur tour en voiture et démarrèrent.

Bud s'attarda un instant. Ils échangèrent un regard, et John vit qu'il comprenait.

Une minute plus tard, John suivait des yeux les feux arrière des voitures tandis qu'elles gravissaient la colline, puis disparaissaient.

Il regagna son SUV, et s'éloigna à toute allure.

Il savait ce qu'il avait à faire et il devait faire vite.

Le chasseur guette sa proie. La proie est aux aguets, mais le chasseur est furtif et patient. Le chasseur est expert à ce jeu, il a déjà guetté et abattu des proies humaines. Les humains

laissent des traces de leur passage et ont des habitudes, exactement comme les animaux.

Le chasseur attendait depuis quatre jours et quatre nuits, buvant à peine et ne mangeant rien, l'œil collé à la lunette équipée d'un zoom et d'un filtre infrarouge de son fusil.

Le chasseur a le visage maculé de graisse et de boue. Allongé à plat ventre entre les racines d'un chêne géant, il porte une tenue de camouflage conçue pour se fondre dans le paysage hivernal de la région. Une odeur animale se dégage de lui, et c'est une excellente chose. Les autres animaux de la forêt se tiennent à l'écart parce qu'ils ont reconnu en lui un dangereux et puissant prédateur. Il est en mode tueur et les animaux le sentent.

En contrebas, au creux de la vallée, se dresse une imposante villa de pierre de taille surveillée par des gardes. Le chasseur trouve les gardes avec leurs lunettes de sécurité sophistiquées et les épais murs d'enceinte surmontés de barbelés parfaitement ridicules. D'où il est, quiconque sort de la villa se retrouve dans son viseur.

L'angle de tir est déjà ajusté, l'altitude calculée. Quand sa proie se retrouvera au centre de la mire, la résistance au vent aura déjà été évaluée. Le chasseur est expert en la matière.

Les camarades du chasseur lui ont fourni des renseignements. Sa proie est à l'intérieur de la villa, recluse et seule, à l'exception des gardes. Ses camarades lui ont également proposé de le relever et lui ont promis de l'aider, mais le chasseur a choisi d'agir seul. C'est son combat, sa guerre. Il est seul. S'il doit mourir, il mourra seul.

Il attend. Jour après jour. Nuit après nuit.

Au soir de la quatrième nuit, aucun vent ne souffle. Le chasseur sait qu'il n'aura aucun mal à atteindre sa cible. À minuit, sa proie se décide à sortir. C'est un grand et bel homme blond dont il distingue nettement le visage froid dans

sa lunette. L'homme s'arrête un instant sur le seuil, et regarde autour de lui, se sentant en sécurité. Bêtement en sécurité.

Il est entouré de murs et de gardes. Il ne sait pas qu'ils ne servent à rien. Il se penche pour allumer une cigarette et la flamme verte qui jaillit dans la lunette éblouit le chasseur un instant. Il attend.

Il laisse sa proie tirer une bouffée de sa cigarette, puis exhale un panache de fumée qui se dissipe rapidement dans l'air immobile. Il laisse sa proie échanger quelques plaisanteries avec les gardes. Il laisse sa proie inhaler une longue goulée d'air pur des montagnes. Il la laisse savourer son sentiment de sécurité et d'immunité.

Et c'est à ce moment-là, quand sa proie écrase sa cigarette sous le talon de sa chaussure, quand elle jette un dernier regard à son royaume, tellement beau et sûr, à l'instant où elle s'apprête à regagner sa tanière, que le chasseur frappe.

Il se passait quelque chose au salon. Suzanne entendait des voix masculines surexcitées. Le téléphone sonnait sans arrêt. Elle songea brièvement à aller se renseigner, mais, au fond, cela lui était égal de savoir. Depuis quatre jours et quatre nuits qu'elle était confinée dans cette résidence, elle s'appliquait à étouffer ses émotions pour éviter de devenir folle.

Il n'y avait pas de fenêtres, et elle ne savait l'heure qu'il était que si elle consultait sa montre ou l'écran de la petite télévision qui se trouvait dans sa chambre.

Elle ignorait où elle se trouvait. Elle avait atterri sur un petit aéroport où une voiture l'avait prise en charge directement sur le tarmac si bien qu'elle n'avait pas vu le nom de l'aéroport. Quelle importance, à vrai dire ? Où qu'elle soit,

elle n'était pas libre. Où qu'elle soit, John n'était pas avec elle.

Le temps s'étirait interminablement. Bud était resté avec elle les trois premiers jours, mais la veille, il avait dû partir.

Dieu merci, les interrogatoires avaient cessé. Elle avait été contrainte de répéter son histoire à chacun des agents qui l'avaient interrogée. Finalement, ils l'avaient laissée tranquille. D'après les conversations des agents chargés de veiller sur elle, elle avait compris qu'elle comparaitrait bientôt devant le grand jury. Elle serait alors transférée dans une autre résidence jusqu'au procès. Après quoi sa nouvelle vie commencerait.

Elle feuilletait un magazine sans parvenir à se concentrer sur un article. La fatigue lui brouillait la vue. Soir après soir, elle s'était endormie en pleurant, stupéfaite de découvrir que son corps contenait autant de larmes. La nuit précédente n'avait pas fait exception. C'était le matin, à présent, et elle allait devoir affronter une autre journée interminable.

Un jour, ses larmes se tariraient. Il faudrait bien. Bientôt, espéra-t-elle.

La porte de sa chambre s'ouvrit et elle leva les yeux. Au lieu des quatre agents habituels, elle en aperçut au moins dix dans le salon. La sonnerie du téléphone retentit une fois de plus. Que se passait-il donc ?

Elle n'avait encore jamais vu l'homme qui pénétra dans la pièce, mais c'était un clone des autres. Ils étaient tous semblables : taille moyenne, complet noir bon marché, et totalement dépourvus d'humour.

— Mademoiselle Barron, je peux vous parler ?

« Oh, Seigneur, pas un autre interrogatoire ! » supplia-t-elle en silence avant de poser son magazine.

— Oui.

— Par ici, je vous prie, dit-il en désignant le salon.

Suzanne réprima un soupir et s'exécuta. Quand elle entra dans le salon, les conversations cessèrent brusquement et tous les regards convergèrent vers elle.

L'homme lui prit le coude et la guida jusqu'à une chaise. Il lui fit signe de s'asseoir et s'installa près d'elle.

— Mademoiselle Barron, je suis l'agent spécial Alan Crowley, responsable de l'affaire Carson. Qui vient de connaître un développement... inattendu.

Il s'interrompit, comme s'il attendait une réponse de sa part.

— Oui ? demanda finalement Suzanne.

— Mademoiselle Barron, nous venons d'apprendre il y a quelques heures, que Peter Carson avait été tué.

Suzanne le dévisagea sans comprendre.

— Quoi ?

— Un agresseur non identifié, un tireur d'élite, a abattu Peter Carson d'une balle dans la tête. Ce qui signifie qu'il n'y a plus aucune charge contre lui. Ce qui signifie également, mademoiselle Barron, que vous êtes libre de partir.

— Je...

Le regard de Suzanne balaya la pièce, les agents qui se trouvaient là, puis revint se poser sur Alan Crowley.

— Je peux partir ? En toute sécurité ?

— Oui, soupira-t-il. Vous ne représentez pas une menace pour les gens pour qui Carson travaillait. Vous ne représentiez une menace que pour lui, à titre personnel. Maintenant qu'il a été... liquidé, personne ne vous cherchera d'ennuis. Nos informateurs de rue s'en sont assurés. Nous ne vous laisserions pas partir si nous n'étions pas certains que vous ne risquez rien. Vous êtes donc libre de partir.

Libre de partir. Libre. Suzanne cligna des yeux et se demanda si l'épuisement ne lui jouait pas des tours. Elle ouvrit la bouche, s'apprêtant à demander à l'agent Crowley de répéter ce qu'il venait de dire, quand la porte de l'appartement s'ouvrit sur Bud.

Il était venu la chercher pour la raccompagner chez elle. Comme c'était gentil de sa part. Elle lui sourit, mais son sourire se figea sur ses lèvres quand Bud avança dans la pièce, révélant l'homme qui se tenait derrière lui. Il était aussi grand et large d'épaules que Bud, mais ses cheveux bruns étaient coupés court et ses yeux avaient la couleur de l'acier. Suzanne sentit les poils se dresser sur sa nuque.

Elle se leva lentement, tremblante comme une feuille. Oh, Seigneur ! Elle avait cru qu'elle ne le reverrait jamais. Elle voulut articuler son nom, mais sa gorge était nouée. Ses jambes la soutenaient à peine.

Elle le dévora des yeux. Il semblait amaigri. Avait-il perdu du poids ces derniers jours ? Ses traits étaient tirés, il ne s'était visiblement pas rasé depuis quatre jours et était d'une saleté repoussante. Son regard évoquait celui d'un animal sauvage. Elle fit un pas vers lui, puis deux, et courut se jeter dans ses bras. John l'enlaça de ses bras puissants, et elle éclata en sanglots.

— Nous ne trouverons jamais l'arme, j'imagine ? fit la voix de l'agent Crowley derrière elle.

John tourna vers lui un regard impénétrable et le dévisagea froidement.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il se pencha, souleva Suzanne dans ses bras et lui sourit, un de ses rares vrais sourires.

Les agents fédéraux se contentèrent de les observer en silence. Personne ne fit mine de l'arrêter quand il pivota sur ses talons et sortit.

— Viens, mon cœur, murmura-t-il en descendant les marches du perron, on rentre à la maison.

**FIN**